

Pornoterrorisme

Préface de Annie Sprinkle & Beth Stephens



Diana J. Torres

*Ouvrage traduit de l'espagnol
par Hartzzea Lopez Arana*



GATUZAIN

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pornoterrorisme

Diana J. Torres

Préface de Annie Sprinkle et Beth Stephens

Ouvrage traduit de l'espagnol par Hartzea Lopez Arana

ISBN : 2-913842-64-X

Dépôt légal : Décembre 2012

Éditeur : Gatuzain BP 454, 64504 Azkaine Cedex

gatuzain@gmail.com

www.gatuzain.com

Première édition de la version française :

Pays Basque, décembre 2012

Dans sa version espagnole :

Pornoterrorismo, Txalaparta (2010)

Collection : Gebara

ISBN: 9788481366099

Remerciements à Christine Meynard pour les corrections

Traduction de l'anglais par Wendy Delorme

Sur l'auteur.

Née à Madrid en 1981, Diana J. Torres, diplômée en philologie hispanique à l'université de Barcelone, est une artiste multidisciplinaire utilisant la performance, la poésie, la vidéo et la pornographie-postpornographie. Elle organise des shows où le public est poussé, d'une certaine manière, à l'implication émotionnelle, politique et sexuelle. Depuis 2006, son travail s'axe surtout sur le pornoterrorisme, mouvement qui s'étend à travers la toile (www.pornoterrorismo.com).

Elle est également créatrice du collectif "Perrxs horizontales" (Chien-ne-s horizontales) et réalise des ateliers et happenings de pornoterrorisme urbain, d'éjaculation féminine, de fisting, etc. Sa poésie a été traduite à l'anglais et au français.

Pourquoi nous aimons Diana Pornoterrorista.

1 : Diana est une artiste au style fervent et féroce, qui provoque sans fléchir, c'est une anarchiste qui sait tout faire elle-même.

2 : Elle nous choque. Depuis des décennies nous avons fréquenté et vu beaucoup d'artistes, de body art et de pratiques sexuelles alternatives, queer, SM et pornographiques. Rien ne nous a choqué jusqu'à ce que nous voyions la performance de Diana Pornoterrorista. Elle sait comment s'y prendre pour nous mettre mal à l'aise.

3 : Elle ne respecte aucune règle. Diana est connue pour dérober des mets de luxe dans les épiceries fines, marcher nue dans la rue, prendre en otage une soirée tranquille avec de la musique punk tonitruante, enfoncer des microphones dans sa chatte, se frotter aux arbres en public, etc.

4 : Elle est une puissante sorcière. Et une alchimiste qui sait transformer l'agonie en extase, la tristesse en joie, la lutte en libération.

5 : Elle aime baiser, vite et fort, en laissant tout le monde regarder. Nous nous régalons de son corps depuis son crâne tatoué en passant par la crête de son pubis jusqu'à la plante sale de ses pieds, et surtout son cul sublime, rond et juteux, irrésistible. Elle est aussi douée pour dominer que pour se soumettre.

6 : C'est une intellectuelle qui lit et pense. Elle développe et répand des idées radicales.

7 : Son esprit acéré comme une lame de rasoir nous chatouille au plus profond et nous donne des orgasmes de rire.

8 : Elle n'est "ni mâle ni femelle", c'est une féministe punk.

9 : Elle soutient d'autres artistes avec générosité. Voici juste deux exemples :

A : Chaque année elle produit le festival d'Arts Postporno le plus fabuleux et avant-gardiste qui soit, Muestra Marrana, offrant aux artistes dont le travail est sexuellement explicite une rare et superbe et opportunité de s'exprimer.

B : Elle nous a invitées en Espagne durant un mois et a produit nos ateliers et performances Ecosex. Nous avons vécu des moments magiques et gagné de l'argent.

10 : Elle dénonce les conneries et l'injustice, se bat sur la ligne de front de la révolution culturelle pour la liberté de penser et de s'exprimer.

Viva La Pornoterrorista ! Go, Diana, go !

Avertissement Final : Le travail de Diana peut vous mettre en feu, vous ouvrez donc ce livre à vos risques et périls.

À mon ovaire polykystique pour le meilleur et pour le pire.

I : Les chemins de la transgression sont insondables.

"Bienheureux les pauvres d'esprit, Le royaume des cieux leur appartient"

Mathieu : 5, 3

J'ai passé toute ma vie à me demander : "Mais c'est quoi, tout ce merdier ?". À vingt-cinq ans, je commençais à en comprendre (ou en suspecter) le mécanisme, et maintenant que je sais de quoi il s'agit, la seule chose dont j'ai envie, c'est de le détruire. Je ne sais pas comment m'y prendre, je n'ai pas fait sciences-po, ni socio, ni anthropologie, ni histoire, ni philo. Je n'ai pas étudié l'origine de ce merdier, ni son système d'organisation. Je n'ai pas fait d'études. Je viens proprette avec ma rage et ma douleur et mon entrejambe incendiaire (pas si propre) qui n'a pas droit de cité, sauf ces quelques lignes déjà corrompues par des milliers de littératures, de microtraumatismes, de fièvres orgiaques, de multiples venins.

Si en théorie la seule destruction effective est la disparition absolue des choses que nous voulons détruire,

alors celle-ci n'existe pas. Je ne cours donc pas derrière une mission si apocalyptique, c'est uniquement une humble tentative de termites, un sabotage léger, quelque chose de minime qui commence subtilement comme une révolution de papier, le pouvoir des mots sur la pointe des doigts, cognant au rythme du papier dans ces ténèbres où se terrent des désirs propres, stimulables et parfaits dans leur forme, mais entourés de matons cruels.

Il m'est arrivé la même chose qu'à l'auteur Cernuda : "L'enfance se terminait et je tombais dans le monde". Je ne rentrai en elle ni de manière paisible ni progressive. Je tombai de très haut, me cassant un paquet de membres. Jamais je ne me suis pété un os, mais la radiographie de mon âme montrerait un tas de fissures. Il y a même des bouts de moi que jamais je ne vais récupérer, la chute se chargeant de tout pulvériser : ma pureté, ma générosité à-tout-va. Mon intérieur est un vase brisé recollé maladroitement, en me trompant sur l'emplacement de certains morceaux. Un vase laid mais plus solide que l'original.

Je me sens comme un David face à un Goliath démesuré. Seule une intuition légère et précaire me montre les points faibles de la bête. Il ne faut pas être très futée, ce n'est pas dur de s'en rendre compte lorsqu'on est un insecte gênant pour cette société, un emmerdement. Le premier blâme surgit comme un avertissement quasi infantin. J'ai en mémoire une longue liste d'avertos me disant que je ne vais pas sur le bon chemin, que je n'ai pas d'avenir, que je suis destinée à l'échec... Je me rappelle un

film que j'avais vu à l'âge de cinq ans, *Labyrinthe*. La teenager Jennifer Connelly doit franchir le labyrinthe que lui expose le méchant David Bowie, afin de sauver son petit frère. Il y a une scène que jamais je n'oublierai. Sarah est dans une grotte, entourée de rochers parlants lui indiquant avec des voix graves que le chemin qu'elle est en train d'arpenter n'est pas le bon, qu'il conduit uniquement à la perdition, aux horreurs les plus terribles. Mais Sarah sait que les rochers mentent, car elle est accompagnée par un habitant du labyrinthe. Les rochers s'excusent en disant "Nous faisons seulement notre travail". C'est depuis ce jour-là que je crois fermement à ceci : celui qui te dit que tu ne vas pas sur le bon chemin est un menteur. Il ment afin que tu perdes la partie, pour que tu ailles là où il veut t'amener, pour que tu prennes en définitive son chemin, celui pris par le reste du troupeau, pas le tien dans tous les cas. Effectivement, nombreux sont ceux qui "font leur travail", consistant en gros à mener paître, sans laisser les brebis sortir de l'enclos. Un travail pourri (il y en a de bien pires), mais comme n'importe quel autre. Les avertissements' que l'on reçoit le long de cette traversée sont de la même nature : des rochers parlants faisant leur boulot, consistant à me faire devenir une bonne femme, une travailleuse exemplaire, une mère et épouse parfaite, une pièce fonctionnelle de l'engrenage social. Profs, voisines, parfaites inconnues, représentantes de la loi, juges^[1], une infinité de gens me demandant de changer ma vie pour me convertir en quelqu'un d'acceptable. Qu'ils aillent se faire foutre.

Je ne prétends pas élaborer un énième discours théorique sur la sexualité, il y a trop de gens qui écrivent sur des choses qui ne sont que des idées pour eux, des concepts, des choses qui ne battent pas du coeur et ne dégoulinent pas. Moi, je parle de mon expérience, de la pratique que je mène depuis que ma chatte s'est réveillée, m'ouvrant un univers fabuleux. Une pratique ne reposant sur aucune théorie définie, mais qui répond à une impulsion composée de désir et d'imagination. Je me sens bizarre lorsque quelqu'un théorise sur mes pratiques, comme un insecte sur la table d'un entomologiste, prêt à la vivisection. La première fois que je m'enfonçai un objet dans le vagin ou que j'imaginai que j'avais un pénis, je me rendis compte de l'erreur de ne pouvoir répandre notre corps en fonction de notre imagination cérébrale. Je n'ai jamais été forte avec les théories parlant de sexualité, même si on peut identifier la mienne avec celle relatée dans ces lignes. Ma sexualité vient d'un endroit où les paroles n'habitent pas, où l'on ne peut tout expliquer, et où, en somme, il n'y a rien à expliquer.

Ce qui se passe, c'est que tu grandis et que tu te rends compte que, même si tu appartiens à la même espèce de tous ces gens que l'on rencontre à travers le monde, il peut y avoir des divergences irréconciliables entre certaines personnes et, le pire de tout, il peut y avoir des différences mises au ban, réprimées, poursuivies, stigmatisées. Dès le début, ma sexualité fut marquée par cette différence proscrite. De là surgit le besoin d'en parler, d'expliquer, provoquant du coup un acharnement

exhibitionniste fonctionnant comme une réponse à la tentative majoritaire d'occulter ou de reléguer à une maladie une différence qui transperce les frontières de la norme. Alors pourquoi raconter ? Ben, je pense, pour légitimer, pour redonner une voix étouffée par des conventionnalismes qui, en réalité, ont peu de choses à voir avec le domaine sexuel. Ou peut-être seulement pour casser les pieds, jouer avec mes cuisses, choses dont je ne sais plus si je les fais par plaisir ou nécessité.

Mon sexe ne s'autocensure pas, cela vient toujours de l'extérieur. Ce sont les yeux des autres qui me jugent non apte ou dangereuse, jamais ceux de mes amantes.

Et face à cette censure, ma palourde s'ouvre telle une créature des profondeurs, monstrueuse, mastodontique, terrifiante. Je vous donne des motifs pour me craindre. C'est la réponse instinctive d'un animal attaqué. Ce ne pouvait être différent, l'expérience m'a montré à faire passer mon animalité avant mon humanité car, au fond, je hais profondément l'espèce humaine et ses normes, ses stratégies, sa structure. Que ma sexualité soit transgressive n'est pas un choix prémédité. Cela doit être ainsi et ce n'est plus la peine de tortiller, je veux au moins être maître de mon délit, y imprimer la touche de ma volonté, m'en servir comme arme et comme guide. Lorsque la société te colle une étiquette, jamais elle ne te demande autorisation ni avis, il s'agit d'une ardeur classificatoire, cette urgence si typique de mettre un nom à tout.

Ainsi, je m'appelle virago, gouine, déviée, perversie, délinquante, blasphématrice, moche, malade. Ce serait une

perte de temps absolue que d'essayer de se battre contre cette pratique si étendue d'étiquetage (moi-même je le fais souvent sans m'en rendre compte), et ce ne serait pas juste de s'en contenter. Je m'érige alors dans tout ce qu'on me dit pour l'être avec franchise, avec raison, plus et mieux chaque jour, pour construire avec tout cela une identité bâtarde, fille de mille péchés, me faisant être finalement ce que je suis, me rapprochant d'autres monstres afin d'établir des alliances.

Transgression, transgresser... "Casser, violer un précepte, une loi ou un statut", dans le dictionnaire espagnol. Ma première transgression date d'il y a très longtemps. En général, les enfants sont de grands transgresseurs. Ils essaient de faire ce qu'ils ont envie, ce qui est instinctif. L'action et la pensée spontanées cassent toujours en général une loi, sautent une norme, elles ne sont pas assujetties aux rationalités des adultes, elles ne dénaturent pas.

Je devais avoir trois ans quand, un après-midi, en terrasse du Pepe's, un bar où mes parents avaient l'habitude d'aller boire des canons avec leurs potes, une de leurs copines, enceinte, me demanda, voyant mon regard curieux posé sur son ventre ballonné, ce que je faisais lorsque j'étais dans le ventre de ma maman. Question absurde, genre celles que l'on fait pour obtenir des réponses qui donnent à sourire, sachant que l'on ne te jugera pas pour avoir demandé une imbécillité. Si tu es stupide et que tu veuilles maintenir une conversation sans te sentir gênée par ta stupidité, choisis quelqu'un "d'inférieur" comme

interlocutrice. Parfois, nous, adultes, sommes vraiment niais.

Mais la réponse que je lui donnai ("Je sortais la main de la fougère de maman et parlais au téléphone avec grand-mère") ne collait dans aucune de ses cases, et je reçus alors ma première étiquette : "Cette fille est folle". En réalité, elle méritait cette réponse et sa réaction (recommander à mes parents d'aller chez le psy) fut seulement le fruit qu'elle s'était sentie humiliée par quelqu'un de plus petit, le reste de la tablée ne pouvant éviter d'éclater de rire, moi comprise, riant sûrement par empathie, vu que cette "énormité", je l'avais dite avec le plus grand sérieux. Évidemment, je n'ai aucun souvenir de tout cela, mais comme mes parents se consacraient à raconter l'anecdote avec orgueil jusqu'à satiété, c'est devenu un souvenir artificiel, semblable à ceux que laissent des mots ou des photos.

Il y eut beaucoup de transgressions infantiles de ce genre, augmentant au fur et à mesure de mon interaction avec le milieu. Chez moi, rien n'était interdit, rien n'était mauvais, rien n'était caca, jamais l'on ne me frappait et c'est tout juste si l'on me punissait, ce n'était pas la peine, je savais écouter. On ne me disait pas comment faire ou ne pas faire les choses, mes parents me montraient seulement la connaissance qu'ils avaient du monde mais bien sûr de manière très naïve, sans me montrer les côtés pourris, sans me sidérer en malheurs. Je grandissais ainsi, croyant que le monde était un endroit génial, d'où le coup de boomerang majeur a posteriori. Car le monde est une grosse merde.

Mes parents m'éduquèrent ainsi en connaissance de cause, j'imagine que leur optimisme nourrissait l'espoir d'un monde meilleur, que les choses allaient changer en mieux, sans guerres, sans fachos, avec l'avènement d'un amour puissant, d'un monde meilleur que le leur. C'est cette vision qu'ils me livrèrent.

Une autre "p'tite-transgression". Celle-ci, je m'en souviens très directement parce que j'étais un peu plus grande (cinq ans) ou que, d'une certaine façon, ce fut un tantinet traumatique. En été, nous allions à Benidorm où ma grand-mère avait une petite maison sur le bord de plage (achetée lorsque c'était un village et non le monstre actuel). J'aimais la plage, comme toute citadine habituée au bitume et à jouer dans des parcs artificiels où l'on ne contemple jamais l'horizon. En général, je n'avais pas besoin d'interaction avec les autres enfants, j'aimais aussi bien jouer seule, habituée à cela par le fait d'être fille unique. J'observais souvent les autres, je ne dirais pas que je les étudiais, mais la façon de les regarder allait au-delà de la simple curiosité. Un jour, un même de mon âge commença à se masturber non loin de moi. Il s'était baissé le maillot (moi j'étais presque tout le temps nue à la plage), assis comme un Indien et se touchant sa mini quéquette toute dure. Sa prudence me frappa, car quand je me masturbais ou me touchais, je ne prenais aucun type de précaution. Je vous l'ai déjà dit : chez moi, ces choses n'étaient pas interdites. Ce gosse était effrayé, sa bouille était un mélange de crainte et d'excitation, et nos regards finirent par se croiser. Il était face à la mer et il se tourna vers

moi, dans un élan exhibitionniste. Je pris sûrement cette interaction pour une invitation et je commençai aussi à me toucher. Nous étions à quelques mètres de distance, point besoin de nous rapprocher, notre jeu était parfait ainsi. Jusqu'à l'arrivée de celle qui pouvait être sa mère, interrompant la scène de manière abrupte. Elle lui envoya deux torgnoles bien servies, lui aboya quelques explications sur ce qui pouvait lui arriver s'il continuait à faire ce genre de choses. Il se mit immédiatement à pleurer, sans retirer son regard du mien, puis disparut entre la foule des plagistes, traîné du bras par ce monstre jusqu'au parasol de ses parents.

Je compris alors sa peur, sa prudence, à l'instant où il ôtait son maillot : sa mère était une véritable ogresse impitoyable. Moi, je continuai ma besogne, me frottant jusqu'à en avoir marre, puis je retournai à ma serviette. La mère psychotique beugla à la mienne (ou à mon père, en vérité je ne m'en souviens pas) comment ils pouvaient me permettre de faire ces choses à la plage, que j'avais provoqué son rejeton, que ce n'était pas normal. Je me souviens de son visage emplis de rage. Son gosse n'arrêtait pas de chialer et n'osait pas me regarder. Il doit être maintenant sûrement en train de violer des femmes ou de se branler à mort, une photo du Pape à la main.

Ce que la dame prétendait faire comprendre aux responsables de mon éducation, c'est que j'étais une putain (deuxième étiquette après la folle), chose que je déduisis bien plus tard. Sur le moment, je compris seulement qu'elle était sortie de ses gonds et que ce qu'elle avait fait à son

fils était très mal. Je ne sais pas si mes parents lui répondirent, si ç'avait été le cas, cela aurait été une phrase du style "maltraiter physiquement est plus abominable que de se masturber", mais aucun des deux n'étant enclin à donner des leçons de vie à quiconque, c'est sûrement par l'indifférence qu'ils répondirent.

Mes parents dissipèrent mes inquiétudes avec une sincérité surprenante. Ils avaient la certitude que mentir mènerait à la déception. Mais cette excellente éducation se retourna contre moi lorsque, je le répète, je tombai dans le monde. La distance entre moi et autrui, ce monde auquel je devais m'incorporer, devint un abîme insurmontable. Au bahut, à cinq ans, je savais déjà ce qu'était la reproduction et que l'on pouvait faire l'amour à d'autres fins, par plaisir ou par amour. On m'avait raconté que la différence entre les garçons et les filles était simplement une question physique qu'on ne peut dissocier du contexte biologique, ainsi que des tas d'autres choses qui pourraient s'avérer incommodes et alarmantes, pouvant mettre les pédagogues en rogne car je "perturbais" les autres enfants.

Évidemment, à cette époque, je n'étais pas consciente de transgresser quoi que ce soit, mais je sentais que l'on me traitait différemment. Il y avait des profs merveilleuses, enchantées par une fille comme moi qui absorbait l'information avec facilité. D'autres, en revanche, rejetaient en bloc les méthodes d'éducation de mes parents, car j'étais une fille difficile à manipuler et à endoctriner. Mon école était laïque, ce qui n'empêchait pas les esprits réactionnaires d'y travailler. Il existe partout des

médiocres qui ambitionnent un pouvoir non obtenu par des voies plus honnêtes. Encore des gens qui font leur travail. Maudits soient-ils.

Nonobstant, la vraie transgression, qui fut intentionnelle et non accidentelle, n'arriva qu'à l'adolescence.

Je ne me rendis pas vraiment compte que j'avais des seins qui poussaient et des courbes qui se dessinaient jusqu'à ce que des maçons m'interpellent en braillant dans la rue. La merveilleuse expérience d'être "complimentée" par un macho ibérique s'avère inoubliable lorsque tu as grandi dans une maison où le mot respect est l'un des piliers de base de la communication. Je veux dire que je ne portais pas beaucoup d'attention ou d'importance aux changements de mon corps jusqu'à ce que la rue, la société, l'extérieur s'en chargent. Avoir des seins ne signifiait pas uniquement en avoir, c'était bien plus. C'était : maintenant tu es baisable, tu es femme (bonjour la catégorie), tu fais partie du marché sexuel, pas comme marchande mais comme marchandise.

La réaction immédiate à ce nouvel étiquetage fut une prise de possession et une affirmation catégoriques, mais de nouveau, ma réponse n'était pas celle que l'on attendait. Eux espéraient qu'en me convertissant en femme, j'allais me mettre sur la défensive, je me transformerais en une demoiselle réservée, discrète et prête à me laisser séduire non sans avoir mis quelques barrières. Mais lorsque je compris sans trop tourner autour du pot le pouvoir que j'avais entre les jambes, la première chose que je fis fut de

me livrer à une armada de mecs que je draguais sans vergogne pour les amener au plumard, afin qu'ils essayent de m'otorguer un orgasme ou d'autres compensations.

Que peut-on attendre d'une jeunette de treize ans ? Qu'elle garde au moins son hymen intact, non ? Ce n'était pas mon cas. Nina Hagen me le perfora trois ans auparavant. Mon père m'offrait les musiques les plus farfelues et la cassette de Nina Hagen tournait en boucle, je la mettais à fond la caisse et sautais sur mon lit, à moitié folle, pendant que j'écoutais sa voix déchiquetée. Un de ces jours de folie punk en pyjama, je pris sans y penser un stylo-plume qu'on m'avait offert, une imitation de Mont blanc qui avait la forme parfaite pour mes intentions : arrondi, fin et large. Je l'enfonçai dans le vagin et lorsque la fabuleuse sensation et Nina me concédèrent une trêve, j'observai que je saignais un peu. Ce n'est pas un souvenir très net, incomplet jusqu'à comprendre la totalité de l'événement, mais je me rappelle la brutalité que m'inspirait la musique (cela m'arrive aussi actuellement, c'est peut-être la raison pour laquelle ce souvenir reste "bien arrosé"), le sang qui teignait la couleur bleu céleste du stylo-plume et qui coulait sur ma jambe. "Les règles !", je pensai, courant annoncer la nouvelle à ma mère. Elle resta ébahie : je n'avais que dix ans.

Quand elle me conduisit chez le pédiatre, celui-ci me fit des questions un peu tordues : "Un adulte t'a touchée ?". Je lui répondis que non, que c'était moi qui m'étais touchée. Le doute sur l'abus fut rapidement évacué. Pensant que je n'avais rien fait de mal, je lui racontai tout de long en large.

Ma mère fut prise d'un fou rire nerveux et le docteur resta assez effrayé devant ces deux folles. En sortant, il me dit de ne pas m'enfoncer d'objets sales afin de ne pas provoquer d'infection, et la consultation prit fin. Entretemps, avant l'arrivée des bites, je trouvais d'autres matériaux : saucisses, capsules hermétiques que les gens utilisaient pour garder l'argent à la plage (très 80's, tout cela), et même, je m'en souviens, les manches des haltères de mon père. Je me procurai également d'autres disques de Nina Hagen, ma chanteuse préférée. Nina était la meilleure pour pratiquer ce genre de pénétration sauvage, permettant d'éliminer tout vestige de virginité de mon corps. Quand j'y pense, c'est totalement surréaliste de voir autant de femmes dans le monde (l'immense majorité) préoccupées par une petite membrane qu'elles n'arrivent même pas à voir, perdant leur dignité et celle de leur famille, assassinées et tourmentées à cause d'un bout de peau, et moi, en train de livrer cette chose si "précieuse" et "sacrée" à une chanteuse punk et à un objet inanimé...

Ma fufoune inaugurée, j'arrivais aux premières relations sexuelles totalement préparée pour tout type de pénétration. Ces relations n'avaient en apparence rien de spécial, si ce n'est que je bourlinguais de lit en lit sans tomber amoureuse et sans tout le reste de mises en scène qui accompagnent pratiquement toutes les expériences adolescentes en la matière. En résumé, la grande majorité de mes amies était, à cet âge, terrorisée à l'idée d'une première relation, au plus on leur avait un peu touché le minou ou elles avaient sucé le fiancé de service, mais toutes

étaient amoureuses, c'était, j'imagine, leur manière de canaliser leurs chaleurs. Je découvrais vite que mes expériences ne les intéressaient pas et qu'elles les trouvaient dégoûtantes, car il n'y avait pas de salut de l'amour, ce filtre faisant du sexe une chose d'honneur et acceptable. J'arrêtais alors mon acharnement messianique destiné à leur "montrer" le chemin du plaisir, je les laissais avec leur Ragazza^[2] et leur amour platonique et me consacrais à ma besogne, s'agissant en gros de baiser toute bestiole vivante croisant ma route.

En trois ans (de treize à seize ans), je m'envoyais une soixantaine d'hommes. Je le sais avec précision parce que je tenais un calepin avec une liste, où en plus du nom de chacun, j'annotais trois choses élémentaires : téléphone, niveau économique et taille de la bite. Je rajoutais parfois des éléments secondaires comme la race (les noirs me faisaient triper et me baisaient mieux en général). Le niveau économique était le deuxième critère le plus important après la taille de la bite (je les ai toujours aimées grandes, surtout quand la seule chose qu'ils savaient faire, c'était de me sauter) et ici réside peut-être le germe de ma première grande transgression, la première à laquelle, prenant pleinement conscience du "ce n'est pas bien" de ce que je faisais, je m'attelai avec traîtrise, dans une société où cela n'était aucunement accepté.

Si l'on doit qualifier quelqu'un de pute parce qu'elle baise avec qui bon lui semble, et je ne pouvais échapper à cela, je voulais au moins en tirer bénéfice : encaisser. Ce n'était pas de l'argent, plutôt des espèces de trocs non

négociés où mon amant devait m'inviter à boire, manger, m'acheter des choses ou m'amener en voyage. Celui qui n'avait pas de ronds devait être très fort au pieu pour une deuxième tournée, car généralement je repartais seulement avec ceux qui avaient quelque chose à m'offrir en plus de leurs coups de bassin. Je me souviens avec une grande tendresse d'Alain, un quadragénaire français plein d'argent. On fit connaissance à Benidorm où il passait avec son petit voilier, qu'il amarrait d'habitude à Altea. C'était l'un des seuls amants sachant mon âge réel. Lorsque je me rendis compte qu'il était obsédé par les fillettes de moins de seize ans, je lui lâchai qu'en réalité je n'en avais que quatorze et que je lui avais menti la première nuit, en me faisant passer pour plus vieille. Cette donnée supplémentaire le fit tomber à mes pieds : il m'amenait en bateau sur la côte, on mangeait de la langouste et du caviar, il me faisait des massages délicieux, m'achetait des vêtements chers et des bijoux que je revendais aussitôt. En échange, la seule chose que je devais faire était de le traiter de jour comme un papa et de nuit comme un fiancé, ce qui n'était pas un dur labeur car il était éjaculateur précoce et parfait gentleman. Le traiter comme un père était pour des raisons pratiques, je crois, car c'était un lolitaphile expérimenté qui ne voulait pas d'emmerdes. Dans les rôles de père et de fille, nous passions inaperçus à la plage, au port et au restaurant et les marques d'affection mutuelle en public passaient sans problèmes comme une relation paternelle, car il aimait surtout me contempler et me parler. Moi, je ne parlais presque pas, mais lui me racontait toute sa vie. En plus

d'être sa petite putain, j'étais aussi, je crois, sa psychologue, malgré l'absence de réponses à ses tracas, à savoir une épouse qu'il n'aimait pas et des fils minets et creux qui lui donnaient des maux de tête. Je ne pouvais pas faire grand-chose pour dissiper sa tristesse quand l'été prenait fin.

Par cette histoire, je me rendis compte d'une part que je transgressais la norme interdisant à une jeune fille d'avoir des relations sexuelles avec quiconque, qu'il y a un processus bien institutionnalisé (coup de foudre-fiançailles-mariage) que je brûlais, mais d'autre part que je violais aussi, avec Alain, ma première loi : les mineures ne baisent pas avec les adultes. Dans cette relation, je détenais le pouvoir total et absolu, Alain n'était qu'une marionnette laissant ses fils à ma disposition, complètement soumis à mes volontés de fillette perverse, mais en fonction de cette déplorable attitude qui consiste à prendre les mineures pour des idiots, aucun juge n'aurait vu ce cas de cet oeil. Un détail aussi insignifiant que la date de naissance sert à sous-évaluer l'intelligence de chacune. Alain n'était pas idiot et ne pensait pas que je l'étais, il me parlait de cinéma comme jamais il ne le faisait avec sa femme et ses enfants (il adorait Pasolini, bien sûr). Mais si j'avais voulu, je lui aurais foutu la vie en l'air par un seul coup de fil dénonçant un éventuel abus, j'aurais pu lui faire du chantage et gagner un paquet de blé.

L'idée de réclamer quoi que ce soit sous protection de la loi que je détestais tant ne me vint pas à l'esprit, cela aurait été une auto-trahison. La meilleure façon de

combattre ton ennemi, c'est de ne pas en avoir besoin. C'était l'éthique que j'avais à quatorze ans et que je garde encore. Le reste, l'éthique extérieure, venue de manière imposée, se convertissait automatiquement en objet de mes diffamations. Une éthique capable de permettre qu'un gosse puisse par caprice mettre un homme innocent et honnête en prison ne me donnait pas envie de la respecter, dans aucune circonstance.

Alain est l'exemple clair de la pute que j'étais, et de cette liste de soixante hommes, je gardai une attitude similaire avec une quarantaine : je les baisais et en échange ils me donnaient des choses, en plus du sexe. Je compris ainsi que le plaisir masculin vaut plus que le féminin. Peu importait si moi aussi je prenais mon pied (me faire jouir était un privilège de quelques rares, surtout à cause d'un manque de communication). C'est comparable à l'histoire des Espagnols qui échangeaient avec les Indiens des billes en verre et des épingles contre de l'or. Lorsque je vis qu'ils devaient faire un effort supplémentaire pour me satisfaire, je commençai à penser que leur sexe, malgré son extrême simplicité, était la bille, et ma foufoune, l'or. Cet échange devait alors toujours être récompensé par d'autres choses qui n'avaient rien à voir avec le sexe, pour arriver à un équilibre. Durant une époque, j'eus même la ridicule idée de croire que leur orgasme était mille fois meilleur que le mien.

Tout ceci m'amène aujourd'hui à croire que les travailleuses sexuelles subvertissent la valeur du plaisir masculin et féminin, convertissant l'échange en quelque chose d'équitable en rapport aux lois et coutumes sociales,

même si je pense qu'un homme et une femme ont les mêmes capacités pour prendre du plaisir sexuel, et que si déséquilibre il y a, c'est à cause d'intérêts politiques, sociaux, religieux. Nous avons toutes et tous de l'or (ou des billes) !

Adolescente, je ne saisissais pas cela, mais d'une certaine manière, mon projet de "revanche" le comprenait et je reconnais ne pas avoir été vraiment juste. Car en beaucoup d'occasions, je désirais seulement leurs corps, je n'attendais rien d'autre que le plaisir de partager un instant de sueur et de passion, seulement les toucher, les bouffer, me les envoyer. Mais je prenais ce contenu additionnel qu'ils me donnaient comme si je le méritais réellement, quand en réalité ce n'était pas le cas. Ils étaient aussi beaux, ils avaient de l'énergie à dépenser et ils avaient également, je l'imagine, leurs sentiments et motivations.

Au début, je trouvais tout cela excessif : la galanterie, les invitations, le gaspillage, courtiser... Je voulais juste tirer un coup et moins il y avait de préambules, mieux c'était, je n'avais pas besoin de luxe, même pas besoin d'un pieu car je pouvais baiser n'importe où. Je finissais par me faire à leur mécanique et à en tirer profit. Je comprenais alors qu'ils ne le faisaient pas par plaisir, que cela ne faisait pas partie de leurs goûts mais que c'était pour eux une obligation éducationnelle, un passage par lequel ils devaient passer pour pouvoir me la mettre entre les jambes. Je me rappelais alors de l'enfant de la plage. La vie lui montra que partager du sexe avec une femme n'était pas aussi simple que seulement "partager", que le prix à payer se devait

d'être douloureux et injuste.

Et j'arrêtai de baiser avec des hommes. Si les conditions générales du contrat étaient celles-là, je ne voulais pas continuer à les signer avec mes fluides. J'ai constamment recherché l'équilibre, en suivant les prédictions de mon père et d'autres événements que j'interprétais comme des "signes". Je me mis à découvrir le merveilleux monde de la baise avec des miroirs. Seulement ainsi et sans trop rentrer dans les détails, je pouvais y trouver une équité, un "je ne dois rien à personne et personne ne me doit rien pour pouvoir tirer un coup". Baiser avec des femmes me paraissait plus égalitaire, quelque chose qui n'endettait personne, et, évidemment, quelque chose de délicieux. Je crois que je compris alors le pourquoi de la valeur du corps des femmes : brouter une chatte mouillée, saisir une bonne paire de seins entre les mains, une taille étroite que l'on peut prendre pour ne pas tomber...

La prochaine transgression survint ainsi, la plus grave de toutes jusqu'à l'heure. Être une pute dévergondée signifiait transgresser le processus établi pour pouvoir accéder au sexe. Mais être gouine impliquait une grave et sérieuse exclusion des hommes. En étant lesbienne, l'engrenage ne fonctionnait pas, il manquait une pièce. Je ne sais pas combien de choses l'on peut réaliser sans avoir besoin de la participation des hommes et sans être traitée de folle ou de malade. Si ce n'est se retirer dans un couvent.

Évidemment, le lesbianisme avait aussi ses surprises

désagréables, toutes préparées. Je reconnais avoir eu de la chance avec mes copines car l'"ambiance" de Madrid donnait vraiment la nausée, sans parler de celle de Barcelone... Je m'y attendais un peu : c'est complètement irrationnel de voir des personnes qui n'ont rien à voir entre elles, si ce n'est leurs préférences sexuelles, entassées dans un quartier ou un bar ou une fête. Elles finissent toutes par se ressembler, non à la meilleure mais à la plus fantoche. La musique Top 50, le manque de combativité, le tsoin-tsoin mis en place pour juste baiser paraissent un cauchemar et reproduisaient les conduites dont je pensais m'être libérée en laissant les hommes de côté. Parfois, j'avais l'impression que la mouvance gouine ne faisait que copier les pires choses de l'hétéronormalité. Le baragouinage de la séduction était ce qui m'emmerdait le plus. Cela n'avait pas de sens (hier comme aujourd'hui, ici l'imparfait est du pur artifice) et j'étais en rogne, ce qui m'attirera des problèmes dans les cercles lesbiens.

J'ai été virée de pratiquement tous les lieux de rencontres du quartier Chueca de Madrid, et d'une bonne moitié de Barcelone : pour m'être enlevé le tee-shirt, pour avoir mis la main dans la culotte d'une amante au milieu de la piste de danse, pour m'être droguée aux chiottes, pour avoir poussé une gueulante sur le prix des consos (l'argent rose me fout aussi la gerbe, il n'y a point de lingots d'or dans les chattes que je bouffe), pour avoir crié, tout ceci pour avoir cru au conte que là-bas, dans le ghetto, nous étions plus libres... Je préfère vivre dans un monde hostile plutôt que dans une boîte à chaussures remplie de pétales

de roses, en vérité.

Finalement, elles m'obligent toutes aussi à être une demoiselle réservée, présentable. Un jour, la patronne d'un troquet de Chueca me sauta dessus durant la manif pour la Fierté gay afin que je cesse de me comporter ainsi (je ne faisais que danser moitié à poil), car par la faute de gens comme moi, "la société n'allait jamais nous tolérer". Comment ? Nous tolérer ? Je ne tiens pas à me faire pardonner pour quoi que ce soit, je veux juste que l'on me laisse vivre en paix, ce n'est pas de la tolérance que je réclame. Ce serait comme assumer que l'on est en train de faire quelque chose de mal, pour lequel on devrait demander la permission. Si vous n'aimez pas ce que je fais de ma vie, tirez-vous une balle et laissez-moi tranquille.

Je sentis une profonde haine pour tout ce que symbolisait cette meuf. Une de ces tenancières de merde qui croient qu'en tenant un bar (il n'y a que cela qui leur importe), elles peuvent jouer les endoctrineuses, semi-politicardes qui font dans le social, en somme des bourgeoises à moitié facho. Allez crever ou érigez des murailles dans votre quartier pour en faire un parc thématique. Jamais je ne payerai votre putain d'entrée.

Et moi qui pensais que ma grande transgression, qui m'a donnée tant de fil à retordre face à la société, se verrait récompensée par le plaisir qu'offre la possibilité de faire partie d'une belle et résistante collectivité. Que nenni. Mes idées choquaient, j'étais une emmerdeuse, quelque chose de totalement superflu.

Je ne dis presque jamais que je suis lesbienne, ce

serait omettre une partie de la vérité. Je ne sais même pas si je me sens "femme" (apparemment, selon leurs normes, un attribut-clef pour être gouine), et la rigidité du binarisme des genres m'asphyxie outre mesure. Je ne suis donc rien qui puisse entrer dans une case à coups de marteau. Si toutes les étiquettes reçues tout au long de ma vie ne me correspondent pas, alors, c'est la prétention majoritaire, je ne suis personne. Il ne me reste plus qu'à me suicider et arrêter de faire chier. Dommage, j'aime cette vie avant tout et je l'aime un peu plus chaque fois que quelqu'un tente de me la gâcher avec ses cochonneries.

À l'ouest, rien de neuf, leurs offenses me sont nourrissantes. Finalement, je ne suis qu'un produit de ce théâtre pourri. Et là où il existera une norme, une loi, un protocole, une morale rigide ou une éducation au service du pouvoir, il y aura transgression. Ce seront toujours les enfants, les folles, les sauvages et les délinquantes qui la commettront, c'est sûr. Je ne fais rien d'original, je fais juste mon travail.

II : La peur du plaisir non catalogué et les pratiques délégitimées.

"Le squirting est un acte politique contre la crainte d'exploser"

Chiara Schiavon, Mon plaisir court comme un poignard

"Je ne suis pas pédé". Voilà ce que m'affirma un amant quand, pendant qu'il m'enfilait, je lui enfonçais un doigt dans le trou de balle. Grave erreur de ma part que de croire que ses orifices étaient aussi fonctionnels que les miens. Les siens étaient apparemment juste des canaux d'expulsion et toute inversion de cet ordre de circulation le convertissait automatiquement en pauvre tantouze, même si moi j'étais une meuf et même s'il ne fut jamais attiré par un autre homme. Je restai quelque peu désarçonnée, je ne pigeais pas dans quelle mesure un geste si inoffensif pouvait transformer sa sexualité en quelques secondes. Je me dis sur le moment qu'il s'agissait là d'une de ses manies particulières et j'arrêtai de me prendre la tête, mais dans mes péripéties avec les hommes, jamais je n'ai cessé d'avoir ce terrible problème, leur imperméabilité absolue, l'hermétisme de leurs anus, la fermeture de leurs mentalités.

Victimes. Ils sont les victimes de leurs mutilations, et leurs sexualités trop bien ficelées aux pratiques normatives les rendent tout aussi infortunés que les femmes. On dirait en principe que, concernant les questions sexuelles, les hommes ont toujours été favorisés par la norme, mais le fait est que leurs sexualités répondent également à l'utilitarisme servile et au capitalisme corporel. L'unique chose qui les différencie des femmes quant à la répression, c'est que finalement ces normes à suivre furent créées par des hommes, mais sûrement pas des hommes libres. Des recherches spécifiques sur le plaisir n'apparaissent pas dans les ouvrages sur le sexe, ni dans les descriptions scientifiques et médicales sur le sujet. Certaines manières d'éprouver le désir ne figurent que dans les manuels de pathologie clinique, bien qu'elles ne portent pas une seule trace de folie.

Il y a quelques années, je contactais les laiderons^[3] de Madrid. J'apprenais grâce à eux que l'anus est non seulement un lieu sacré, mais aussi de surpasement personnel. Ils pratiquent le degré superlatif du sexe anal. S'il existait des jeux olympiques où l'une des disciplines serait la dilatation du trou de balle et l'utilisation de cet orifice pour la jouissance maximale, les laiderons remporteraient toutes les médailles. Bienvenue au monde merveilleux de la prostate, territoire interdit (légalement et moralement) pour la grande majorité des hommes.

Je découvrais plus récemment tout ce que comporte d'avoir une prostate (tout ce que celui qui n'en a pas peut arriver à comprendre, évidemment). Manolo, avec son

projet "Hazte un Manolo", est très clair dans ses explications : toute personne ayant une prostate à l'intérieur de son cul peut avoir, grâce à elle, un orgasme merveilleux. Voici les paroles de son blog : "L'exercice responsable de la liberté amplifie la vérité, et parfois la vérité est orgasmiquement subversive". Pour y arriver, il faut bien sûr y rentrer, l'anus est son portail, sa résidence. Une porte fermée à double tour par sa dangerosité du plaisir de son ouverture. Toute interdiction est due au risque que cela suppose pour le pouvoir établi, et lorsque ces interdits s'insèrent dans nos corps, nous abandonnons immédiatement le statut d'êtres libres, devenant des marionnettes. Cette connaissance du corps masculin avait produit en moi, après une période de digestion, une profonde tristesse à la pensée de tous ces hommes qui ne découvriront pas ce qu'ils ont au fond (pas si au fond) de leur trou du cul, tout comme de ces millions de femmes qui ne savaient ni ne sauront rien sur leur clitoris.

Durant la manifestation pour la dépathologisation trans en 2008, Divina Huguet et Teresa Martin m'abordèrent place Sant Jaume de Barcelone afin de m'interviewer. Elles étaient en création de leur projet Transvisibles sur les genres et la sexualité, après avoir eu vent de mon poème Transfrontera, lu lors d'un hommage à Sonia Rescalvo^[4] au parc de la Ciutadella. L'interview fut concluante malgré mon état éthylique avancé. S'agissant du thème que je suis en train d'aborder, je retranscris ici la réponse à l'une de leurs questions :

"Elles : L'État construit-il nos corps ?

Moi : Bien sûr, c'est évident. Regarde, je suis sortie aujourd'hui dans la rue avec un bandage sur les seins pour voir l'effet que ça fait et bon... On me confond souvent avec un garçon. Je travaillais il y a peu comme factrice et c'était constamment des Eh toi, mon gars , lorsque tu te promènes en tee-shirt et que l'on ne remarque pas tes attributs. Si tu as des seins, que tu as des cheveux longs et que tu portes une petite jupe, tu es une femme. Si tu fais quelque chose qui ne soit pas de ce ressort, tu es autre chose, ou du moins tu n'es plus la femme désirable pour le macho ibérique. Il faut dire que l'on vit dans un pays très catho. Et si tu sors dans la rue en faisant quelque chose qui ressemble à de la performance, en te bandant les seins et en te mettant une barbe, tu te rends compte de la pression d'être homme. Pareil que quand tu sors avec ta petite jupe, la pression. Sûr que l'État construit nos corps, de façon très simple. C'est plus que l'État, c'est l'histoire de l'Humanité : femmes seins cul reproduction en bas, macho grand velu en haut. Je ne jetterai pas toute la faute sur l'État, ce dernier ne fait que maintenir une situation".

En cet instant d'ivresse, j'arrivais à une des conclusions les plus importantes pour ma vie et mon boulot : en vouloir uniquement à l'État est ridicule. L'État est ni plus ni moins que l'héritier privilégié d'un travail déjà accompli. S'il manipule nos corps, c'est parce que l'Histoire de l'Humanité et la nature même lui ont donné les outils pour y parvenir. La chose la plus subversive du combat transsexuel et transgenre ^[5] ne réside pas dans sa résistance aux conventions sociales, ni dans sa bataille contre les ordres

légaux, médicaux ou sociaux. La modification faite sur les canons esthétiques, culturels, sexuels et émotionnels avalisés par des siècles de rigidité est bien plus puissante. Une des structures les plus fortes du système a été déstabilisée, celle des genres, la théorie queer ayant énormément contribué à cela.

Pour en revenir à l'État, je voudrais rajouter que, dès l'instant où l'on prend conscience que le problème est peut-être bien plus proche qu'on ne le croit, nous pouvons y produire un changement. Si l'on se rend compte que ce pour quoi nous luttons pourrait bien être logé, tel un parasite, à l'intérieur de nos corps, l'on obtient plus de choses ou, du moins, nous réussissons à nous battre à partir d'un territoire libéré. Nous vivons bon gré mal gré sans secours dans des ramassis de viande et, pour commencer, la toute première lutte est de vivre dans un lieu qui nous appartienne. Je déteste les anti-systèmes qui s'acharnent à lutter contre un ennemi si immense tandis que leurs trous de balle restent clos et leurs cerveaux enfermés dans des choses aussi terribles que le binarisme.

Dès l'instant où l'on commence à mieux connaître son corps et que l'on découvre les quantités de choses qu'on peut faire avec, simultanément, une sensation de panique surgit. Combien de choses interdites, marginalisées ou simplement considérées comme délits ? Découvrir sa propre sexualité, c'est aussi découvrir jusqu'à quel point ce que nous appelons "notre sexe" ne nous appartient pas. Il appartient à l'hétéronorme, à la société de consommation, à l'Église et au patriarcat, à la pornographie mainstream, aux

industries pharmaceutiques, à la mode, à (longue énumération où ton nom n'est pas inclus).

Je décidais alors que mon corps et mon sexe devaient être miens, puisque c'est moi qui les nourris, puisque je vis avec, que je bénéficie de leurs plaisirs et souffre de leurs douleurs. Et rien de moins facile que de faire à chaque instant ce qu'une chatte exige, ni de se lancer dans des expériences au-delà des limites imposées. Ça se travaille. C'est seulement ainsi que l'on peut affirmer : au moins, ici, chez moi, c'est moi qui commande. Plus de la moitié des choses que je pratique au lit font partie de ces processus qui m'ont fait peur à un moment donné. Peur initiale de ne pas savoir ce qui se passerait car jamais représenté ni jamais entendu ni mentionné, peur car cela pouvait être dangereux, fruit d'une malformation ou d'une maladie, et peur aussi car quelque chose de si foutrement bon pouvait être vrai.

Ce qui me différencie des gens qui baisent selon la norme en vigueur est que j'ai fait passer le plaisir et la curiosité devant la peur, pour la dépasser. Durant cette gestation, la seconde phase est la rage : de quel droit peut-on venir me dicter ce que je dois faire dans ma culotte ? Derrière la manipulation de la sexualité, j'imagine une structure semblable à un monstre gigantesque et ancien, qui commande et ordonne des profondeurs de l'Histoire et de la politique (non de la nature, l'être humain étant curieux par nature), découpe çà et là, aveugle, rend muet et lobotomise à souhait. Et moi, minuscule et rageuse, je résiste à la volonté du titan. Juste pour emmerder ou faire

le contraire, je jouis comme une fontaine, je laisse ma chatte engloutir ce qui lui plaît, je baise des chattes et des hommes par l'anus, je me laisse fustiger, je me branle où et quand j'en ai envie, j'utilise des prothèses et je laisse le plaisir se répandre et couler à foison.

Au-delà de ce sentiment enfantin de vouloir se jouer des contrariétés, je suis fière d'avoir une sexualité non emprisonnée et blindée par des mains de mon choix. C'est de là que je construis ma lutte, à partir de cette liberté et de cette force octroyée par cette décision.

La troisième phase de ce processus est l'action. Impossible de contenir la rage et de faire comme si de rien n'était quand des millions de gens méconnaissent leur clitoris ou leur prostate, quand ils ne savent pas qu'il existe des milliers de façons de faire l'amour (toutes amusantes, saines et plaisantes) et qu'aucune d'entre elles ne mérite d'être bannie. Je mentionne ici le domaine qui m'entoure, car si l'on commence à parler d'ablations, de condamnations à mort pour homosexualité, d'opérations de "désambiguïsation" de génitaux sur les bébés intersexués et la quantité de crimes commis chaque jour contre la sexualité humaine (également dans notre occident "civilisé"), mon labeur serait alors beaucoup plus terroriste, je serais sans doute armée et non confortablement assise en train d'écrire un livre et de faire des performances "artistiques" pour montrer que nous aussi, éjaculons. Je me demande ce qu'il serait advenu de moi si j'avais ignoré tout ce que j'ai découvert par mes propres moyens, sans que personne ne m'ait facilité la tâche. Je serais toute aigrie.

Bref, si tu aimes baiser librement et que tu as les boules de ne pas avoir découvert ce nouveau monde auparavant, fais-le avec plus d'entrain et ne te retiens jamais, ce sera une bonne action.

Il y a des pratiques qui ont été spécialement marginalisées car classées hautement subversives. L'une d'entre elles est le squirting ou l'éjaculation féminine. Aucune de ces deux dénominations ne me paraissent convenables. En anglais, "squirt" signifie littéralement "petit flot" (selon l'Oxford Spanish). Petit flot ? Je donnerais ma main à couper que c'est un homme qui a rédigé ce dico. Ne pouvait-il pas le traduire par flot (spurt) de liquide délicieusement scandaleux ? Non, un diminutif s'imposait, comme à chaque fois qu'ils parlent de la sexualité des femmes : ôter de l'importance, dénigrer au rang de joujou, convertir nos génitaux en d'insignifiantes particules. Non, bande de fils de pute, je n'ai ni un lapinou, ni un minou, ni un chichi, j'ai une plante carnivore ; je n'éjacule pas à petits flots, je suis un putain de geyser ; mon clitoris n'est pas un petit bout, il est pareil à vos bites sauf qu'il ne s'arrête pas de fonctionner après un ou dix orgasmes.

"Éjaculation", ce mot n'est pas non plus très top. Pourquoi cette nécessité de parler en termes de sexualité masculine pour décrire la féminine ? Parfois les choses n'ont rien à voir, les identifier peut mener à de larges confusions. J'utilise plutôt le mot "corrida"^[6], je l'ai toujours aimé et il me paraît bien plus sauvage que le mot "éjaculation", surtout lorsqu'il s'agit de parler d'un liquide

abondant qui jaillit d'entre les jambes (tout comme l'eau qui "court" dans la rivière, pourquoi pas).

La phrase citée par Chiara Schiavon au début de son texte *Mon plaisir court comme un poignard me fait dresser les cheveux* : "Il est indéniable que parfois un fluide muqueux se forme dans les organes internes et le vagin durant le coït, mais cela arrive uniquement aux femmes lascives et à celles qui mènent une vie luxurieuse". C'est une citation d'un texte encyclopédique du XIXe siècle, à l'époque où la science commençait supposément à se développer, fondée sur des principes scientifiques et démontrables tout en se libérant des conditionnements religieux. Un texte surgi du mouvement encyclopédiste, ayant pour objectif d'atteindre la vérité sous le précepte de la raison (que cela est dangereux !). Il affirme en réalité qu'une femme ne peut s'exciter sans être une chienne, que son excitation n'est pas légitime. Une chatte mouillée est la même chose qu'une bite dressée, nous sommes d'accord ? Quel résultat donnerait cette même affirmation si nous la citions en prenant les génitaux masculins comme base de départ ? "Il est indéniable que parfois le pénis se remplit de sang, croît en longueur, en grosseur et se durcit, mais cela arrive uniquement aux hommes lascifs et à ceux qui mènent une vie luxurieuse". Terrible. Voilà ce qui arrive tout le temps aux organes féminins : ce sont des monstres, des dangers à fleur de peau, des plantes sauvages qu'il faut tailler afin de leur enlever le pouvoir d'excitation, de devenir les récipients du plaisir d'autrui et jamais de soi-même.

Éliminer la concurrence ; créer la peur de l'inconnu (s'y aventurer met le statut patriarcal en péril) ; appuyer le poids de la sexualité, si importante socialement, sur l'ignorance ; voilà le résultat de toute cette merde.

Imaginons alors que le temps historique avance de pair avec la science, avec de moins en moins de parties de l'anatomie humaine à étudier. Nous savons que le clitoris est le principal organe déclencheur d'orgasme féminin, qu'il est également (cela se sait-il pour autant ?) le seul organe du corps humain ayant le plaisir pour seule et unique fonction (le pénis sert aussi à pisser et à la reproduction). Un clitoris est donc un défi, un outrage, un truc pervers, le petit frangin un peu strange. Rien de fortuit dans le fait qu'un grand nombre de femmes (celles qui ont réussi à le garder sain et sauf) méconnaissent son existence : c'est le fruit de la manipulation de l'information qu'elles reçoivent sur leurs corps.

Nos grands-mères savent-elles ce qu'est un bon orgasme ? Dans toute cette putain d'histoire de l'humanité, il n'y a sûrement pas eu un seul homme adulte qui ne soit mort sans avoir goûté, au moins une fois, à l'éjaculation. Combien d'orgasmes frustrés de femmes, décédées sans avoir pu libérer leur plaisir, sans avoir pu décharger l'énergie générée par le désir ? Toutes des hystériques, évidemment. Maudits porcs, il y a vraiment de quoi se foutre en rogne.

La jouissance féminine n'est pas, tout compte fait, un acte de plaisir qui déborde plus ou moins de façon spectaculaire. C'est un acte terroriste, une vengeance

traînée par des siècles d'orgasmes contenus et prohibés. Mon geyser jaillit plus fort quand je pense à toutes ces victimes de la médecine, de la psychiatrie, du mariage et du système patriarcal. C'est très enfantin, très commode et très féministe de rejeter la faute de tout au patriarcat de mes deux. Si je commence à faire des raccourcis, je finirai par parler d'hormones, de cellules nanoscopiques déterminant qui a le pouvoir de soumettre et qui manque de moyens pour se révolter. On se mettrait à parler de testostérone, l'hormone du pouvoir, pour expliquer la non-expansion de nos chattes. Si ces dernières ont toujours été un territoire conquis et non à conquérir à force de luttes, c'est parce que nous n'avons pas les mêmes niveaux de testostérone dans le sang que ces messieurs. Ça fait réducteur, mais il fallait le dire.

Mais sans l'avantage de cette hormone, nous ne sommes pas moins puissantes, il suffit de libérer l'entrejambe et la laisser couler, la laisser s'épandre sur la terre, tel un fléau apocalyptique, un virus, un putain de tsunami.

À la fin des performances où je fais une démonstration de squirting, des femmes intriguées viennent m'interroger. On me demande comment je m'y prends, si ce n'est pas de la pisse, pensant à cette petite flaque que les femmes éjaculatrices laissent au lit, un peu honteuses... Ma réponse est toujours la même : niet pipi, ma jolie, tu coules à flots, tu fais ton scandale au pieu, tu arroses ton amante comme un géranium. C'est ton droit et ton obligation dès l'instant où tu reconnais te sentir mal car cela arrive.

La technique pour y parvenir, jamais je n'ai su bien l'expliquer. Je suis meilleure pour raconter comment l'éviter, découvrant ainsi comment la majorité des femmes l'évitent sans s'en rendre compte. Pour leur dire comment tout laisser couler et le propulser avec la force d'un cyclone, je m'en remets au travail de Chiara Schiavon. Sincèrement, j'ai toujours été plus préoccupée par le fait que quelque chose de naturel pour moi (un orgasme par aspersion) n'arrive pas aux autres.

Mon plaisir court comme un poignard

"Il est indéniable que parfois un fluide muqueux se forme dans les organes internes et le vagin durant le coït, mais cela arrive uniquement aux femmes lascives et à celles qui mènent une vie luxurieuse".

"Dans un monde où le plaisir passe par l'image, celle-ci est la grande mutation".

(Roland Barthes, 1980)

"L'action sexuelle continue d'être dangereuse, délinquante. Comme le disait Valérie Tasso, "Je crois qu'aujourd'hui, parler de sexe a cessé d'être tabou, le vrai tabou, c'est le sexe lui-même".

Difficile, à trente ans, d'être dans la découverte du squirting sans s'interroger sur le fait que personne ne m'en ait parlé avant et de voir si peu de femmes sachant le faire. En cherchant des informations, je suis tombée sur un

désert. Je vous joins le peu de gouttes que j'ai trouvées sur le sujet, non sans vous avouer combien elles me laissent perplexe. Cet article a été écrit par Carmen Marquez le 11 septembre 2007, dans le blog "Educa sexo, blog sobre educacion sexual" :

"Il existe, assurément, plusieurs théories, mais l'on ne peut encore affirmer sans aucun doute si l'humidité qui se développe dans le vagin après avoir atteint le climax est ou non de l'éjaculation. Il y a peu de données sur la question, et elles sont contradictoires. Après cette introduction, parlons alors de ce que nous savons : lorsque nous parlons de l'éjaculation féminine, nous parlons de l'arrivée du liquide dans la zone vaginale durant les contractions que provoque l'orgasme féminin. Ce liquide se fabrique dans les glandes de Skene, situées dans le vagin, près du lieu où l'on peut stimuler le point G. Lorsque la femme est excitée, ces glandes se remplissent de liquide et comme, lors de l'orgasme, le bassin se contracte, serre les différents organes de la zone (dont les glandes de Skene), se produisent alors le débordement et la sortie postérieure de cette substance laiteuse.

En général, elle sort en petites quantités, mais il peut arriver qu'il y en ait beaucoup car ces glandes ont une extraordinaire capacité à se vider et à se remplir en peu de secondes. Ainsi, par exemple, si l'orgasme se prolonge et que les contractions vaginales sont nombreuses, une quantité réellement voyante peut être secrétée. Les recherches actuelles sont destinées à découvrir si ce liquide expulsé est surtout de l'urine, qui s'échappe par

incontinence ou débilité des muscles qui la contrôlent, si c'est seulement la substance que secrètent les glandes de Skene ou si c'est un mélange des deux. Un autre facteur à tenir en considération est que les glandes de Skene ne fonctionnent pas de la même façon chez toutes les femmes, des cas existants où la sécrétion ne se produit pas".

Une autre définition du squirting nous donnant des informations supplémentaires vient d'un article du quotidien El Mundo en ligne, signé par Josep Tomas le 2 avril 2008, dans la rubrique "Cama redonda" :

"Le responsable de ces émissions expulsées par l'urètre sont les glandes urétrales, paraurétrales et de Skene, se trouvant dans la zone de la paroi antérieure au vagin, le fameux point G. Le liquide expulsé, même s'il contient des résidus d'urée ou de créatine, n'est pas de l'urine, ses principales composantes étant le glucose, le fructose et le phosphate acide prostatique, également présents dans le sperme masculin. L'éjaculation se produit en règle générale durant l'orgasme, due aux contractions du bassin".

Après lecture de cet article qui m'éclaira quelque peu, je me dis "allons chercher la définition du fantasmagorique point G", et voici ce que j'ai trouvé, à ma plus grande stupéfaction. Par chance, Wikipedia^[7] avertit de faire attention à cette définition car elle manque de références scientifiques... Les commentaires entre parenthèses sont miens.

"Le point de Gräfenberg, plus connu sous le nom point

G, appelé ainsi en l'honneur de son découvreur^[8], le gynécologue allemand Ernst Gräfenberg, est une petite zone de la surface génitale des femmes, localisée derrière l'os pubien et autour de l'urètre.

L'on dit que la stimulation du point G (à travers la paroi du vagin) favorise un orgasme plus vigoureux et satisfaisant, étant possiblement la cause de l'éjaculation féminine. Cette stimulation requiert une poussée opposée dans un certain sens à celle dont on a besoin pour obtenir l'excitation maximale clitoridienne avec le pénis (la clarté de cette phrase est formidable, j'essaye de faire un dessin pour piger, et de plus, sans pénis, comment ça marche ?). De nombreux ouvrages conseillent aux couples non capables d'atteindre l'orgasme féminin de considérer la stimulation du point G comme technique sexuelle.

Un nombre croissant d'experts croit que la raison pour laquelle la stimulation de cette zone provoque un orgasme "vers l'extérieur" et même une éjaculation féminine est due au fait que le point G a évolué vers un "point déclencheur" de l'accouchement (les experts réfléchissent encore en termes femme égal mère. Donc point d'autre possibilité de recherche de plaisir à travers la chatte au-delà de son destin reproducteur ?). La tête du fœtus pousse le point durant l'accouchement, ce qui paraît déclencher la dernière phase de la poussée. Cela se traduit, durant la stimulation sexuelle normale, par une contraction plus significative du vagin.

Le point G ne peut seulement être un point discret (discret ? C'est quoi ce bordel ?). De fait, certains

scientifiques comme Natalie Angier défendent qu'il s'agit de l'ensemble de nerfs profonds du clitoris qui passent à travers les tissus pour se connecter à la colonne vertébrale. Le clitoris a de profondes racines et peut changer de taille et légèrement de position au fur et à mesure que les niveaux d'hormone changent dans les différentes étapes de la vie d'une femme.

Un pénis courbé vers le haut a l'habileté naturelle d'exercer une pression majeure sur la paroi frontale du vagin. Si le pénis ne se courbe pas vers le haut, d'autres positions sexuelles peuvent alors être nécessaires. Par exemple, un pénis courbé vers le bas peut exercer une pénétration postérieure, plus adéquate pour stimuler le point G (sans pénis, pas de point G, ni pénétration, ni orgasme, ni éjaculation féminine ni rien, et après on nous dit que la société n'est pas phallocrate). La stimulation du point G grâce à l'utilisation d'un doigt ou d'une langue est possible par la pression combinée, en poussant le clitoris vers le bas tandis que la langue et le doigt s'arquent vers le haut dans un mouvement d'appel. Le doigt et la langue doivent être entre 2,5 et 7,5 centimètres à l'intérieur du vagin pour obtenir un résultat (le rêve de toutes : une langue élastique de 15 centimètres, pourquoi pas ?). Par contre, chaque femme peut avoir besoin d'un mode différent de stimulation. L'on pense que la stimulation du point G est plus intense chez les femmes de plus de trente ans, car le changement dans la structure des tissus à l'intérieur du vagin y permet un accès plus facile. Certaines femmes croient pour cette raison qu'elles atteignent leur

sommet sexuel à cet âge.

Point G masculin : le terme point G est employé aussi pour la prostate (dans l'article de Wikipedia sur la prostate, aucune mention n'est faite des génitaux féminins. Que vient faire ici cette explication ?). "Cette glande, exclusivement masculine, se stimule fréquemment durant les relations sexuelles homosexuelles (le sexe anal chez le couple hétéro, lorsque la femme pénètre l'homme, ça n'existe pas ?). La friction constante du pénis avec la prostate produit chez l'homme passif (encore le cliché recevoir-passivité-soumission-faiblesse, donner-activité-domination-pouvoir) un intense orgasme d'éjaculation involontaire et de forts spasmes".

Partant de mon expérience active, je vais essayer à mon tour d'expliquer ce que signifie pour moi le squirting. Ce n'est pas simplement un orgasme, c'est jouir avec une expulsion de flux vaginal pouvant être spectaculaire pour ne pas dire chaudement scandaleuse ! Cet acte implique un changement de paradigme, une rupture de l'éducation reçue par les femmes cisgenres^[9]. Jusqu'à il y a quelques années, chaque fois que j'avais un orgasme, je contractais les muscles vaginaux pour me contenir, ne rien laisser sortir, ne pas trop déborder.

C'était un acte instinctif, conséquence de cette éducation où le plaisir de la femme n'existe qu'en tant que récompense à la bravoure de l'homme cisgenre capable de faire jouir, sans envisager la liberté et l'autonomie de la femme pour goûter au plaisir. Tel un miroir où l'homme voit son pouvoir reflété, laissant les couples homos au bénéfice

du doute. Ce pouvoir ne pouvait être troublé par une éjaculation plus spectaculaire que la masculine.

Le squirting invertit l'action des muscles vaginaux, pour pousser et ne pas retenir, charriant des siècles de soumission non consensuelle, expulsant en toute visibilité. C'est une onde propagatrice, une sensation libératrice parfois cosmique, c'est la conscience de son propre plaisir qui occupe l'espace, qui s'exprime à travers toute sa force.

Avec toute l'ingénuité d'un chiot faisant ses premiers pas, je me suis sentie très stupide de ne pas avoir découvert cela plus tôt, sentant mon corps étranger. Et je pensais : combien d'années sans connaître les limites de mon corps, combien d'années sans jouir pleinement de mon plaisir ?

Mon passé hétérosexuel s'est alors recomposé comme un puzzle et l'ignorance m'a renvoyé un bon coup de boomerang.

Toute cette éducation moraliste qui nous apprend à oublier notre corporalité, catholique par-dessus le marché, associant le plaisir reproducteur à la culpabilité et à la rédemption, nous empêchant de vivre le plaisir comme recherche et jouissance. La douleur, comme plaisir, est un privilège des pénitents, il faut pour cela être inscrit à un ordre.

L'ignorance sur les plaisirs du corps est hallucinante. Il y a quelques décennies, nous les femmes n'avions pas de clitoris. Aujourd'hui, c'est l'anus qui est le no man's land menaçant la virilité de l'homme cisgenre avec le spectre de l'homosexualité et la féminité de la femme cisgenre aux

mœurs légères de pute. La sexualité reste dans le domaine privé, mais l'éjaculation de l'homme cisgenre possède un caractère public : sortir de soi-même, occuper l'espace, laisser une trace, tout le contraire du plaisir transparent de la femme cisgenre. Quel mensonge !

Faisant partie de cette minorité de femmes cisgenres choisissant ses pratiques sexuelles et sentimentales dans une recherche de liberté, je me retrouve à trente ans remplie de rage face à ce contrôle de comportements sexuels quotidiens. Par chance, chaque jour qui passe, nous découvrons de nouvelles failles à dynamiter dans ces peurs et cette construction tentaculaire.

Le squirting est un acte politique contre la répression, contre l'interdiction aux femmes-cisgenre de toute forme d'excès, dans un système qui nous voudrait tous implosifs. Un acte contre la peur de sentir l'intensité de la vie, le sexe-action comme stratégie de dépassement de la peur de mourir.

Si avant j'avais une choune, j'ai maintenant une fusée qui balance des étincelles lorsque je jouis !

Qu'ont-ils tous, pourquoi nous emmerdent-ils autant, pourquoi s'emparent-ils de nos corps pour les rendre serviles, dociles, malléables ? Parce que nous effrayons, tout simplement. Femmes qui ont la trique, qui pénètrent, éjaculatrices, baiseuses, cochonnes, lascives, oui, lascives, obscènes, aux cons assassins, anti-hystériques victoriennes (que l'on pouvait guérir uniquement en leur faisant une branlette), corps qui se révèlent forts et monstrueux.

Ces fils de pute s'imaginent que cet endroit d'où sortit

leur stupide petite tête lorsque leur maman les mit au monde est inoffensif, une douce caverne domptable faite pour eux. Basta ! Je serais enchantée de voir tous ceux qui se croient supérieurs parce qu'ils ont une bite chier un melon de trois kilos sans broncher et sans verser une larme.

Bon, c'est peut-être pour cela que j'apprécie autant les laiderons (plus en tant que métaphores qu'en tant qu'acteurs politiques) : ils sont les mages de l'accouchement inverse, contorsionnistes anaux, jongleurs de la prostate, héros de la déconstruction. On ne pourrait les classer dans ce que la société appelle "pédales", leur masculinité cultivée et fétichiste étant à la fois leur signe d'identité et leur camouflage. Ce pourrait aussi bien être le maçon en sueur chargeant des briques, le gazier, le bûcheron, le médecin de garde à la barbe bien taillée, le boucher ; des messieurs dont on retient, lorsqu'ils ne passent pas inaperçus, leur perfectionnement de la technique à jouer les machos.

La théorie (généralisée dans ce monde de machos-hétéros-ignorants), selon laquelle les homos sont des hommes à la masculinité atrophiée ayant perdu leur virilité, se brise en mille morceaux avec les laiderons (et avec les bears d'une certaine manière)^[10]. Non seulement elle se brise, mais elle est contredite d'une façon étonnante.

C'est vraiment curieux, de surcroît dans l'identification ibérique et méditerranéenne, qu'un homme soit considéré homme en fonction d'où il plonge sa bite, se réalisant seulement à travers une chatte, une femelle, et que les hommes n'aimant pas s'ébattre avec les femmes soient

immédiatement relégués au rang de sous-machos, je n'ai jamais bien compris pourquoi "l'authenticité" ou la "pureté" d'un genre se doit d'être dépendante d'un autre genre. La complémentarité, ça ne colle pas, il est évident que les alliances entre les humains peuvent être absolument monogénériques et fonctionner en machines parfaites (les armées ou les couvents, par exemple). Il n'est pas de raison de tout imputer à la reproduction, un homme s'en allant en guerre se tuer avec un autre n'a rien de productif, et malgré tout, l'image du guerrier est universellement associée à la virilité absolue. Le macho faisant joujou avec la vie pour des conneries met constamment la reproduction de l'espèce en péril. Il ne perd pas pour autant sa condition de macho, il la renforce. Ce serait formidable si quelqu'un pouvait expliquer avec clarté et de manière logique pourquoi le genre avec lequel une personne maintient des relations sexuelles est si déterminant pour la validité de son propre genre.

Un gros bout d'homme, grand, fort et viril produit ainsi de terribles interférences au sein du système hétéronormatif lorsqu'il s'envoie un homme aussi macho que lui. C'est suffisamment déconcertant, brutal et transgressif, mais si nous nous mettons à observer leurs pratiques, c'est une bombe que l'on prend en pleine gueule. Je fais référence concrète à leurs pratiques anales, les seules ayant pour moi un intérêt politique.

Le fisting^[11] anal est une pratique extrême, aucun doute là-dessus, nous pouvons nous en rendre bien compte en regardant les précautions prises pour le réaliser (et les

conséquences si ces précautions ne sont pas prises). C'est une pratique avec une connotation terrifiante et terroriste. Cela ressemble à une métaphore parfaite de l'insurrection sexuelle, du terrorisme du plaisir. L'anus est un orifice aveuglant, abject, comme le dit si bien Beatriz Preciado dans son merveilleux *Terreur anale*, épilogue de l'ouvrage de Guy Hocquenghem *Le désir homosexuel*. "Les Saints Pères, craignant que le corps naissant ne connaisse le plaisir de ne-pas-être-homme, de ne-pas-être-humain, prirent tout ce qu'ils avaient en main et mirent en place une technique pour ôter à l'anus toute capacité qui ne fut excrémentielle. Après maintes entourloupes, ils trouvèrent une méthode propre pour mener la castration de l'anus à terme : mettre un dollar dans le cul de l'enfant, pendant qu'ils s'exclamaient : "Ferme l'anus et tu seras propriétaire, tu auras une femme, des enfants, des objets, une patrie. Tu seras à partir de maintenant le maître de ton identité". Ainsi naquirent les hommes hétérosexuels à la fin du XIXe siècle : des corps castrés d'anus. Même s'ils se sont représentés comme chefs ou vainqueurs, ils étaient, en réalité, des corps blessés et maltraités".

Le fisting pratiqué entre hommes dépasse la barrière de la supposée perte de virilité impliquant qu'un homme doive ouvrir ses jambes pour être pénétré, mais il le fait de manière superlative, désintégrant le cliché, fistant la structure castratrice. Les laiderons se foutent de cet adage. Ils n'ont pas besoin de Saints Pères venant leur dire qui a le pouvoir, ils savent que la pénétrabilité n'a rien à voir avec le fait d'être des hommes. Leur pouvoir est dans leur

trou de balle, sans aucun doute.

Je connais des mecs qui ont renoncé au merveilleux plaisir de faire caca en échange de pratique habituelle de fisting. Ils ont une poche adossée à la jambe, connectée par une sonde traversant le gros intestin par un côté, pour recueillir la merde qui se dépose dans la poche. Les muscles de leurs anus sont détendus et leurs intestins ne retiennent plus, ils les ont transformés en instruments de plaisir. Bien sûr, la grande majorité des pratiquants de fisting que je connais continuent de chier par le cul, mais je sais aussi que renoncer à chier en échange de fisting, ça existe. Ce sont les gars d'Eagle^[12] qui me l'ont raconté, un local de Madrid où les hommes (et quelques femmes) avaient leur repaire pour pratiquer le BDSM (Bondage, Discipline ou Domination, Soumission ou Sadisme, Masochisme, ndt). Ils ont de la chance : des médecins ont pris la peine d'inventer des solutions pour mener leurs énormités à bien, se penchant sur les conséquences de cette pratique extrême, mettant leurs connaissances au service de la sexualité de ces hommes.

J'ai encore de sérieux doutes sur leur conscience réelle de leur transgression (qui va bien plus loin du fait qu'ils sont pédés) car j'ai parfois l'impression, en causant avec eux et en observant leur vie, que la seule chose qui les préoccupe, c'est d'avoir au moins un jour libre par semaine pour aller se mettre un poing dans le cul dans une chambre obscure.

Ce doute, nonobstant, n'enlève rien au fait que leurs actes donnent à réfléchir sur la masculinité ou sur les

limites du corps. Finalement, ils n'ont pas de quoi se faire du mouron : la société ne les juge pas par avance et ils ont de l'assistance médicalisée à leur disposition. Pour nous les filles, c'est une autre histoire, le vide informatif absolu, comme d'habitude.

Lors de ma dernière visite chez ma gynéco, je fus trop ingénue de croire qu'elle savait ce qu'était un fisting. Elle est au courant de mes pratiques sexuelles se déroulant depuis longtemps dans le domaine féminin. J'essayai donc de lui expliquer que parfois, au lieu de me contenter d'un ou deux doigts, ce que j'aime, c'est qu'on me mette la main entière. Elle s'alarma et ne sut me dire très exactement les conséquences médicales d'une telle pratique. Seulement, et par pure déduction, elle me dit que la vessie serait sans doute affectée peu ou prou, que certaines femmes souffrent de sérieuses cystites après l'accouchement.

Elle ne sut trop m'aider, si ce n'est pour m'indiquer une piste imprécise. La pratique du fisting m'a menée à la conclusion que cela cause bien de la cystite (baptisée dans notre langage de la fystite, pour celles qui en ont souffert). Je ne suis pas gynéco, mes conclusions sont loin d'être scientifiques, mais face à l'évidence de constater que personne ne s'est jusque-là dérangé pour mener des recherches (et croyez-moi que j'ai cherché), vaut mieux lire ce qui suit que rien du tout.

C'est élémentaire et très important d'avoir la vessie vide pour recevoir le poing. Si ce n'est pas le cas, la pression du poing sur la vessie fait sortir l'urine, et pire que tout, elle peut la faire entrer à nouveau à cause de la

pression et du mouvement de la main. Et ce n'est plus de l'urine qui rentre mais de l'urine avec du flux vaginal, avec des milliers d'agents externes conduisant quasi irrémédiablement à une infection urinaire (ou rénale dans le pire des cas). Mettre des gants en vinyl et se laver les mains (avec les ongles courts évidemment) avant de s'introduire dans toute chatte sont essentiels. Ainsi qu'utiliser un bon lubrifiant (ceux à base d'eau sont les moins agressifs, l'huile d'olive n'est pas mal non plus). Et de la patience, élément clé. Je dis toujours que de là où sort une tête, un poing rentre, mais les conditions de dilatation lors de l'accouchement ne sont pas les mêmes que lors d'une partie de jambes en l'air. Accoucher est un acte agressif pour le vagin, le corps secrète des substances facilitant la dilatation. Toute main ne rentre donc pas dans toute chatte sans l'agresser. Si ça ne rentre pas, ça ne rentre pas. La douleur ne doit pas obligatoirement faire partie de cette pratique et une manière sûre de le faire est de ne jamais perdre la connexion avec le langage du corps. La douleur est là pour nous sauver le cul (ou la chatte) en de nombreuses occasions, ceci n'est pas une exception.

Le plus intéressant dans le fisting vaginal (le lesbien, plus concrètement), c'est qu'il nous montre ceci d'important : la réplique typique exaspérante "C'est un bon coup de bite dont elles ont besoin", expédiée par la majorité des hommes hétéros aux lesbiennes (frustrés car elles n'ont pas besoin d'eux ni de leurs bites), s'annule avec cette pratique. Un coup de bite ? Je n'ai pas encore eu la chance d'en rencontrer aucune au diamètre supérieur à mon poing.

Et quant à la longueur, passons...

Nos poings en constante érection serviront à démonter une fois pour toutes cette idée absurde que, entre deux femmes, il ne peut y avoir d'élément pénétrant. Et, cerise sur le gâteau, c'est un élément non prothétique, fait de chair, d'os et de muscle. Il nous rend autosuffisantes et l'orgasme qui s'expérimente avec un fisting dépasse de loin tous les autres : il surgit du centre du corps, explose à l'intérieur comme une galaxie, tu vois vraiment les étoiles en face de toi, toutes les foutues constellations. J'élève un autel sacré à la Vierge du Poing, le nôtre. Rien à voir avec les avarices humaines, mais plutôt avec la glotonnerie de nos orifices, inassouvis, inconformistes et impudiques.

Dans le porno, le fisting anal gay est représenté à souhait. N'oublions pas qu'à tout instant, ces messieurs (même pédés) n'ont pas à renoncer au pouvoir pour être subversifs.

De fait, ils n'ont même pas besoin de se battre (du moins dans l'industrie pornographique), ils sont nés garçons.

Avec le fisting vaginal, tout comme avec la jouissance féminine, une chose terrible se produit : la pornographie le convertit en une parodie, en un petit numéro de cirque. Je ne sais pas combien d'hommes (ou de femmes) se masturbent devant des vidéos de fistings vaginaux. Je mettrais ma main au feu pour affirmer que nous sommes une minorité. De fait, dans les pages web xtube, pornotube ou redtube, ces scènes sont reléguées aux sections crazy&wild, bizarre ou extrême. La majorité des branleurs

préfèrent que leurs petits jets de sperme ne soient pas menacés par des flots spectaculaires provoqués par des poings de demoiselles faisant de l'ombre à leur indispensable verge.

Dans mes performances, je m'ouvre comme une chienne affamée afin de recevoir une main (jamais innocente) dans ma chatte, qui, comme dans un tour de magie de lapin sortant d'un chapeau, me fiste pour m'extraire un poème et me fait jouir plus tard à flots, comme l'eau qui coule dans les rivières, à torrents.

En pensant à l'acceptation de la répression sexuelle comme conséquence directe de l'effroi pour l'inconnu, on peut en comprendre les racines. C'est une répression bénéficiant à ceux qui ne nous veulent ni libres ni autonomes. Les personnes intelligentes passant leur vie opprimées ne le font pas parce qu'elles n'ont pas conscience de cette répression, mais parce qu'elles ont peur de perdre des privilèges et des compensations mis très habilement en place par le système, à disposition de ceux et celles qui se soumettent, s'automutilent. C'est un jeu de récompenses et de punitions, quasi à l'image d'un entraînement canin : si tu fais ce que l'on t'ordonne, tu auras droit à la récompense, dans le cas contraire cela ne vaudrait pas la peine de sacrifier quelque chose de si important. Si tu ne fais pas ce qui est "opportun", ce sont les punitions. Donc, si tu veux être libre, tiens-toi prêt. Mais quel est le prix de la liberté sexuelle ? Que vaut d'avoir un orgasme ou de jamais n'en avoir ? Sincèrement, moi (qui suis en vente dans beaucoup de sens), jamais je ne vendrais cette chose si sacrée

touchant toute ma santé et tout mon bonheur.

Évidemment, il n'est pas nécessaire de s'enfoncer le poing dans des orifices, jouir à flots et organiser des partouzes quotidiennes pour se libérer de la répression sexuelle. Il suffit d'avoir conscience de la possibilité de pouvoir faire ce que l'on veut de nos corps sans pour autant être malade ou délinquante. Il y a des pratiques que nous pouvons aimer ou pas, mais il est important de savoir la quantité de visages qu'a le sexe pour connaître réellement ce qui nous plaît, afin d'oser sa découverte.

En résumé : de la peur à la rage, de la rage à l'action. Ne vous laissez pas parquer, ne restez pas dans la peur et la rage. Action. Comme le dit le poète Mario Benedetti : "Ne congèle pas la jubilation, n'aime pas avec manque d'entrain, ne reste pas immobile au bord du chemin". Et ne laissez personne venir vous sauver, il n'y a rien à craindre.

III : Une autre forme de terrorisme et la lutte contre la censure du "sexuel".

"Quand un homme t'empêche de vivre, le tuer est un acte d'autodéfense"

Leopoldo Maria Panero

Lorsque, le 17 novembre 2007, je décidai enfin d'étendre mes tentacules dans le cyberspace, le premier post écrit dans mon blog fut le suivant : "Y a-t-il une fusion plus belle que celle des mots "porno" et "terrorisme" ? L'érotique de la terreur, terrain méconnu qui s'ouvre comme un cadavre prêt à l'autopsie. De la même façon que les funérailles me font rire, l'image d'un beau cadavre me fait parfois mouiller la culotte. La première sensation est que jamais je ne pourrais surmonter la honte d'une telle situation, cette humiliation sociale imposée lorsque quelque chose de politiquement incorrect nous séduit. Mais ça se surmonte, oh oui, ça se surmonte avec la première branlette, avec le premier acte de culte de la terreur. C'est la seule façon d'y arriver, en se laissant séduire, en devenant sa tendre petite amie".

Le sous-titre du blog était une de mes meilleures consignes (la seule, en fait) : "Pour le droit de me foutre en rut avec ce qui me plaît".

Ainsi commença ce qui maintenant est devenu la manière la plus commode que j'ai trouvée pour exprimer ma rage, mes désirs, et pour propager mes délires sans que personne ne vienne me dire comment. Du pur exhibitionnisme, tiens.

Dans un premier temps, j'étais loin de penser que cela pouvait être illégal ou ne serait-ce que suffisamment subversif pour m'attirer des ennuis. Je vivais alors à Tucson, en Arizona, dans le désert de Sonora, où tout paraît s'écouler dans la monotonie de l'horizon, la paix de la solitude et les couchers de soleil multicolores. Rien ne me faisait présager qu'en plein milieu de ce territoire, je fabriquais quelque chose qui importait au monde extérieur ou inquiétait les autorités. Je me trompais. Aux USA et sans doute dans quantité d'autres lieux, quand quelqu'un ouvre un web ou un blog avec les mots "porno" et "terrorisme", un clignotant rouge s'allume sûrement dans un bureau de police, du FBI ou allez savoir où. J'eus donc aussi droit à leur petite enquête, avec mon porno et mon terrorisme sur les bras. Une voiture aux vitres teintées stationna devant la maison durant trois ou quatre jours, quinze jours après que j'eus ouvert le web. J'étais souvent seule à la maison car Amie, la personne avec qui je partageais ma vie à ce moment, travaillait de nombreuses heures durant, et je commençai à prendre peur, jusqu'à tirer les rideaux et m'installer dans la pièce du fond. J'imagine qu'ils ont levé le camp quand ils ont vu que le seul explosif qu'il y avait chez nous était les coups qu'on s'envoyait au pieu.

Cette peur provoquée par cette bande de malades se payant le luxe de m'emmerder me servit, surtout, à me rendre compte de la force que j'avais entre les mains, ces mains qui, discrètement devant un clavier au milieu de nulle part, pouvaient leur casser les couilles. Je me mis à l'oeuvre avec plus d'entrain. J'ouvrais d'abord le blog seulement par instinct exhibitionniste et je me mis rapidement à penser qu'un lieu dans la toile où l'on pourrait tchater sexe sans cheveux dans la bouche ne serait vraiment pas de trop.

Comme c'était à prévoir, je me heurtai très vite à la censure. Je dus sortir de Blogger parce qu'on ne me laissait pas mettre un certain nombre de choses et que je craignais qu'à tout moment ils éliminent le blog sans avertissement, comme cela m'arriva avec trois Myspace, quatre Facebook, un canal de Dailymotion et quatre de Youtube. Sur Myspace, la première fois, c'était pour avoir mis une photo où l'on voyait mes seins. J'étais dans tous mes états : il y avait des milliers de photos de mecs les seins à l'air et personne ne s'en plaignait.

Sur Youtube, c'était pour avoir mis les vidéos de mes performances. À cette occasion, plus que de la rogne, c'était de l'incompréhension et de l'indignation. Comment expliquer que l'on puisse mettre des vidéos de massacres, de décapitations, d'accidents, de bizutages, de raclées, etc., et que les miennes fussent interdites ? Je ne veux pas dire que je sois contre le fait qu'il y ait des atrocités sur Youtube, jamais il ne me viendrait à l'idée de censurer le "droit de voir".

Des choses arrivent dans ce bas monde, des gens les

enregistrent et d'autres les balancent sur internet. Après, d'autres décident de les regarder ou pas. Pas besoin de bien-pensants pour nous dire ce qu'il faut regarder et ne pas regarder, pas besoin qu'ils nous protègent. La protection sélective est agaçante. Soi-disant, les motifs pour lesquels on censure des vidéos sur Youtube (et dans d'autres endroits) sont pour protéger la sensibilité des personnes, leur innocence, je n'en sais rien, des conneries de ce style. Lorsque Youtube censure, c'est à la suite d'un signalement sur telle vidéo "inadéquate", puis quelqu'un d'autre décide de la retirer ou pas. Bien, selon ces critères, il est plus inadéquat de voir une femme nue réciter un poème ou présenter son livre torse nu que la raclée que prend un gamin dans un collège. Pire de voir une femme se faire mettre le poing d'une autre dans sa chatte qu'une décapitation, une autopsie ou un lynchage public. La pendaison de Saddam Hussein est sur Youtube depuis début 2007. Ma vidéo Transfrontera où je récite uniquement un poème à poil dura le temps de deux journaux télévisés, c'est à dire une journée. La première vidéo de présentation de ce livre qui avait eu lieu en mars 2011 à la Bibliothèque des Femmes de Iruña (IPES) avait été mise en ligne par la maison d'édition Txalaparta sur Youtube. Sous 24 heures elle n'y était plus.

Histoire de voir ce qui allait se produire, je dénonçais à mon tour une vidéo, en la qualifiant d'offensive. C'était un discours d'Hitler sous-titré en anglais, mis en ligne par un groupe allemand se déclarant ouvertement néonazi. Une incitation à la violence et à dénoncer son voisin juif. On me

répondit trois semaines plus tard que c'était un document historique et qu'il allait donc rester sur le web. Je me déclarai vaincue. Je cherchais alors d'autres endroits pour divulguer mes performances et j'en dégottai un où ils considéraient ce que je fais comme "création artistique". Pendant un temps, j'étais peinarde, jusqu'au jour où un lecteur du blog m'avertit qu'il ne pouvait plus voir mes vidéos, qu'elles semblaient avoir été retirées. En effet, 20 gigabits et cinq heures de vidéos avaient cessé d'exister. Idiote de moi, qui ne savais pas par avance que les canaux de Dailymotion peuvent aussi être privés, ce qui limite pas mal la possibilité de se faire dénoncer pour contenu inapproprié. Je finis par accrocher mon matériel de manière plus prévoyante et on en restera là, le temps qu'un serveur veuille bien me permettre de m'héberger.

Je déménageais le blog de Blogger vers un domaine avec wordpress où je fais littéralement ce dont j'ai envie. Je m'abstenais de mettre toute sorte d'avertissement sur le contenu (dans Blogger, on est obligé de le faire), et, bien sûr, rien du style "si tu as moins de 18 ans, interdiction de regarder", ce serait aller contre mes principes. Le nom est assez explicite pour savoir ce qu'il y a dedans : ce n'est précisément pas du matériel pour enfants. Chacun sa lutte : la leur, de nous "protéger" ; la mienne, le droit de voir. Absolument antagonique.

La question de la censure m'a toujours énormément intéressée, d'autant plus que j'en souffre depuis belle lurette. Elle m'a toujours paru injuste, surtout lorsqu'il s'agit de censure sexuelle. Je sais que je suis une

terroriste de pacotille, mais je sais également que ce que je fais est souvent dénonçable car les lois ne sont pas faites pour que l'on s'exprime, encore moins lorsqu'on lutte contre ce système. Du coup, je pourrais affirmer que je commets un délit par jour, ce qui me fout en chaleur et me rend profondément orgueilleuse. Finalement, ce n'est pas si dur d'être une délinquante, il suffit d'aimer ce qui est interdit ou ce qui est restreint.

En quoi peut-on qualifier ce que je fais de terroriste ? Je me le suis demandé souvent. Je crois que toute personne taxée de monstrueuse, dangereuse ou gênante par la société peut être appelée terroriste. Et si le sexe et le genre s'invitent à la fête, les raisons en deviennent majeures, étant des concepts (sortis des limites établies) qui provoquent la tremblote dans la structure du système avec plus de facilité que d'autres thèmes. L'étymologie du mot terreur est une onomatopée, "trrrr", représentation phonétique d'un tremblement. D'une certaine façon, "trembleur" serait la même chose que terroriste. Bien du monde se mettrait à trembler si la planète Terre était telle que je l'imagine, ils vivraient dans la terreur de la même façon que je vis actuellement dans leur monde. Si je m'en tiens à la signification du mot, les pères du terrorisme, ce sont eux.

Certes, il y a des différences abyssales entre mon terrorisme et le leur. La nuance de la violence est celle qui pourrait définir au mieux cette différence. Un acte pornoterroriste peut être violent, pas la peine de le nier. Non pas qu'il contienne de la violence (ce qui peut parfois

arriver) : la situation l'est plus ou moins en fonction du lavage de cerveau et de l'appréhension de la spectatrice assistant à cette performance. J'adore la violence qui se génère lorsque le facteur la causant n'est pas à l'extérieur mais à l'intérieur de l'individu. Ce n'est pas une attaque frontale, le message passe par le cerveau et l'attaque est causée par le processus mis en place pour comprendre, répudier ou ignorer.

Ce n'est pas la violence telle qu'on l'entend, il n'y a pas de peur de mourir, de se blesser ou d'occasionner des dégâts matériels. Une "bombe" pornoterroriste sera toujours une métaphore, laissant l'espace intact après explosion. Cela ressemblerait plus à une explosion intérieure, mentale, organique peut-être. Elle peut faire mal car elle est inoffensive, elle dit des choses que l'on ne veut pas entendre et montre ce que l'on ne veut pas voir, des choses qui devraient être interdites, bâillonnées, enchaînées, que l'on voudrait seulement tolérer dans des asiles, des prisons ou des "lieux de perdition". Ce pornoterrorisme cause un effet de décontextualisation désagréable pouvant être terriblement violent.

Une autre différence substantielle est que le pornoterrorisme est une action de contre-attaque. Il se peut que tous les terrorismes agissent ainsi, même s'ils insistent à appeler démocratie ce qui permet au système de nous terroriser. Aucune différence pour moi. Le pornoterrorisme surgit comme réaction à un système se faufilant entre nos pattes afin d'installer des dispositifs de contrôle dans nos sexes ; c'est un terrorisme

d'autodéfense, une façon de ne pas rester les bras croisés. Certes, je ne le fais ni de manière subtile, ni discrète, ni nécessairement respectueuse. C'est assez trash, en fait. Je suis une chienne trop enragée et c'est ainsi que je le fais, s'ils ne m'avaient pas autant cassé les miches, je me serais limitée à écrire des poèmes d'amour. Je n'ai jamais fait confiance aux "bonnes manières".

Le pornoterrorisme veut la destruction de l'ennemi, ce qui le rapproche du terrorisme. Cette destruction se veut constructive, ce n'est pas de la pure revanche ou juste l'envie de détruire. Plutôt essayer de changer les choses en coupant aux racines, dans le paquet. La diplomatie, la démocratie et la bureaucratie ne servent pas si on veut changer les choses, lorsque les gens enragés après tant de foutage de gueule et de répression se soulèvent et décident qu'ils ne peuvent continuer ainsi. Trop d'années sous le joug, ras le bol.

Au cours de l'histoire, de nombreuses personnes ont perdu la vie, s'étant laissées aller par l'élan de leurs entrejambes, pour avoir exercé leur liberté de décision et d'agissement sexuel. Impossible d'imaginer le nombre de gens assassinés par l'inquisition, accusés de sodomie et d'utilisation du sexe à l'encontre des "lois naturelles établies par Dieu". Sans remonter trop loin, les pays où des personnes innocentes croupissent en prison ou sont tabassées et torturées en public jusqu'à la mort pour le simple fait de faire l'amour comme bon leur semble ne manquent pas.

C'est avant tout en pensant à ces personnes qui en

chient bien plus que nous que j'aspire à la destruction.

Observer le monde et en souffrir ses excès me mènent à cette conclusion : trop de gens naissent sans âme. Je sais que cela signifie renverser les choses mais il faut le souligner : les terroristes, ce sont eux. Ce sont eux qui ont commencé et quelques gouttes de leur médecine ne leur feraient pas de mal. C'est ce que je prétends leur donner. Du terrorisme sexuel, comme le leur. Au diable le pacifisme, enfoncez-vous vos fleurs dans le cul, ce n'est pas réaliste, ça ne sert qu'à s'autosatisfaire de façon précaire, finir par vivre dans des nuages égoïstes. Voir et se taire, passer inaperçue, ne pas faire de boucan, tendre l'autre joue, c'est fini pour moi. Je n'offrirai pas mon humanité à celui qui veut me voir morte ou idiotisée, j'ai ma chienne intérieure pour ce genre de situation, fidèle à sa horde, sauvage avec quiconque essaie de nous entuber.

Je n'ai pas d'outils pour tuer, mais ils sont utiles pour faire peur et terrifier ce système hétéropatriarcal complètement déphasé et injuste. C'est un hommage à toutes ces personnes ayant perdu leur vie pour transgression de "norme-alité". Mes armes sont mon corps, ma parole et ma rage et si quelqu'un meurt durant une de mes performances, tant pis, j'en serais heureuse même si ce n'est pas le but recherché.

Terroriste est un adjectif que je me suis approprié, comme tant d'autres, afin qu'au moins on le dise avec raison. Je le fais car au fond je veux aussi leur donner raison. Seulement ainsi, en me convertissant en ce dont on me qualifie, on me prendra en compte.

IV : Voyez en quoi vous m'avez transformée.

"Je suis ce baiser que l'on donne sans pouvoir en faire de commentaire.

Je suis ce nom que jamais

Tu ne prononceras en dehors.

Je suis cet amour que tu vas nier

Pour sauver ta dignité.

Je suis l'interdit"

Bambino, Je suis l'interdit

"Lorsque Gregor Samsa se réveilla un matin suite à un sommeil inquiet, il se trouva sur son lit transformé en un insecte monstrueux"

Franz Kafka, La métamorphose

Je ne suis pas née sociopathe (cela n'arrive à personne), je n'ai pas grandi comme telle ; j'étais une gamine assez paisible et respectueuse. Mais dès l'instant où je compris ce que signifiait la haine (et que celle-ci pouvait facilement être dirigée sur ma personne pour des motifs les plus bigarrés, principalement pour sortir du troupeau), je commençais à la sentir et à m'en servir. Comme une sorte d'oeil pour oeil primaire, de cour de récré, j'accumulais dans

mon for intérieur un registre de chacune des choses méritant d'être haïes ou détruites, élaborant une liste mentale de tout ce qui me paraissait injuste, que je n'aimais pas ou qui interférait dans mon bonheur (ou sa recherche). Arrivée à l'adolescence, la liste était si longue que j'eus besoin d'exploser.

Je me mettais à faire des conneries, juste pour faire chier. Me droguer, voler, baiser avec n'importe qui... En d'autres termes, je devenais une putasse camée et délinquante.

Je ne fumais pas avant cet épisode d'explosion, de fait je passais la moitié de mon enfance à mettre des pétards dans les clopes de mes parents. Je me mis alors à manger du haschisch car fumer me dégoûtait. Je le diluais dans une cuillère avec du citron, le mélangeais à du yaourt et l'avalais aussi sec. Une fois, seule dans le parc du Retiro de Madrid, je venais de m'en procurer un morceau, et tout le matériel (cuillère, yaourt, briquet) était prêt. La police m'interpella juste quand j'étais en train de brûler le haschisch. Avec ma petite face d'ange de treize ans, je leur dis de façon toute naturelle (je n'avais pas encore la trouille d'eux) que je chauffais du chocolat pour le mélanger au yaourt. Ils me répondirent juste "D'accord petite, on croyait que tu étais en train de te droguer". Imbéciles.

Je sortais souvent du parc bien raide et brûlais les vapeurs en patinant à toute vitesse dans la ville, en m'envolant. Je fis connaissance d'une bande de patineurs dont l'émotion forte de la journée consistait à traverser le Paseo de la Castellana, accrochés à l'arrière des voitures,

expédiant ma rage ainsi. Je m'accrochais même à des voitures de flics. J'adorais tenir mes mains dans les garde-boue arrière et m'approcher jusqu'à la vitre avant pour leur dire "Salut, connards" avant de m'éclipser à travers rues, sachant qu'ils ne pourraient jamais m'attraper ni me tirer dessus. Si j'avais été au courant de l'impunité qu'il y a sur les crimes commis par les mineurs, j'en aurais sans doute commis bien plus. Mais m'accrocher aux voitures était un pur délice, ma vie n'avait pas l'air d'avoir beaucoup de sens sans ces aventures.

Je volais aussi. N'importe quoi, peu importait si j'en avais besoin, c'était l'acte qui avait de la valeur, faisant cadeau des butins ou jetant le tout au caniveau. Je fis une fois acquisition d'un super aimant faisant sauter tout dispositif antivol, aussi bien de la bouffe chère que des vêtements. Je sortais des grands magasins avec huit chemises Ralph Lauren sous le manteau, les vendant plus tard à des prix ridicules. Jamais je ne volais dans les petits commerces ni dans mon quartier, j'avais en quelque sorte un petit code éthique, je baisais celui qui me baisait ou celui qui représentait un amalgame de trucs que je n'aimais pas (comme les établissements Corte Ingles). Ce code, issu des merveilleux enseignements de mes parents, se fit de plus en plus fort pour devenir ce qui serait aujourd'hui mes principes de base.

Je découvrais l'intérêt de se convertir en "incivique suprême", une voie de libération pour toutes les pulsions sociopathes voulant détruire un système atrophié qui me gâchait la vie depuis que j'avais force de raison. Un

système qui me clouait des mots tels pute, gouine, folle, virago bien avant que j'en capte les significations, jusqu'au jour où je les compris et les adoptai à mon tour. La réalité que vous avez choisie pour moi, salopards, non seulement je l'aime mais j'en fais mon étendard. Vous m'avez transformée en ce dont je suis maintenant si fière, je suis une chienne prête à vous mordre les fesses.

Même sans être un stigmaté, baiser avec des femmes aurait peut-être été la seule chose que j'aurais faite de toutes les manières. Mais tout le reste, si j'avais grandi dans une société libre, je ne l'aurais possiblement pas fait. J'aurais continué à être la fille paisible et respectueuse, se conformant à la réalité, si cette dernière avait été un peu moins hostile. Dommage, c'est loin d'être le cas...

Le premier adjectif-étiquette-insulte que je reçus durant mon enfance et qui m'affecta réellement fut virago. Je n'aimais pas me comporter comme le reste des filles, j'adorais grimper aux arbres, courir, sauter, me salir, frapper des choses, faire des vacheries, faire la brute (si formidable quand les garçons le font, si monstrueux quand ce sont les filles). Ce qui paraissait être la féminité s'avérait pour moi quasi enfermante, non pratique, humiliant et castrant.

Elena du groupe Post Op^[13], dans l'interview faite par "La Lluna Caligula" pour le documentaire Marimachos, reflète en peu de mots la difficulté pour une fille comme elle de s'adapter très tôt aux règles de la féminité : "Je me rappelle parfaitement le baptême d'une cousine, comment on m'habillait avec un costume à carreaux et un espèce de

bavoir, affreux, avec lequel je me battais durant toute la cérémonie car je ne voulais pas le porter, et tout le monde qui me disait que j'étais belle. Ce qui me gênait le plus des vêtements et comportements féminins, c'est qu'ils étaient inconfortables, ils t'obligeaient à tomber, tu ne pouvais pas faire un tas de choses, les fringues, les souliers, tout. Ils te rendaient moins libre".

Je reprends les paroles d'Elena car j'étais une virago heureuse, du moins dans le domaine familial. Quand j'interrogeai ma mère sur la signification de ce mot, elle me dit que virago, c'était une fille masculine se comportant comme un garçon, et sincèrement, je n'y trouvais rien à redire. Je ne me sentais pas agressée comme tant d'autres femmes, qui en plus d'être harcelées par des gens qui ne les aiment pas, souffrent un enfer à la maison. Je résistais à me reconnaître dans cette insulte seulement jusqu'à un certain point, sachant qu'une connivence totale avec les projets qu'avait la société pour moi était impossible. Je tâchais de passer inaperçue durant quelques années, au moins pour avoir la paix avec le baratin de la féminité.

Au village de ma mère où l'on se rendait en été, c'était une autre histoire. J'attirais beaucoup plus l'attention qu'en ville car il y avait une troupe de gens ennuyés n'ayant rien d'autre à faire que d'observer les "étrangers", les critiquer et émettre des jugements stupides, fondés sur la plus primitive des incultures. C'est un peu comme avec les peintures des moeurs, la dureté est à l'intérieur car l'Espagne est un pays de profonde stupidité. En ville, les enfants étaient cruels, et au village, en plus, ils étaient

sauvages. Les adultes ne gardaient pas non plus leur langue dans la poche pour dicter leurs sentences. Une de mes tantes me lâcha un jour que je ressemblais à un épouvantail et que jamais je n'aurais de fiancé. Pour éviter des maux de tête à ma mère et à mes grands-parents, je m'abstenais de me défendre. Je devais donc avaler les conneries que les gens balançaient. Dans ce village, tout se savait avec une rapidité vertigineuse et, par chance, je n'avais pas y vivre le long de l'année (sinon, je crois que je me serais pendue à un olivier avant d'atteindre l'âge de quatorze ans). Lors de mes séjours, qui devenaient amusants lorsque je commençai à me comporter comme une demoiselle, je me sentais tout le temps assez farouche, je sortais peu jouer avec les autres enfants, et la compagnie gratifiante de mes grands-parents ainsi que l'air de la campagne étaient ce qui me rendait heureuse.

Plus tard, virago est devenu un mot que j'aime. Seulement après un processus de "relocalisation" mentale assez déchirant. C'est dur d'extraire le contenu offensif d'un mot qui tourmente autant, pour me transformer en une virago offensive.

Après tout, oui, je suis une virago à l'extérieur de mes portes, là où l'on peut me juger. Hors murailles (construites pour pouvoir respirer au milieu de toute cette merde), je suis tout ce qu'ils peuvent dire et plus, c'est la seule chose qu'ils pourront y voir, ma carcasse, pas besoin de faire d'analyses supplémentaires pour comprendre leur réalité atrophiée, propre et ordonnée comme un couloir d'IKEA. À l'intérieur, je sais bien qui je suis : ce que signifie pour moi

être femme est un concept si immense avec tant de nuances qu'il serait dur qu'une femme "prototypique" m'arrive au genou. Même un homme prototypique serait en retard.

Au lit, on dit que je suis une femelle alpha et moi je dis que je suis un pédé. Qu'importe ? Je suis profondément féminine pour ce qui me convient et le plus macho de tous quand j'en ai envie. Voilà l'effroi de ce que je suis, construit avec des mains n'ayant jamais réussi à me toucher, des yeux qui ne m'ont pas regardée et des mots qui n'ont pas pu bien prononcer mon nom ni attraper la complexité de mes entrailles.

Un autre recours pour me dépouiller momentanément de la rage, peut-être le plus sain, le plus sympa et le moins délinquant de tous, fut le sexe. Paradoxalement, il augmentait ma haine et mes désirs de vengeance. Le sexe me donnait une sorte de pouvoir que ni la rue ni la drogue ne me procuraient, la baise était le seul instant où mon pouvoir était réellement représenté, seul moment où je pouvais apprécier pour de vrai le changement qu'imprimait mon existence sur la réalité. Qui se souciait d'une branleuse défoncée et voleuse en patins à roulettes ? J'étais un ver de terre insignifiant. En baisant, je sentais pervertir des structures profondes et primitives à un niveau organique, une douce vendetta sortant de mon entrejambe pour dire "Regardez, je suis ici, en train de construire mon fort".

Si ce n'était grâce au sexe, je serais peut-être maintenant une junkie, une braqueuse de banques, une paumée sans avenir, dans un centre psychiatrique ou de désintox en guise de foyer, dans une prison ou un

cimetière. Il y a aussi la terrible possibilité de finir flic ou militaire, vous savez bien, pour purger toutes les frustrations à coups de flingues et de matraques. Ou pire, j'aurais pu finir par me soumettre à leur "féminité", devenant une femme au foyer tranquille et "heureuse", une maman modèle, une bonne citoyenne. J'aurais décidé d'accéder à leurs attentes et de bénéficier des avantages en échange de mes désirs. J'aurais pu renoncer à tout cela, chercher des subterfuges remplaçables, mais une chose me fit maintenir forte : le sexe. Lors des coups de blues, il était là pour me montrer que renoncer à ses propres désirs est un suicide. Le sexe me sauvant de tant de choses, lorsque je commençai à faire dans l'expérience et la création, je pris la décision de m'y consacrer entièrement, pour lui ôter la merde, laver son nom sacré, lui redonner des ailes.

Ceci est un plaidoyer pour notre liberté. Ce refrain que la liberté s'arrête lorsque autrui est dérangé par elle ne me paraît ni juste ni équitable. Ce sont donc les puissants qui peuvent uniquement s'en servir ? Que se passe-t-il lorsque les libertés des autres entravent les nôtres ? Là réside le germe de mon terrorisme : ma liberté commence et s'arrête là où ma chatte me conduit. Si je respectais les normes d'autrui, je ne pourrais réaliser aucune des choses que j'aime faire, liée pieds et mains, esclave de la complaisance sociale.

Je ne crois plus au respect et à la tolérance. Les gens qui prônent la tolérance me dégoûtent. Tolérer, c'est pardonner cet individu gênant que tu ne peux éliminer, en

lui assignant un espace périphérique en société, lui disant "Tu as le droit de vivre mais sans faire de bruit". C'est toujours un pacte inégal : celui qui a le pouvoir tolère et celui qui ne l'a pas remercié, courbe l'échine et demande pardon pour ce qu'il est.

Et le respect, valeur suprême, personne ne s'en souvient lorsque l'on juge des gens aux pratiques non adaptées à l'hétéronormativité. Le respect n'est plus qu'un mot pamphlétaire, issu des milieux hypocrites des discours politiques et des messes, représentatif d'aucune pratique. C'est pour cela que je respecte uniquement la personne qui me respecte. Les autres, qu'ils aillent au diable.

Parfois il est tellement facile de dire : "Ce n'est pas moi qui ai commencé". Effectivement, la fragilité de nos libertés ne réside pas dans la fragilité de nos personnes mais dans la force des impositions du système, finissant de nous rendre plus fortes même si ne nous sommes que des fourmis devant ce monstre énorme. Pour exemple, la liberté des gens catholiques vaut plus que la mienne, même si la mienne est plus simple et demande moins d'efforts et d'argent ; mais la défendre serait un travail titanesque. Les voilà dans la rue, soutenus par la Conférence Épiscopale et le Forum de la Famille, tous ces gens sans coeur, manifestant pour qu'une femme n'ait pas la liberté de choisir si elle veut être mère ou pas, pour ôter le pouvoir de décision à un couple homosexuel de fonder une famille ; manifestant pour exiger des punitions d'un côté et des récompenses de l'autre. Les mêmes qui, cinq cents ans auparavant, seraient venus nous voir brûler au bûcher entre

acclamations et applaudissements, s'ils avaient eu la chance (et nous le malheur) de naître à cette époque. Les mêmes qui nous auraient lâchement fusillées sans remonter si loin dans l'histoire. Rien ne change, il y a des gens qui ont ça dans le sang et d'autres l'apprennent : le fascisme et l'ignorance sont quelque chose d'organique dans ce sens, même si heureusement rien n'est si déterministe.

Le monde est bourré d'êtres méprisants, c'est pour cela que je sens du mépris. Bourré de gens qui me haïssent sans me connaître, d'où ma haine envers tous ces tas de merdes qui se promènent dans la rue en bons citoyens. Ils ne méritent que la mort ou le tourment, voilà pourquoi je suis combattante et maltraiteuse.

Si tu éduques un enfant pour qu'il soit libre, généreux, bon, intelligent et amoureux de la beauté, il se transformera en un monstre le jour où tu le lâcheras dans ce monde. Ce monde rempli de prisons physiques et idéologiques, le mot "liberté" ressemblant plus à un slogan publicitaire qu'à un drapeau, régi par des principes marchands où l'argent est roi. La bonté est tellement hors d'usage qu'elle se contemple systématiquement sous une méfiance quasi pathologique ; l'intelligence est un bien précieux pour ceux qui manient les fils et un danger public pour les marionnettes ; la beauté est en cage ou en vitrine. Je suis fière de ma monstruosité, parce que, en et à travers elle, je peux exprimer mes vertus si injuriées, car mon code éthique personnel reste intact grâce à elle. Je continue d'être bonne, généreuse, intelligente et amoureuse de la beauté, ils n'ont pas pu m'atteindre.

Si l'ennemi n'existait pas, je ne serais celle que je suis. Peut-être devrais-je être reconnaissante pour tant d'humiliation, d'hypocrisie et de cochonneries. Ma transformation est belle, bien que dans une société où il n'y aurait rien contre quoi se battre, je ne m'imaginer pas très différente, ce n'est pas sain d'être heureuse tout le temps.

Le terrorisme que je pratique, ils me l'ont enseigné et je l'adapte à mes désirs. La haine engendre la haine, même chose pour la rage, mais loin de jeter l'éponge ou de canaliser mon chemin sur un versant moins belligérant et plus sensé, j'ai fait de ma sociopathie ma propre religion.

Les hordes de monstres que vous-mêmes avez générées, elles sont maintenant réveillées et nous seront présentes au-delà de vos pires cauchemars. Nous sommes une réalité imparable.

Nous hériterons du monde, et vous, porcs qui détenez ce pouvoir qui vous paraît maintenant si solide, serez enterrés avant même de vous en rendre compte. Alors, nous, les mutantes, les putes, les viragos, les transgéniques irons profaner vos tombes, jouir sur elles et les pulvériser. C'est le monde qui vous attend.

V : Pornoterrorisme en performance.

"Je confesse devant Dieu Tout-Puissant, et devant vous mes frères que j'ai beaucoup péché en pensée, parole, oeuvre et omission. Par ma faute, par ma faute, par ma grande faute. Je prie pour cela devant Sainte Marie toujours vierge, les anges, les saints et devant vous mes frères, pour intercéder devant Dieu en ma faveur, Notre Seigneur. Amen"

Ouvrage collectif anonyme

"Et si nous foutons le feu à tous les théâtres de la ville bourrés de fabricants d'opinions et de bouffeurs de bites, si nous foutons le feu à toutes les librairies vendant de la merde fraîche pour grands lecteurs déprimants, si nous foutons le feu à toutes les galeries d'art remplies de mecs faisant des oeuvres en tant qu'artistes et non en tant qu'hommes, si nous foutons le feu à tous ces déchets, nous provoquerons un lever du jour gigantesque, parfois lorsque tu vois l'éclat du feu tu crois que le jour se lève, cela m'est arrivé une fois, je pensais que le jour se levait et c'était le feu. Je veux foutre le feu au monde avec une écharde"

Angélica Lidell

Une scène est un lit, une tombe, un échafaud, un tapis volant, une arène, une roulette (russe), un puisard, un berceau, un autel, un abattoir, un subterfuge.

Techniquement parlant, je suis une malade. Ils appellent cela exhibitionnisme. Je ne préfère pas nommer ce qui m'arrive juste avant d'entrer en scène. C'est un mélange d'excitation, de férocité, de rage et de profonde nécessité de dire ce que j'ai à dire, de faire mon job. Par contre, ce qui arrive quand je suis face au public a un nom : pornoterrorisme. Ce n'est qu'un nom, un mot frôlant légèrement la réalité de ce que je fais, pouvant se rapprocher le plus en une seule parole à ce qui se produit sur scène.

Je montai sur scène pour la première fois en 1999. Un an auparavant, mon ami Jorge Banet, poignardé dans son bahut parce qu'il était pédé, faisait de même. Il avait un petit groupe de performances avec Pablo Raijenstein, les "Criaturas nocturnas". Leurs personnages étaient Sor Sodomia (Jorge), une nonne impitoyable et gouine, mélange de Divine et de sor Citroen, et Bitch Head (Pablo), une révision teenager de Pinhead (Heilraiser) avec les mouvements de Jason et la haine psychopathe de Leatherface, avec un tas de blessures et de cicatrices sur tout le corps au niveau esthétique et une perceuse, faisant son numéro stellaire en se transperçant le bras dans un flot de sang. Lorsque Jorge décida de poursuivre sa route ailleurs, Pablo me proposa l'idée tentante de devenir sa partenaire. J'acceptai sur le champ, c'était une opportunité exhibitionniste parfaite, l'instant que j'attendais depuis

longtemps.

Pablo l'explique ainsi :

"Je démarrai très jeune, réalisant des tours de magie pour des fêtes entre amis et dans des bars de mon quartier, en prenant des cours de théâtre et en lisant des fanzines et revues spécialisés dans le cinéma, en consommant des films underground et gore. Puis je mêlais mes tours de magie avec des effets de maquillage gore, et à quinze ans, ce fut la première représentation avec des amis : je simulais des décapitations et saignements, accompagnés de tours de cartes et de petits appareils. C'est lors d'un des stages de théâtre que je connus Jorge, et je lui proposai de se joindre à mon "numéro de magie gore".

Je choisis Jorge car il était un garçon extrêmement efféminé, prêt à faire n'importe quoi pour rêver, sortir de son quartier et de son école où on le maltraitait pour sa conduite. Son sens de l'humour et sa rage adolescente me frappèrent et me séduisirent immédiatement, et tout comme moi, il avait dix-sept ans. J'étais alors punk, j'accumulais un tas de haine de mes échecs scolaire et familial. Mes amis adoraient mes jeux où le gore et une attitude plus théâtrale commencèrent à déplacer les jeux de magie plus conventionnels vers d'autres voies. C'est vrai aussi que j'étais quelqu'un d'agressif et Jorge me dit un jour qu'il ne me supportait plus. Je connus Diana par son biais. Lorsqu'elle s'incorpora au "groupe", il y avait également Daniel Blazquez, un de mes meilleurs amis avec qui on partageait notre goût pour la contre-culture. Il s'occupait

d'envoyer la musique et les loops et samplers de films porno et de terreur lors de nos représentations, en plus de maquetter les flyers, posters et pamphlets.

Mon concept de groupe fut toujours plus similaire aux groupes de rock que de théâtre, au niveau des répétées, de la recherche de salles et de l'approche philosophico-festive, même si c'était du théâtre, du cabaret, parfois des happenings, des performances.

J'aimais alors beaucoup les films des années 70 de John Waters, et après avoir fini de lire son livre Shock Value, je décidai de rebaptiser le groupe du même nom, pour finalement nous appeler "Sex Shock Value". Tous les titres de nos petites "oeuvres" étaient tirés de fanzines, de livres et de chansons, qu'on modifiait légèrement. Bon, pas mal de choses arrivèrent, nous faisons bon ménage avec la bande de la revue Belio (www.beliomagazine.com) et avec Antonio Graell, photographe spécialisé dans le BDSM qui perçut rapidement nos possibilités d'être publiés dans des revues SM ou fétichistes. Un journaliste de service se procurait parfois notre numéro de téléphone et nous appelait pour des émissions "d'impact" où d'entrée on te montre une exécution, un accident de voiture, un fakir et une meuf aux seins énormes. Une autre fois, on nous appela de Miami pour un talk-show de petits monstres hispanoparlants, monstres dans un sens plus Tod Browning. On nous paya le voyage, moi j'avais vingt et un ans et ce fût une expérience géniale. Du tourisme, on en fit uniquement dans une rue principale et dans des clubs gay où tu pouvais rentrer sans montrer tes papiers, et on but beaucoup dans

les parcs. On ne vit pas l'émission, mais quelqu'un envoya une vidéo d'une de nos performances qui continuait de passer à la télé. On apprit par hasard que ça plaisait toujours.

Chaque trimestre, on jouait dans un club très loubard et très ado, le Domination club, connu aussi sous le nom Strong, qui ouvrait de huit heures du soir à une heure du matin, se transformant le reste du temps en une immense backroom.

Les scènes dont je me rappelle le plus sont celles de Diana attachée à une grille, nue, crachant du sang pendant que je plaçais des pinces de batterie de voiture sur les lèvres de sa chatte, un dépeçage de cadavre fabriqué à partir de triperies de cochon, l'arrachage que je faisais d'énormes (fausses) plaies du corps pour les frire au camping gaz et les offrir au public. Un public de gosses punks, gothiques et skinheads, tous unis et agités. Le terme "Pornoterrorisme" surgit d'un brainstorming réalisé par nous trois. On adorait comment ça sonnait".

Nous passâmes ainsi trois ans. L'influence de Waters était indéniable dans nos performances, par le bizarro des situations que nous mettions en place et l'esthétique "merdique" et décadente. Nous nous radicalisions également dans tous les sens. Le show n'était plus aussi "cabaret que du temps de Jorge. Nous étions des bêtes, maintenant je le sais, des animaux en rut physique et mental s'adonnant à nos pires perversions. Nous devons ajouter l'adjectif gore à nos représentations car, dans chacune d'elles, nous lançons des kilos de triperies, de

viscères, de sang et de cochonneries sur le public.

La vérité, c'est que c'était des performances parfaites pour l'époque, transgressives, brutales. On simulait des fornications, des accouchements, on se mettait de véritables raclées (je me souviens avoir brisé des claviers d'ordinateur contre nos corps), on se mettait à poil, on s'attachait, on jouait beaucoup avec le BDSM, on séquestrait des gens du public... Et malgré tout, on trouvait l'espace pour insérer des messages, il y avait moyen d'extraire des conclusions et du sens à chacune de nos actions (du moins pour nous), à l'image des noms des oeuvres : "Leticia Sabater doit mourir"^[14], "La décomposition des désirs prohibés", "L'extase de Sainte Thérèse", etc. Le corps terrifiant était l'un des outils principaux du show. Pablo était un excellent maquilleur d'effets spéciaux, et quand on montait sur scène, notre peau était couverte de plaies, nous étions quasiment méconnaissables sans trop d'effets excessifs, notre corps était notre parole car nous ne parlions pas, tout se transmettait ainsi.

Et c'était foutrement sexy, je pense que ce fut une réussite au niveau performance, conserver du sex-appeal malgré la monstruosité qui en jaillissait. Les gens n'arrivaient pas trop à définir notre genre, Bitch Head et Coprolalia (mon nom de guerre) manquaient de signification ou en portaient trop.

Je traînais mes fesses trois ans durant aux côtés de Pablo dans des bars mal famés, certains vraiment pourris, d'autres plus cotés, et on arrivait même jusqu'au petit

écran. En Espagne, on sortit dans une de mes émissions préférées, Impacto TV, ainsi que dans El show de Laura sur Galavisión.

Avec Shock Value, je découvrais la scène comme un bon endroit où canaliser ma rage, la performance étant une sorte de création s'ajustant parfaitement à mes désirs par l'amplitude du genre, la liberté et parce que je n'ai jamais été actrice.

Ce fut merveilleux, un bon rodage pour ce que je suis actuellement, une pornoterroriste, une sans-gêne. Le concept pornoterroriste fut le dernier de nos shows, débuté quelques semaines après les attentats du 11 septembre.

Durant quelques années, cette graine pornoterroriste fut mise en sommeil. Je débarquai dans une nouvelle ville, Barcelone, ne connaissant personne et ne sachant par où commencer, la flemme se chargeant du reste. Au bout d'un certain temps, une nostalgie terrible de la scène s'empara de moi et je débutai des recherches. Je trouvai au début des endroits où réciter ma poésie et parfois un lieu où je pouvais aussi me mettre à poil (pour moi, ne pas être à poil sur scène, c'est comme prendre une douche avec des habits). Puis je me sentis vite seule, étant habituée à performer avec Pablo, j'avais besoin de quelqu'un d'autre pour être réellement à l'aise. C'est ainsi que je connus Elena Perez (photographe, DJ et performer, membre du groupe Post Op), en demandant à mes rares amitiés si elles connaissaient quelqu'un faisant des performances. Rencontrer Elena et toutes les chiennes et chiens de

Barcelone fut le meilleur et quasi unique cadeau que cette ville de merde avait à m'offrir.

Nous fîmes une performance ensemble et, depuis, mes récitals poétiques encore longtemps réalisés en solo se transformèrent en autre chose. C'était des récitals de pornopoésie lesbienne ou des récitals avec de l'anti strip-tease^[15] ou des performances pornopoétiques.

Mon activité de performances la plus sérieuse et la plus intense débuta après un malheur qui a marqué ma vie et celle d'autres gens autour de moi.

Le 4 février 2006, en rentrant à l'aube à la maison, en vélo, après avoir passé la nuit à danser dans une fête, Patricia et notre ami Alfredo eurent un accident. Une ambulance les transporta à l'hôpital avec des blessures légères, et pendant leurs soins, elles furent arrêtées et menottées, accusées d'homicide. Cette même nuit, une fête illégale eut lieu dans un squatt de la rue Sant Pere Mes Baix. C'était une maison en fête permanente, un ancien théâtre avec de la musique différente à chaque étage, remplie tout le temps de gens défoncés, le commerce parfait car évidemment il n'y avait pas d'horaire, la fermeture ayant lieu lorsqu'il n'y avait plus personne. Le voisinage n'arrivait pas à piger comment un tel lieu pouvait rester ouvert après tant de plaintes pour tapage. Moi je l'explique autrement : un monsieur passait de temps en temps ramasser le pognon derrière les comptoirs pour le mettre dans un coffre-fort. Je parierais fort qu'une bonne partie de cet argent finissait aux mains de la mairie, tout simplement.

Le 4 février, la maison était scellée par la police depuis quelques jours mais cela ne faisait rien, la fête fonctionnait à l'intérieur. Une patrouille de policiers se rendit sur les lieux, alertée par des voisins insomniaques. Ils arrivèrent avec leurs uniformes habituels, sans casques, sans rien pour se protéger. Grave erreur de la part de leur supérieur : quand ils voulurent entrer, une pluie d'objets se mit à tomber des fenêtres, entre autres un pot de fleurs qui s'écrasa sur la tête d'un agent, lui causant une fracture du crâne et le laissant comme un géranium pour le restant de ses jours.

Comme il y avait environ 3.000 personnes à l'intérieur (et la porte était fermée), impossible de savoir qui jeta ce pot. Sept personnes passant par là furent interpellées, histoire de leur faire payer les pots cassés. Lorsqu'elles furent amenées à l'Hospital del Mar pour être soignées des blessures causées par les branlées auxquelles elles eurent droit, les flics croisèrent Patricia, qui cette nuit-là était bien belle avec sa nouvelle coiffure à la Cindy Lauper. Peu importait si elle avait passé la nuit à cinq kilomètres du lieu des faits : elle portait un look que les flics incultes qualifièrent tout de suite "d'antisystème". Ils l'interpellèrent avec Alfredo (qui avait une esthétique plus digne d'un galant de cinéma des années 50 que d'un "antisystème"). Et ce furent trois jours d'enfermement sans qu'on n'en sache rien, accompagné de coups, d'insultes et d'humiliations, comme pour le reste des personnes interpellées.

Quand finalement on les libéra (avec des charges

d'attentat et lésions à l'encontre des autorités) et qu'on se rendit compte de la dimension de l'affaire, on décida de réagir collectivement. Évidemment, Alfredo et Patricia, en tant que bonnes précaires, n'avaient pas l'argent que les avocats leur demandaient, et nous nous retroussâmes les manches pour sortir du fric par tous les moyens afin d'assurer leur défense : des fêtes, un festival de cinéma, des tombolas... Tout pour les sauver de cette catastrophe pouvant arriver à n'importe qui, plus spécialement à toute personne ne collant pas à l'esthétique du Barcelone qu'ils prétendent vendre au plus enchérisseur.

Rodrigo Lanza Huidobro, Juan Pinto et Alex Cisternas, les seuls Sud-Américains parmi toutes les personnes arrêtées, bien qu'ayant leurs papiers en règle et la nationalité européenne (dans le cas de Rodrigo), ont passé deux ans en prison en attente de procès. Le procureur et la juge d'instruction, dans un relent de xénophobie, estimaient qu'il y avait risque de fuite vers leurs pays respectifs (Chili et Argentine). La situation de Rodrigo était particulièrement craignos car il porte l'accusation la plus grave, celle de tentative d'homicide (la peine de Rodrigo prend fin en décembre 2012).

Le maire de Barcelone, Juan Clos, déclarait à la radio ce matin du 4 février qu'un pot de fleur était tombé d'une fenêtre de cette maison, blessant gravement le policier. Bien sûr, seul un responsable de la police avait pu lui passer l'information sur les faits. Mais la manipulation fit son oeuvre pour changer cette version et l'adapter à d'autres propos. La police accusa Rodrigo d'avoir jeté une pierre sur

l'agent dans la rue.

La pierre n'est jamais apparue, pas plus que le pot de fleur, la mairie s'étant chargée d'envoyer une équipe de nettoyage très rapidement. Les preuves apportées par les personnes n'ont servi à rien. Ni les témoins, ni les médecins légistes affirmant que les blessures du policier n'étaient pas dues à une pierre. Ni le fait que personne n'avait de casier judiciaire, ni évidemment le fait que tout le monde se déclara innocent.

La déclaration du maire ne fut pas admise, arguant qu'il n'avait pas été témoin oculaire. La sentence de culpabilité avait l'air d'être signée bien avant l'ouverture du procès. La mairie de Barcelone ne pouvait se permettre un tel discrédit, ils étaient morts de trouille quant à la mise en lumière de leurs irrégularités et de leurs négligences, en partie responsables du coma souffert par l'agent. En juillet 2009, la Cour d'appel ratifia la sentence et augmenta la peine : trois ans pour Patricia et trois et demi pour Alfredo. Patricia passa deux mois à la prison Wad-Ras de Barcelone, séquestrée par ce putain d'État, purgeant actuellement le reste de sa peine en régime de semi-liberté.

Moi aussi, j'étais sans un rond lors de cette mésaventure, mais j'avais mon art, mon corps et mon énergie, et c'est ce que j'apportais. Je jouais dans la plupart des fêtes de soutien, j'en organisais aussi quelques-unes. Durant trois ans, il y eut à peu près une fête par mois. En général, cela se passait dans des locaux occupés et autogérés, avec des moyens techniques assez précaires. Cela importait peu, l'important c'était de faire passer le

message et le contenu sans trop de fioritures et dans toutes sortes de lieux.

C'est dans ces circonstances qu'eut lieu la première performance pornoterroriste, à la Escocesa, le 24 février 2007. Plus d'une trentaine de performances allaient suivre, sans compter celles en faveur d'autres causes, comme le soutien aux personnes interpellées lors du Queeruption 8 Karcelona, la dépathologisation trans^[16] ou les gens du Desig^[17]. Je l'ai toujours dit, s'il y a quelque chose que je puisse faire pour aider quiconque a été emmerdé par une justice inexistante et un gouvernement d'enfoirés, je serai là, prête.

Mes poèmes et actions scéniques se radicalisèrent par la suite. Vivre dans une ville où des choses si terribles peuvent survenir en toute normalité finit par te faire songer constamment à de petites vengeance (en plus de te faire vivre de manière parano), à réfléchir à comment changer la situation, en accumulant de la rage et l'envie de tout envoyer péter, difficiles à calmer par des voies non sanglantes. Ma poésie, tout en restant pornographique, s'imprégnait d'ingrédients rageurs mélangés à de multiples perversions, accouchant d'une sorte d'hybride que je baptisai poésie pornoterroriste. Une poésie brute sans artifices, avec des mots non cryptés, surchargés ou complexes. Des paroles directes pour dire exactement ce qu'il y a à dire.

De toutes les manières, je ne saurais m'y prendre autrement.

Lors des journées "Féminisme Porno Punk" d'Arteleku à Pampelune^[18], j'écrivais ceci : "J'étais une femme tranquille et paisible, écrivant des abstractions ayant peu ou pas de lien avec le monde. Le système m'a transformée en monstre, comme toute terroriste". Je veux que tout le monde comprenne ce que j'écris, c'est une question pratique. Le public n'a pas besoin d'être très cultivé, de comprendre quoi que ce soit à la poésie, le message se doit d'être clair comme de l'eau de roche.

L'image a également été importante dès le départ. Dans un premier temps, je collectais des photos de porno mainstream et bizarro et les mélangeais avec d'autres de guerres, de mutilations, de malformations, d'accidents, de corridas, etc. Je passais plus tard des images fixes à la vidéo et je projetais, bien sûr, du porno, mais également un autre type de pornographie, celle que l'on regarde chaque jour aux informations télévisées, celle qui fait partie de notre quotidien si terrifiant.

Dans ce monde de technologies, l'image est fondamentale, on ne peut se passer d'un outil si puissant. L'ennemi s'en sert pour nous laver la cervelle, pour nous faire acheter ce dont nous n'avons pas besoin, pour développer un stéréotype de beauté à leur convenance, pour fausser la vérité et nous rendre insensibles face aux atrocités qu'ils commettent dans leurs guerres et "conquêtes". Pour ma part, je m'en sers pour créer des interférences, exciter, ouvrir des yeux et d'autres orifices, maltraiter les consciences endormies, provoquer des réactions, et principalement pour faire revivre des

sensibilités massacrées.

La curiosité "malsaine" de ce que l'on veut voir mais qui est moralement illicite est présente dans le porno et dans la pornographie médiatique. Chaque jour qui passe, dans une stratégie bien élaborée, la télévision nous montre des images d'une grande bestialité : enfants démembrés dans les rues de Bagdad, gens qui pleurent et qui souffrent, qui s'entretuent, voitures bousillées sur la route, catastrophes "naturelles"... Le tout à l'heure du repas, comme par hasard. Le cerveau et l'estomac sont les deux organes consommant le plus d'énergie, quand l'un travaille, l'autre fonctionne au ralenti. Lorsque l'on mange ou que l'on digère, le cerveau est, d'une certaine façon, plus vulnérable, plus ouvert, plus réceptif, moins protégé. Le moment idéal pour nous bombarder d'images que nous ne traiterons pas de manière consciente.

Cela nous donne une fausse sensation, celle de croire que l'on peut voir toute chose sans être impressionnée. Nous pensons être préparées à voir et savoir tout ce qui nous tombe dessus. Cela ne correspond pas à notre réalité, nous devenons insensibles et incapables de réagir pour que, finalement, nous n'ayons rien à foutre de ce qui se passe à travers le monde. Une non-préparation à la préparation de ce qui nous attend, c'est-à-dire rien de très meilleur de ce que l'on nous montre à la télévision.

Moi je sors ces images (et d'autres qu'ils n'osent pas montrer aux journaux télévisés mais qu'ils seraient ravis de pouvoir faire) de leur habitat habituel et je les plante dans un contexte où les gens peuvent être excités, à l'esprit

éveillé. Je les sors du contexte pour leur rendre leur valeur organique, leur férocité, leur brutalité. Leur part de sens soustrait afin de nous idiotiser.

J'ai toujours senti comme si cette envie morbide de voir des images de gens en train de faire l'amour et de gens dépecés était une même chose ; ce que je veux et ne veux pas, la restriction émotionnelle que l'on s'impose. Nous sommes trop habituées à être protégées de tout, mais personne ne nous protège d'eux.

De la même façon que, quand tu regardes trop de pornographie et que tu dois faire une pause car tu ne t'excites plus, quand tu regardes tant de merde à la télévision, tu finis par ne plus rien sentir face à ce qui se passe devant tes yeux, atrocités incluses. Comme le dit Virginie Despentes dans King Kong théorie, "Le porno peut aussi nous gêner car il révèle que nous sommes inexcitables alors que nous nous imaginons comme des personnes en chaleur insatiables".

La différence entre le porno sexuel et la pornographie médiatique, c'est que l'on peut se reposer du premier, l'on peut prendre son temps à chercher de nouveaux films plus excitants, arrêter de les regarder durant une période, se faire un nettoyage de l'esprit pour le rendre plus réceptif. La télévision et les médias ne sont jamais en trêve, le flux est incessant, et de plus, l'on tend vers une sensationnalisation progressive du contenu. Les infos les plus regardées et les journaux les plus lus sont maintenant ceux qui traitent l'actualité avec le moins de scrupules.

Je mets des images ébranlantes dans mes

performances mais je ne reste jamais indifférente devant chacune d'entre elles car je les regarde lors de moments où je me sens ouverte et réceptive, et si le monde est blessant et que nous sommes foutues, alors j'ose me laisser blesser, je me laisse faire car je ne veux pas renoncer à la douleur du monde, à la douleur d'être vivante, essayant de garder intact mon sens de l'empathie, encore une valeur qu'on voudrait nous enlever en nous montrant les misères humaines comme dans un cirque. Ils veulent éviter notre identification à ce qui se passe, aux meurtres, à la famine, à la pauvreté, aux guerres. Ils veulent que l'on gobe "une histoire unique" comme le dit Chimamanda Adichie dans son merveilleux rapport *The danger of the single story*, une histoire où nous, européennes et occidentales civilisées, ne pourrions jamais vivre des situations ni des sentiments n'appartenant pas à notre milieu.

Je peux visionner mille et une fois la vidéo du soldat russe que les nazis égorgent et sentir encore de la peine pour lui et de la haine pour eux. C'est une vidéo que je projette souvent, provoquant un rejet quasi général. Pourquoi fait-elle si mal, pourquoi gêne-t-elle ? Parce que, lorsque les gens vont voir une performance, ils veulent se divertir, s'évader de la réalité, ne pas penser ? Désolée, mais lors des miennes, je ne suis pas la seule torturée, et si ce que l'on cherche est du simple divertissement, il vaut mieux aller voir un music-hall, des marionnettes ou un peepshow. J'aime connecter le public à la douleur d'autrui, à la méchanceté, à la merde. On me dit que mes performances seraient meilleures sans ces vidéos si désagréables (les

mêmes qui passent aux heures de repas) et je me demande souvent : meilleures pour qui ? Pour qui croit que ce n'est pas la peine de voir les choses pour savoir qu'elles existent ?

Il n'est pas suffisant de savoir qu'elles existent. Lorsque l'on n'aime pas quelque chose, on doit le sentir, nous laisser faire mal, pleurer si c'est nécessaire. Comment peut-on autrement donner son avis sur le monde en le jugeant sans un brin de douleur, d'une position confortable sans sentir un minimum d'empathie ?

Heureusement, tout n'est pas souffrance dans cette vie. Je projette également des images qui me mettent en chaleur : fisting anal (mmm, les laiderons de Dark Alley), bondage et torture électrique (Wired Pussy^[19], Madison Young^[20], Princess Dona^[21]), godemichés, bonnes parties de baise, jouissances et Belladonna^[22]. Belladonna est la reine absolue. Lors d'une interview pour la revue Bostezo en 2010, on me posait une question qui ne manquait pas de mauvais sang. C'était la suivante : "Comment est-il possible qu'une pornoterroriste queer comme toi sois aussi dévouée pour Belladonna, exactement comme des millions de branleurs hétéros ?"

Ma réponse fut la suivante :

"Belladonna, dans une certaine mesure, a fait comme Annie Sprinkle : actrice du milieu, elle a vu de quoi il en retournait, elle en est sortie pour méditer et explorer ses fantaisies avant de revenir pour montrer que tout peut être mille fois plus étendu. Belladonna est une pionnière. Tout

comme Annie Sprinkle qui a eu la détermination de créer sa propre production pornographique en accord avec ses désirs et son imagination, bien plus enrichissante que celle de ces directeurs quand elle était uniquement actrice.

Le meilleur de Belladonna, en comparaison à Annie Sprinkle qui est sortie des circuits principaux, c'est qu'elle a su se maintenir sur la scène porno mainstream. C'est ce qui la rend si attirante pour moi. C'est un virus à l'intérieur du système. Nous, dans notre microbulle postpornographique, n'avons pas le pouvoir de modifier ce qui se passe derrière les 'rangs ennemis'. Belladonna a su y rester et introduire, avec une subtile maîtrise, des éléments réellement postpornographiques, sûrement refusés si d'autres les avaient introduits. Fisting, feeting, BDSM brutal, squirting, pénétrations anales à des hommes cisgenres, véritables baisés lesbiennes (enfin) non conçues pour la fantaisie de machos, femmes possédant des godemichés démesurés... S'il vous plaît, Belladonna est comme un messie, elle ouvre la porte à ce qui viendra depuis la matrice, non des marges comme c'est notre cas. Rien ne me satisfait plus que de penser à ces millions d'hétéros en train de se masturber devant une meuf qui encule un noir 4x4 ou qui s'enfile un navet chinois et qui jouit comme la fontaine de Trevi".

J'ai l'impression que les gens sont plus réceptifs lorsqu'ils sont excités. Je suis consciente que ce qui me fout en chaleur peut s'avérer offensif ou faire que le public se sente écrasé. En général, la réponse que je reçois est celle à laquelle je m'attendais. De temps en temps, ce n'est

pas mal de voir des choses excitantes que nous n'imaginions pas. Mes performances vidéo de porno non normatif font partie du paiement de cette dette que j'aurai toujours en suspens avec le sexe.

Depuis que, avec la vidéo, j'ai découvert que ce qui est dit dans le poème a une relation directe avec ce qui est projeté, tout roule bien mieux. Avant, c'était trop chaotique, le public s'égarait, trop d'informations sans doute. Comme je ne connais rien sur le mix d'images vidéo, j'ai besoin de compter sur la participation de personnes sachant le faire.

L'expérience avec les filles de la Video Arms Idea d'Italie fut inoubliable. Dès le début, je pensais que toute personne participant d'une manière ou une autre aux performances ne pouvait rester derrière l'écran de son ordinateur tout le temps, apportant sa contribution uniquement à travers un câble. Je leur proposai alors d'étendre leur rôle de vj's et d'entrer en scène. Le résultat fut une performance hallucinante qui eut lieu à Emmetrop^[23] à Bourges, lors de la présentation de la traduction en français du Texte junkie de Beatriz Preciado. D'autres vj's (Macarena Moreno, Saxwakui, TrashMixer, Pecado Pixelado) m'ont accompagnée lors d'autres occasions.

L'élément du sexe en direct est aussi une composante essentielle dans toute perfo pornoterroriste. J'aime jouer sur scène, pourquoi le nier. C'est le rêve de toute exhibitionniste : avoir un public tandis que tu baisses et, cerise sur le gâteau, applaudissant quand tu as un orgasme.

Et les miens ne sont pas du tout discrets, là réside leur spectacularité, leur grâce scénique. Le sexe que j'offre sur scène n'est pas seulement une impulsion d'exhibition et d'autoplaisir, les actes vont plus loin que l'acte lui-même, j'ai l'intention de rendre visibles des pratiques relativement marginales qui doivent sortir du placard, car subversives dans un certain sens. L'éjaculation féminine, le fisting et le sadomasochisme. Ainsi se succèdent pénétrations, orgasmes, coups de fouet... Et souvent le public prend part à l'action car la scène ne doit pas être une frontière mais un pont.

Ma dernière et seule limite : mon père et ma mère dans l'audience. C'était une limite consciente, peu méditée et encore moins surmontée. Jamais je ne les invitais aux performances faites avec Pablo, j'avais honte (ou quelque chose de similaire) que mes parents me voient à poil en train de balancer des tripes de cochon sur les gens, tout ensanglantée, en train de me peloter avec mon pote, nous roulant par terre, tous les deux bien sales. Je me fis croire que cela les dégoûterait. Ma mère me vit plusieurs fois réciter des poèmes à Barcelone et à Madrid, mais cela n'avait rien à voir avec les perfos pornoterroristes. Les paroles étaient toujours féroces mais j'apparaissais tout habillée, personne ne me baisait, je ne montrais même pas un bout de sein.

Je me souviens parfaitement de l'instant où Majo de Post Op me mettait son poing dans la chatte ; je jouissais à flots et j'entendis la voix de mon père criant du fond de la salle : "tu es top, ma fille". Ma mère, par contre, était

uniquement préoccupée de la salubrité du fisting, des douleurs physiques irréversibles que cela pouvait causer, d'un éventuel séjour à l'hôpital. Les poèmes, la mise en scène, le déroulement du show, tout baignait pour elle, mais le fisting... dangereux. Ainsi sont les mères, elles se trompent rarement.

Après toutes ces années, je suis arrivée à la conclusion que je peux faire toutes sortes de choses dans une performance. Je n'ai pas de limites sauf celle d'être infidèle à mes propres désirs. Cela, je ne le ferai jamais, ni sur scène ni ailleurs.

VI : Petit manuel d'action pornoterroriste.

"Les êtres humains ont besoin d'action, ils la créeront s'ils ne peuvent la trouver"

Albert Einstein

"La pensée et la théorie doivent précéder toute action, par contre l'action est par elle-même plus noble que toute pensée ou théorie".

Virginia Woolf

N'importe qui en ayant envie peut être pornoterroriste. Cela n'a rien de spécial, ce n'est pas un don, le pornoterrorisme pouvant aussi se projeter dans les choses simples et quotidiennes. Je ne le dis pas pour ôter du mérite au sujet, cela ne signifie pas que l'on doive se passer d'efforts et de travail. Simplement, il n'est pas nécessaire d'être excessivement pervers ni d'avoir des prédispositions pour s'adonner à l'exhibitionnisme, la transgression, le sexe ou la combativité. Plus encore : je dirais sans peur de me tromper qu'il peut se développer et s'apprendre comme tout autre type de pensée, stratégie ou langage. Une seule chose est indispensable, l'inconformisme. Même la rage n'est pas vitale, un acte pornoterroriste peut être chargé d'humour et être assez ludique. Tu as parfois senti que le

monde qui t'entoure est une porcherie mais tu ne peux canaliser ce sentiment terrible : sors dans la rue pour le dire, ne reste pas enfermée dans ta tête, évite les ulcères et les aigreurs d'estomac, déplace ta plainte vers l'extérieur. Si, pour être plus concrète, ce qui te fout les boules a à voir avec les impositions morales, sociales et légales de l'État, de l'Église et des gens, si elles s'appliquent sur ton corps et ta sexualité, alors, parmi les interventions multiples et variées qui peuvent se réaliser dans l'espace public, l'action pornoterroriste est celle qui s'adapte le mieux à tes propos.

Premièrement, il faut chercher dans quelle mesure la loi ou la morale réprime notre sexualité dans nos vies, et attaquer par ce biais. C'est toujours un terrain très nourri : nous vivons dans les lieux où, concernant le sexe, il n'y a pratiquement que péché, délit ou réprobation de la majorité. Il y a des lois si absurdes que vous en mourriez de rire, même s'il est très triste de voir à quel point nos corps et nos sexes leur appartiennent.

Je réalisai ma première intervention urbaine à Athènes. En Grèce, il existe une loi spécifique sur les seins des femmes. Loi que mon amie Kiki Grevia se chargea de me relater. Une des choses qui me fait bondir, c'est qu'une femme ne peut s'ôter le tee-shirt ou le bikini à la plage, c'est un attentat à la commodité des gens. Au lendemain de notre conversation, en me promenant dans les rues, j'observai un spectacle digne d'une comédie musicale gay : un échafaudage rempli de mâles robustes, torse nu, ayant l'air de porter plus d'attention aux jupes qu'à leur travail de

restauration de la façade.

D'emblée, je me remémorai la loi en question et j'imaginai ce qui pourrait se produire si, à la place des maçons, c'était des maçonnes, toutes seins à l'air, les bleus de travail retroussés jusqu'aux manches, aux mains les gros gants de travail, agitant les rouleaux de peinture, beuglant des insanités aux gens. Cette fantaisie excitante me donna l'envie de réaliser une intervention pour protester contre cette loi injuste. Techniquement et légalement, c'était irréalisable. Ce qui est vraiment gênant, ce n'est pas que des hommes puissent montrer leurs seins (ils en ont aussi, petits et discrets) mais que nous ne puissions pas le faire à notre tour, précisément à Athènes, berceau de la démocratie. Devoir être habillée est une imposition, non une question utilitaire. Nos seins sont-ils si dangereux ? Il faut croire que oui, comme des grenades à main, des armes capables de déstabiliser toute structure. La loi spécifiait que toute femme montrant ses seins en public pouvait être arrêtée et sanctionnée.

On fabriqua des pochoirs avec deux images : un maçon torse nu et une maçonne dans le même appareil. Sous leurs corps, on pouvait lire "eleftherwste ta byzia" (liberté aux seins). Nous taguâmes la rue Hipokratous avec ce sympathique message qui ne fut pas trop apprécié, car deux ou trois jours plus tard tous les pochoirs avaient disparu (ce fut un effacement sélectif, les autres graffitis n'ayant pas été touchés). L'idée de sortir dans la rue en courant les nichons à l'air nous traversa alors l'esprit, mais on y renonça. Je devais prendre un avion de retour le lendemain,

et ce "délit" peut coûter jusqu'à trois jours de cachot. Je range donc le projet dans un tiroir, pour une prochaine éventuelle visite en Grèce.

À Barcelone, par contre, la législation est plus discrète. En apparence, c'est la non-discrimination, qui ne sert à rien en pratique. Ils l'appellent "attentat à la cohabitation et au respect d'autrui" même si, dans l'ordonnance civique de la ville, il n'est dit nulle part qu'on ne peut se promener à poil ou les seins à l'air. Tout le monde est habitué à voir des mecs montrant leurs seins, mais nous, nous ne pouvons le faire, nous perturbons l'ordre public. Super, deux protubérances ayant le pouvoir magique de perturber l'ordre, j'en suis toute mouillée. Un exemple de la situation de cette ville-modèle : récemment, le juge Emili Soler (Chambre du tribunal numéro 27) a condamné un homme qui se promenait nu à payer une amende de 80 euros, arguant que c'était un attentat à la salubrité, à l'esthétique et au droit de "ne pas voir" des citoyens. Droit de ne pas voir. Bordel, laisser une personne aveugle est un délit. Où est donc le droit de voir ?

Pas de lois spécifiques contre le nu, mais des morales et des juges de Barcelone (et sûrement de toutes les autres villes) qui, avant toute chose et avant d'être juges, sont des gens aux principes ferrés, plus attentifs à leur subjectivité qu'aux textes de loi, condamnant ce qui ne leur paraît pas civique (sur la cohabitation et le respect, on pourrait retourner les principes dans tous les sens).

C'est tellement stupide que je ne peux m'empêcher de nous comparer à des chiens. Réincarnez-vous en chien ou

en rat à Barcelone, vous aurez plus de droits que les humains : vous pourrez vous promener nus, pisser ou chier partout et crier sans aucun problème. Ôter ou non son tee-shirt ou son bikini est un débat aux frontières entre la morale et la loi, et ce sont les petits saints juges dominants qui, par leurs sentences, lui donnent un aspect judiciaire dominant.

Monsieur Jordi Clos^[24], président de la corporation hôtelière de Barcelone (une bande de sangsues sans scrupules), décida que marcher dans la rue sans tee-shirt n'était pas très européen et (paroles textuelles) "l'image de gens en maillots de bain, sans tee-shirts, ne contribue pas à renforcer l'image que Barcelone consolide en tant que marque de fabrique". Heureusement, lorsqu'il eut cette idée brillante, son frangin particulier n'était plus en poste et on l'envoya paître, mais il tenta une deuxième fois le coup jusqu'à obtention, étant le premier intéressé à transformer cette ville en une "marque" de luxe, un parc thématique pour bons citoyens (ses chambres d'hôtel varient entre 150 et 500 euros la nuit), un magasin de grand standing.

Pour en revenir au "droit de ne pas voir", j'aimerais savoir ce qu'en pensent ceux qui remplissent les rues de caméras de surveillance. Cela donne envie de réaliser une action pornoterroriste très facile (n'importe où, il y a des caméras partout) : un film porno en direct devant l'une des caméras, avec des perruques, des tonnes de maquillage et des masques pour ne pas se faire reconnaître. Il s'agirait de commencer à baiser : ce ne serait pas étonnant de voir tous les écrans de la salle de contrôle branchés sur le

même canal dans la minute qui suit. Ils se rinceraient l'oeil, tandis que les responsables de l'action seraient condamnées à verser une amende de 500 euros (c'est ce qu'il faut payer pour baiser dans la rue), en plus d'être à la merci des agents de la loi et des passantes, ces dernières (chose très improbable) pouvant y participer.

Une autre bonne action pornoterroriste publique est la masturbation collective. L'idée surgit il y a longtemps, quand j'étais en Arizona, l'intention de base étant de transporter un espace ou moment intime dans la rue, pour plusieurs raisons. La plus importante est la visibilité de la masturbation, chose naturelle que nous faisons toutes. Nous pissons et chions aussi, nous ne sortons pas dans la rue afin d'exiger que ces actes soient visibles, mais la différence est qu'un million de tabous pèse autour de la masturbation, contrairement aux autres besoins physiologiques. Surtout lorsqu'il s'agit de masturbation féminine, qui ressemble plus à un fantasme qu'à une pratique, survolant de haut les chambres des filles. Il est extrêmement important de l'inclure, au même titre que la masturbation masculine, dans une visibilité. Contrairement à la masculine, la branlette féminine n'est pas avalisée, à cause d'une série de conduites socialement acceptées comme normales, faisant partie du processus d'apprentissage de son corps.

C'est bien connu que les garçons se retrouvent ensemble dès l'enfance pour se branler, aussi bien devant un magazine porno, devant la télé ou devant la fenêtre d'une voisine indiscreète. La première pratique homosexuelle

dans la vie d'un homme est la masturbation mutuelle, cela n'a rien de fortuit. Le cinéma et le roman le représentent, c'est dans l'imaginaire collectif. Concernant les femmes ou les filles, c'est comme si elles ne se branlaient pas. Probablement un grand nombre ne le font pas (à cause de ce manque direct de références) mais la grande majorité oui, alors que personne n'est censé le savoir.

Un des droits fondamentaux de toute personne est la découverte de sa sexualité, de manière progressive, sans attendre l'arrivée du mariage ou la rencontre avec la personne avec qui l'on va interagir sexuellement. Un des pires maux causés par l'Église à l'humanité a été de pénaliser la masturbation et de la qualifier d'acte impur. Le sexe est une nécessité de base, son absence peut causer de graves troubles. L'Église s'est employée quasiment depuis ses débuts à convertir le peuple en anorexiques sexuels, ceci est un crime, sans aucun doute. Dire à un enfant qu'il finira en enfer parce qu'il se touche ou effrayer une fille sur les conséquences de la perte de sa pureté sont des actes criminels. Aucune loi n'a l'air de faire quoi que ce soit pour y mettre un terme. Sortir nos branlettes dans la rue est donc un acte très légitime.

Après plusieurs tentatives, nous réussîmes enfin à mettre la théorie en pratique dans l'agora de l'université polytechnique de Valence, lors des journées "Interférences viscérales" organisées par Video Arms Ide, en compagnie d'autres illustres chiennes comme Itziar Ziga, Majo Pulido, Fransesco Macareno AKA WarBear et Elena Perez aux branlettes, et Mar Cejas, Macarena

Moreno et Julia Martinez aux caméras. Accompagnées par Maro Diaz en guise de commentateur et d'un public réduit s'approchant timidement et d'un plus nombreux nous observant, nous encourageant et nous filmant avec leurs portables des fenêtres de la bibliothèque, nous nous mîmes au travail. Comme il fallait s'y attendre, les gardiens de sécurité nous accompagnaient depuis presque le début, sans trop savoir où regarder ni quoi faire. Les pauvres, ils ne purent pas faire grand-chose, nous avons le consentement des organisatrices des journées en question. Quelques semaines plus tard, la vidéo balancée sur internet accumulait 10.000 visites (34.000 à ce jour), avec une quantité de commentaires qui envahirent ma page web.

Ces commentaires ainsi que la réaction que déclencha la vidéo me firent penser que cette action avait été non seulement nécessaire mais urgente, une farce suprême ayant ouvert des plaies. Je découvris le "rustre espagnol", bien plus grave que je ne le croyais, l'ignorance des gens malgré leurs diplômes universitaires, la rage produite chez les gens obtus de voir une bande de connasses (ils ne purent rien voir au-delà de nos crêtes, pauvres malheureux) envahir leur espace public pour se livrer à une branlette. Et entre les exclamations du genre "Vive Franco", nous étions laides et monstrueuses, indignes et pestiférées. Le niveau d'éducation sexuelle des "commentateurs" était affligeant : du genre "pas étonnant qu'elles se branlent, elles sont tellement moches qu'elles doivent être en manque", comme si la masturbation était uniquement un palliatif à la baise. Le mot "respect" voltigeait comme s'il venait d'être inventé et

tranchait abominablement avec des menaces de mort reçues dans mon courrier. Le droit de ne pas voir et de protéger les enfants fut un thème récurrent. Cela faisait longtemps que je ne me sentais pas si satisfaite d'une action et l'envie de la répéter me titille. Ils le méritent.

Un autre "commentateur" plus malin (bon, il savait au moins où placer les accents) compara l'action à de la taxidermie. Il disait qu'il y avait des choses à ne pas faire en public : "imaginez-vous un taxidermiste se mettant à étripier des animaux en pleine rue devant des regards innocents d'enfants de six ans, vraiment désagréable". Je songeais immédiatement : et les corridas ?

Mener cette action dans une fac nous évita la présence de "mineurs" et la tranquillité d'une éventuelle intervention policière, ces derniers ne pouvant s'introduire dans l'enceinte qu'après un mandat délivré par le recteur, chose assez improbable car c'est une action trop courte pour pouvoir effectuer les appels et la gestion nécessaires.

L'action "phare" est sans aucun doute le porno-assaut aux édifices religieux ou gouvernementaux. On avait planifié un voyage en Italie, avec l'équipe de Video Arms et ma copine Montse, afin de réaliser une action à Rome. Chiara Shiavon eut une illumination divine (ou satanique) : son idée était de planquer des magnétophones avec des bruits de gémissements et de partouzes dans la basilique Saint Pierre du Vatican. Nous regardâmes en détail comment s'y prendre sans trop de risques et un plan simple fut mis en place. La première étape fut d'enregistrer des gémissements, des gifles et des parties de baise dans deux

magnétophones à bas prix, en laissant quelques minutes de silence au début, histoire d'enclencher la cassette sans se faire repérer et pour avoir le temps de filer. Chiara plaça la machine infernale dans l'autel de la vierge du Saint Secours, et moi, dans la tombe de Pie XII. Les autres Silles attendirent sur place pour filmer le tout. Et l'autel se mit à gémir. Lorsque les gens s'approchèrent pour voir de quoi il retournait (peut-être un nouveau miracle ?), un homme vêtu de noir qui avait l'air de travailler trouva le magnéto et l'éteignit. Comme j'étais sur les nerfs, je ne réussis pas à enclencher le magnéto de la tombe de Pie XII, mais on le récupéra pour le mettre la semaine suivante dans les locaux de Mondadori (maison d'édition, propriété de Berlusconi) à Venise, caché entre les guides touristiques.

Ce fut la première action de porno-assaut acoustique. L'idée en soi peut se développer et se réaliser partout, pas la peine d'aller jusqu'au Vatican, les connards sont à tous les coins de rue. Je dois reconnaître que ce fut un vrai honneur de pouvoir le faire dans la cité sainte. Des cris de plaisir surgissant au milieu de la tanière des pères de la répression sexuelle, ça ne manque pas de symbole. Tous ces cris étouffés qui s'entendent, ceux de toutes les âmes condamnées en enfer passant leur temps à baiser et à avoir des orgasmes scandaleux, profitant du sexe qui leur fut refusé. Les gorges rognées, les corps brûlés et torturés, comme dans une procession d'âmes errantes, libérant leur obscène vengeance. Un vrai flip.

Après cette expérience ne demandant pas énormément de logistique, je réfléchissais à son perfectionnement. Le

magnétophone peut se cacher dans un endroit difficile d'accès afin qu'il fonctionne un bon moment. Par exemple, dans certaines églises, les autels des vierges et des saints sont de l'autre côté de la grille. Le temps d'aller chercher la clé, d'ouvrir et de trouver le magnéto, une baise complète peut s'entendre.

Si une "main innocente" est sur place pour filmer le tout, parfait. Je laisse planer l'idée, ravie de la voir se répandre, sachant le nombre de personnes ruinées dans leur vie sexuelle par faute de l'Église.

Pour le reste, quiconque peut tramer des actions de ce type, sachant bien ce qu'est et ce que prétend faire le pornoterrorisme. Ce n'est pas de trop, ça oui, de connaître un peu de législation pour pouvoir savoir à quoi s'en tenir quant aux conséquences possibles de ces actions. Ceci étant dit, je suis dans l'obligation de rajouter une précaution fondée sur ma propre expérience, d'utilité pour qui veut se lancer dans la lutte, car quelques problèmes en dérivent.

Le plus important est de faire face à la précarité inhérente au pornoterrorisme. Tu dois savoir que jamais tu ne vivras de ce que tu vas faire. Cela servira au mieux à te payer quelques vices et à te faire connaître dans un cercle réduit de personnes qui vont t'admirer, te détester, voudront te tuer ou te baiser, qui te diront que ce que tu fais est primordial ou de la grosse merde. Si tu cours après le succès et l'argent, ne songe pas à montrer ta chatte à la moindre occasion et à te balader en cagoule en disant que tu es une artiste. Aucune chance.

Tu ne recevras pas de subventions. Aucun

gouvernement ou entité, même parmi les plus libéraux, ne subventionnera ce que tu organises, par exemple une masturbation collective publique, un atelier d'éjaculation féminine ou de fisting vaginal, ni une performance (aussi artistique et poétique soit-elle) avec du sexe en direct, même si tout cela est plus intéressant et nécessaire qu'un tournoi de pétanque ou une étude sur les effets du changement climatique sur les écureuils volants.

Tes activités artistico-politiques seront limitées dans les espaces, car il ne pourra y avoir ni mineurs, ni incapables, ni personnes prises au dépourvu. On essaiera de te censurer même dans les lieux les plus "alternatifs", encore plus si un sponsor, une entité publique ou une bourse est derrière l'événement. Personne ne mettra ses fesses en danger afin que tu puisses montrer les tiennes.

Rien qui contienne les mots porno ou terrorisme ne pourra être un produit médiatique, culturel ou politique (du moins dans les milieux de la politique et de la culture "correctes", c'est-à-dire là où on peut se faire du blé et une renommée mondiale).

Il y a peu, une connaissance travaillant dans l'élaboration d'une émission "piquante" de cœur (je ne vous donne pas le titre car je ne m'en souviens pas ; au fond cela ne fait rien, toutes les émissions sont les mêmes) me proposa d'y participer. C'est le genre d'émissions où stars et pseudo journalistes s'écartèlent mutuellement en première partie, et dans la seconde (tard dans la nuit), l'on inclut une tranche où, évidemment, le sujet principal est le sexe. À quoi bon rester éveillée à regarder ces

cochonneries si tard, si ce n'est dans l'espoir de voir une bonne paire de seins et quelques culs ? C'est le plateau télévisuel parfait : un peu de satisfaction tout d'abord avec les cancaneries des histoires de stars (avec un peu de massacre émotionnel au menu, si on a de la chance) et ensuite la partie cochonne, crade. Ainsi, Jean et Jeanine s'en vont au lit avec une plénitude incertaine dans l'estomac et une autre dans l'entrejambe. De la zombie-audience, somme toute. Le catéchisme espagnol, vraiment séduisant !

Le fait est que cette connaissance était en train de préparer une émission sur l'addiction sexuelle. Son intention était de réunir différentes personnes se déclarant maniaques sexuelles pour leur faire relater leurs diverses péripéties, écouter leurs vies dégénérées et perverses avec la présence d'un modérateur ou d'un conducteur afin que rien ne parte en couille et que les spectatrices puissent y comprendre quelque chose.

Il pensa à moi en tant qu'invitée (tout au plus pour me faire gagner quelques ronds en échange d'un zeste de scandale) et j'y vis une bonne opportunité de renverser la marmite, en crachant haut et fort ce que je pensais de cette putain de société, le tout à la télévision et en direct devant une audience de millions de bobonnes, machos, fils à papa, fachos, peut-être bien quelques curés et je ne sais qui encore, plantés un vendredi soir devant leur écran à regarder ces émissions. Quelques jours plus tard, une rédactrice m'appela pour me faire une brève interview qui finit par se prolonger une heure.

Je fus idiote, trop sincère, mes réponses trop

"réfléchies", mon langage trop vulgaire, mon ton trop insurrectionnel. Lorsque la rédactrice (une femme à la voix intelligente et délicieuse) me demanda si j'avais déjà sollicité de l'aide psychiatrique pour surmonter mon "addiction au sexe", je lui répondis qu'ici, la thérapeute, c'était moi, me considérant mentalement saine (dans la mesure où ce que j'ai en tête ne me fait pas souffrir, bien au contraire), les malades étant les autres, les personnes ne vivant pas leur sexualité pleinement et de façon amusante, soumettant le tout à des questions morales, religieuses, quasiment protocolaires. La conversation prit alors fin. Elle me dit que l'émission aurait lieu dans une quinzaine de jours et qu'elle me tiendrait au courant pour les billets de transport à Madrid. Elle resta fascinée, j'en suis persuadée, on eut une conversation très intéressante, mais peut-être ce jour-là détestait-elle son boulot, obligée de décider que quelque chose comme moi ne pouvait rentrer dans les cases de son émission (et d'aucune autre en réalité), son mode de subsistance étant en danger.

Évidemment, ce n'est pas moi qu'ils recherchaient. Ils voulaient des victimes et des bourreaux, des gens se laissant "conduire" tendrement, une arriérée mentale oui, mais intelligente, d'aucune manière. Personne avec un minimum de pouvoir de conviction, plutôt des gens sans arguments qu'on pourrait caser chez les "malades" ou les "délinquants". Peut-être aurais-je dû dire : oui, je suis hystérique nymphomane malade déficiente, je me branle en public, je me mets des fourmis dans la fente quand on me sort au parc, je m'envoie le premier qui croise ma route et

vous pouvez me manipuler à souhait, vous pouvez me faire me sentir coupable devant les téléspectatrices qui se frotteront les mains et prendront un malin plaisir à me voir pleurer, repentie de tous mes péchés. Au passage, y aurait-il une bonne âme prête à me payer un traitement ?

Je suis très mauvais stratège, mon plan tomba à l'eau et personne ne me rappela, je dois même être dans une base de données, bannie de toutes les émissions.

Je suis consciente de la précarité de ma situation avec ce travail. Ça a un côté attractif bohème, mais rien de séduisant pour un projet de vie. Car la précarité, malgré quelques imbéciles croyant que c'est un truc fashion, est une punition. La punition donnée pour non-adaptation au système.

L'action et les performances pornoterroristes donnent du sens et de la signification à ma vie, elles sont un bon remède pour mitiger les instincts assassins et le meilleur moyen que j'ai trouvé pour dire ce que je pense. Ne pouvant en vivre, j'ai également un diplôme de philologie hispanique, je suis correctrice en orthotypographie (au chômage) et serveuse dans un bar. Ce n'est pas le pied mais j'aime bien quand même.

Un autre conseil à ne pas omettre pour les candidates au pornoterrorisme (et pour toute sorte de performance politique) est de faire attention aux simulatrices. Elles sont partout, parfois camouflées en n'importe quoi. Certaines jouent la comédie tellement mal qu'on sent l'arnaque à mille lieues, mais d'autres se déclarent anarchistes, militantes antisystème, activistes sociales... Attention aux gens qui se

la jouent cool, ce sont ceux qui t'enfoncent les poignards bien profond dans le dos.

Je n'ai pas perdu toute ma foi en l'humanité, mais quelques coups de bâton m'ont appris à ne pas faire confiance aux grandes flatteuses et à celles qui te collent au cul comme des parasites pour absorber de toi tout ce dont elles ont besoin afin de combler leurs carences créatives et émotionnelles.

Hélas, les idées sur la performance sont très mal protégées, sans doute à cause de la précarité coutumière du milieu et de ses diffuseurs. Dans tous les cas, assume que ton travail puisse être utilisé par des crapules te voyant sur scène et croyant qu'ils pourraient faire la même chose dans un lieu où personne ne te connaît, en se faisant passer pour des artistes super engagés et géniaux.

Les idées ne sont pas faites pour être privatisées ni marchandisées, elles doivent circuler, se mélanger, se profaner, évoluer. Mais cet exercice doit être fait par des personnes ayant un minimum d'imagination ou une éthique les amenant à citer leurs influences. Sinon, point de développement, de la pure citation sans référents, du plagiat.

Je crois au respect envers les personnes qui ont avancé de bonnes idées. Quel réseau serions-nous en train de créer si, au lieu de s'influencer les unes les autres, au lieu de partager, nous passons notre temps à nous attribuer les idées d'autrui sans même les mentionner ? En tant qu'artiste et performer, c'est une belle chose pour moi que de citer mes références et influences, je le fais

constamment à travers mon expression scénique et ma page web.

Je ne crois pas au copyright, mais aux licences libres que toute pornoterroriste devrait utiliser. Je ne crois pas non plus au copyleft (entendu comme la cession absolue des droits d'une oeuvre), cela me paraît quelque chose qui peut se retourner contre toi à tout moment. Notre travail ne peut être saboté par la première idiote voulant faire son show, s'enrichir et s'en attribuer le mérite sans nous en donner notre part. Il faut se protéger de cela. Il y a des personnes qui te collent au train de bon coeur ; d'autres veulent simplement te manager, jouer les maquereaux ou te sucer le sang. Que nous ayons une chatte, que nous soyons (ou disions être) queers, anars, féministes, polysexuelles, putasses ou antisystème ne garantit en aucun cas notre honnêteté. Je veux quand même faire preuve ici de mon utopique volonté d'un monde rempli de pornoterroristes. En avant les non conformistes, les guérilleros de la désobéissance sexuelle, le pornoterrorisme est à nous.

Sur toute notre peau et ses différentes couches sont écrits (ou tatoués) la jurisprudence et le prêchi-prêcha du système. Pour les effacer, ce serait idéal de commencer par faire voir à la société qu'elle n'a pas le droit d'y intervenir. Le pornoterrorisme est un chemin adéquat pour y parvenir, bienvenue donc à toutes les personnes disposées à l'arpenter, mes jambes vous seront toujours grandes ouvertes.

VII : Les sexes terrifiants : enfants et "incapables".

"Lorsque j'étais une petite fille, j'avais coutume de m'asseoir de dos sur la lunette des WC, attendant que l'ardente sensation entre mes jambes disparaisse. Je ne comprenais pas que si mon doigt avait trouvé son chemin vers ma chatte, la douleur aurait disparu. Que tous les torsions, étirements, frottements et grattements de mes bras et jambes ne satisfieraient pas mon anxiété. Que ma culotte mouillée n'avait rien à voir avec le Sait que ma mère m'habillait de façon excessive. Mais, enfant, je n'avais pas les mots pour demander. Je restais donc en flammes et brûlante, tourmentée et anxieuse jusqu'au jour de gloire où mon doigt trouva la chair, les jambes bien ouvertes et le dos arqué, miel jailli de ma fente de mes quatorze ans par laquelle je me répandis".

Madonna, Sex

Il y a des sexes qui font peur, non que leur contenu ou leur forme soit terrifiant, mais uniquement parce qu'ils existent. Cela arrive avec tout ce qui n'a pas d'explication facile scientifique, philosophique ou religieuse, la négation étant la voie la plus commode pour s'éviter des maux de

tête, des culpabilités morales ou des réflexions profondes. Lorsque quelqu'un ou quelque chose met en évidence l'existence de ces sexes-qui-n'existent-pas, le mécanisme de punition s'enclenche automatiquement : peine sociale (rejet, marginalisation, chasse aux sorcières, mise sous silence) ou juridique.

Ainsi fonctionne ce système, cette maisonnette ordonnée et parfaite où, bien que cela soit emmerdant, les fêtes en pyjama se transforment en orgies où les adultes ne sont pas invités, le petit mongolien se branle dans le jardin en regardant la voisine atterrée et la fille sans bras se frotte sur le rebord du lit. Entretemps, le gardien de la maisonnette viole sa fille de cinq ans en cachette, ligote son fils retardé au lit et s'envoie des sessions de sadomaso avec l'ado rebelle, ceinture en main. La maisonnette du système est grotesque à l'intérieur, mais à l'extérieur, elle a des fleurs aux balcons et un paillason où l'on peut lire "Bienvenue dans la république indépendante de ta maison".

Presque chaque jour, dans les maudits médias, la rue, les parcs, partout si l'on est un tantinet observatrice, on peut assister à une atroce victimisation de l'enfance. C'est certain, les pauvres, ils sont nés dans un monde terrible, mais la façon qu'a la société de les victimiser n'a rien à voir avec le sentiment naturel de protection. Elle fonde ses raisons sur la prétention (sur le précepte, plus précisément) que les enfants n'ont pas l'intelligence suffisante, qu'ils sont comme des déficients mentaux temporels, sans jugement, et que leurs actes ne se basent pas sur des prémices raisonnables. Il faut donc les

"protéger". C'est sur ce critère que l'on met aussi les handicapés psychiques et physiques dans le même sac (ah, ils sont comme des enfants...), et les femmes par le passé. Tous des êtres incompréhensibles, aux sexualités effrontées et bizarres, nécessitant un contrôle du système pour que rien ne parte de travers. Vraiment gerbants, ces "gens qui font leur travail" de protection.

Pour qu'une société accepte un pacte de protection (élémentaire pour la survivance économique de toute mafia), il doit y avoir un facteur terroriste préalable, et s'il n'existe pas, on l'invente. En premier lieu, on te fait flipper, et après, on te dit de ne pas t'inquiéter, qu'ils sont là pour te sauver de tout ce qui te terrorise. C'est pareil pour tout. Je ne vais pas commencer à parler des tours jumelles de New York, ce serait un exemple ingénu et évident de ce type de stratégie du système pour s'imposer comme nécessaire et renforcer son pouvoir. Stratégie en vigueur dans la plupart des sociétés.

Mais qu'ont les sexualités des enfants et des handicapées de si terrifiant ? C'est clair comme de l'eau de roche : celles des enfants ne sont pas productrices, elles sont uniquement fondées sur le jeu et le plaisir, et celles des monstres produiraient uniquement d'autres monstres. Dans notre société, on ne veut pas de gens difformes ni de non fonctionnels. Ils ont déjà eu la malchance de naître (mais nous donnent l'occasion de montrer notre bon cœur et la supériorité implicite de tout acte de charité) : nous les traitons comme des citoyens "normaux" en excluant de leur vie la thématique du sexe, histoire qu'ils ne laissent pas de

trace après leur mort. Des mongoliens en train de baiser, de se reproduire, mettant l'intégrité de l'espèce en péril ? Non merci. Putain de système... Ce serait à la limite moins cruel de ne pas les laisser naître plutôt que de leur refuser l'une des parties les plus importantes de leur vie.

La négation de reproduction pour les personnes handicapées ou celles qui sont génétiquement différentes du reste de la société me fait songer au nazisme, à la sélection délibérée, à l'holocauste. Concernant le sexe, même chose, de la pure pensée fasciste : les gens ne pouvant se reproduire ne sont pas valables pour avoir des relations. Dans cette société aux apparences très "modernes", la reproduction est intimement liée à la sexualité, non comme possible conséquence de celle-ci mais en tant que principale motivation afin qu'elle ait lieu. Ne nous leurrions pas, dans la majorité des pays, si tu ne te reproduis pas, tu es un fardeau pour les projets de l'État, et si tu es défectueuse, alors même pas la peine d'essayer, tout simplement. Une mauvaise interprétation de la théorie de Darwin, avec toutes ses conséquences.

Les lois protègent cela, de manière discrète dans les démocraties et sans chichis dans les dictatures, au nom de la protection et du bénéfice commun. Dans la législation espagnole, pour pouvoir tirer un coup librement, il ne faut pas être majeure mais avoir un "âge de consentement", à peu près treize ans. Les "incapables", considérés éternels adolescents, peuvent toujours attendre.

!Ainsi, enfants et "incapables" sont des êtres à la sexualité déshabilitée par la loi, les uns de manière

temporelle et les autres de façon permanente.

C'est très humiliant, pour ces personnes aux facultés mentales plus ou moins "fonctionnelles" mais enchaînées à des corps ne répondant pas aux attentes de la séduction normative, que de supporter ce calvaire de ne pas pouvoir avoir du sexe normalement, si ce n'est en mettant en place des stratégies élaborées et coûteuses. Dépendre de quelqu'un d'autre pour pouvoir rencontrer une amante est déjà assez dur si en plus cette personne n'a pas un minimum de capacité d'empathie. Tout ce processus par lequel doivent passer les personnes handicapées serait bien plus supportable si les gens chargés de les accompagner avaient une formation professionnelle sur le sexe comme chose non taboue.

Mais le hic, c'est que la majorité des institutions "s'occupant" des handicapées appartiennent ou appartenaient à l'Église. Malgré leur besoin physique de faire l'amour qui peut se manifester de façon évidente (en fonction de leur connexion avec les normes de la réalité), on ne permet pas à ces handicapées d'avoir des relations et rien n'est fait pour remédier à leurs anxiétés.

C'est surréaliste que je sois ici en train de marteler qu'une personne ayant des problèmes physiques ou psychiques conserve en général ses pulsions sexuelles, ses envies de partager du désir avec quelqu'un d'autre, un autre corps. Et des lois et des éducatrices s'y opposent ! Jamais je ne considérerais aberrant ni extraordinaire de baiser avec des personnes ayant le syndrome de down (un seul chromosome nous différencie) ou autistes, de même qu'avec

quelqu'un ayant souffert un grave accident ou malade.

L'interchange serait sans doute très intéressant pour les deux parties. Personnellement, je n'ai jamais baisé avec une handicapée mais c'est une expérience que j'aurai un jour, de fait je l'offre dans mes services de "Perra horizontal"^[25]. Il n'y a aucune morbidité là-dedans, seulement une curiosité additionnelle favorisée par la méconnaissance absolue que j'ai sur leurs manières de sentir les choses et sur le fonctionnement de leur corps, qui loge sans doute des nuances totalement inconnues.

Je reste scotchée devant les fabuleuses campagnes publicitaires à la télévision (financées par "l'oeuvre sociale" des banques et des entreprises pétrolières) pour intégrer les personnes handicapées dans la société : afin qu'elles aient du travail, qu'elles deviennent des personnes productives, cotisant à la Sécu, qu'elles s'émancipent en payant leur loyer ou leur hypothèque. On les considère comme des adultes, mais le château de cartes de la bonne foi et de l'intégration s'effondre lorsqu'il s'agit de sexe (mariage inclus) et de relations sociales allant plus loin que l'amitié ou le lien familial. Leur permettre une certaine autonomie afin qu'elles puissent être au service de la communauté n'inclut pas la vie sexuelle. Si l'éducation sexuelle que nous recevons est insuffisante, elle est nulle chez les handicapées. Pas de sexe, donc pas d'effort pour les éduquer dans ce domaine. Le seul effort consiste à les convaincre qu'elles n'ont rien entre les jambes si ce n'est pour faire pipi ou caca, effort rarement accepté par la personne censée être convaincue, car, comme le disait

Renée Vivien, "rien n'est plus fort que le désir". Leurs couples doivent rester sous tutelle de gens "capables" pour se réaliser, et cela peut s'avérer impossible si "preuve est faite que le conjoint manque de maturité intellectuelle et de volonté nécessaire pour pouvoir discerner"^[26].

Demandons à une personne cataloguée "incapable" ce qu'elle pense de tout cela. Rafa est né il y a quarante ans, fils d'une gadje et d'un gitan, et depuis sa naissance, il a une paralysie cérébrale. Sa vie a été un va-et-vient entre institutions religieuses, gouvernementales et privées. Il n'en garde pas de bons souvenirs. Mais Rafa a une sexualité débordante et en parle sans cheveux dans la bouche. La rage qu'il ressent de la manière dont il a été traité dans sa vie sexuelle peut se comprendre à travers les mots qu'il nous laisse. Voici une synthèse de notre conversation^[27] :

Diana : Rafa, raconte-moi ton handicap.

Rafa : Ma naissance fut compliquée, je suis sorti pieds en avant et non avec la tête, ce qui me provoqua une paralysie cérébrale. Je suis sur une chaise roulante depuis toujours.

D : Où as-tu appris sur le sexe ?

R : Dans la rue, depuis très petit, c'est quelque chose qui m'entourait.

D : Et ta première expérience sexuelle, quand a-t-elle eu lieu ? Avec qui ?

R : À quinze ans, avec une fille handicapée.

D : On t'avait auparavant raconté quelque chose sur le sexe, as-tu reçu une éducation sexuelle ?

R : Non. Dans les écoles de mon époque, dans les années

80, personne ne disait rien sur le sexe, pareil que maintenant.

D : Quelle opinion as-tu des gens qui pensent que vous, handicapées, n'avez pas de sexualité ?

R : C'est une grosse connerie. On n'est pas pareils, donc on ne sert pas. Ils croient que l'on ne bande pas, c'est une erreur très répandue.

D : Et sur les lois qui vous considèrent "incapables", niant votre sexualité ?

R : Les lois ne servent à rien, ce sont une autre merde. Je chie sur les lois.

D : Parle-moi des institutions par lesquelles tu es passé.

R : Ce sont comme des prisons. Dans certaines d'entre elles, on nous réveillait à sept heures du matin et on nous donnait des sédatifs avec le petit déjeuner, pour passer le reste de la journée tranquilles, sans perturber le personnel. Toute la journée devant la télévision. Ceci fait aussi que ta sexualité demeure totalement endormie.

D : Tu crois que ce rejet de votre sexualité que font la société et ses lois est dû à la peur que vous puissiez vous reproduire ?

R : Oui, peut-être. Imagine que l'on puisse monter une famille nombreuse d'handicapées. De fait, environ 95% des personnes ayant une discapacité psychique sont castrées. Je n'ai pas beaucoup étudié la discapacité physique, mais je sais qu'il y a quelques châtrés, surtout des hommes.

D : Comment ?

R : Avant l'âge de cinq ans, les parents peuvent signer une décharge autorisant l'institution à pratiquer des ligatures

des trompes et des vasectomies, soi-disant pour protéger la personne...

D : Pourquoi disent-ils que vous n'êtes pas capables d'avoir des enfants ? Encore cette excuse bidon de vouloir nous protéger ?

Zou : Une handicapée ne peut non plus donner son avis ou parler de son espoir d'avoir du sexe. Pepo, par exemple, ne peut pas.

D : Qui est Pepo ?

Z : Il ne parle pas, sa communication est très limitée.

R : Ou comme Antonio Garcia.

D : Qu'arrive-t-il à Antonio ?

R : Ben, il est aveugle et sourd muet. Mais il s'envoie en l'air avec Pepo.

D : Ils s'envoient en l'air ?

Z : Oui, ils sont un couple charmant et affectueux. Ils prennent le bain ensemble, dorment ensemble.

R : Les aides-soignantes, contrairement aux prostituées, me fuient (rires).

D : Elles fuient ? Pourquoi ?

Z : Parce que c'est un pervers-pépère.

R : Car ma main glisse vers certaines zones élémentaires de la femme et de l'homme.

D : J'adore ça. Tu es bisexuel ?

R : Oui, je me déclare bisexuel. J'étends le champ à toutes les sexualités. Nous sommes des animaux.

D : Rafa, que sais-tu à propos des traitements institutionnels envers les personnes handicapées ? On dirait que tu t'es renseigné sur la question.

R : Ici, en Espagne, la situation est mauvaise, mais en Amérique Latine... Je suis allé au Chili, au Pérou, en Équateur, en Argentine... C'est pire. Imagine qu'à Cuba, on les enferme dans des cellules, ne leur apprenant ni à lire ni à écrire... On les enferme pour les oublier.

D : Et ici, que se passe-t-il ?

R : Concernant le sexe, c'est le silence total. Moi je suis dégourdi et j'ai toujours demandé du sexe, avec des putes, évidemment. Maintenant, je peux demander, mais j'ai été dans d'autres endroits où tu es tellement ensuqué que tu ne penses même pas au sexe. Dans beaucoup d'institutions, on nous transforme en légumes.

D : J'imagine que les putes et les bonnes-soeurs, ce n'est pas très compatible.

R : Avoir du sexe dans des institutions publiques et religieuses est hors de question, et s'ils voient que tu aimes ça et que tu ne renonces pas, on te punit, on te drogue.

D : OK Rafa. J'ai vraiment aimé l'interview, je t'offrirai un exemplaire lorsque le livre sera publié.

R : Je viendrai à la présentation, si tu m'invites.

D : Tu viendrais avec moi ? Parfait.

Un tas de gens seraient terrorisés si ces personnes que le code pénal qualifie "d'incapables" décidaient un jour de sortir dans la rue dénoncer la terrible injustice commise sur leur vie et leur corps. De la même façon qu'il existe des manifs pour protester contre les limitations des droits des homosexuels, ce serait bien s'il y avait une représentation publique de cette sexualité monstrueuse et ignorée. La

bande du Forum de la Famille, la conférence épiscopale et les fachos s'alarmeraient bien plus en voyant deux handicapées en train de se rouler une pelle, à la place de deux pédés ou deux gouines : si on leur donnait à choisir entre l'extinction ou la propagation des monstres, la seconde option ferait partie de leurs pires cauchemars. J'espère qu'un truc du genre arrivera un jour, ou du moins que le cynisme et l'hypocrisie si détestables concernant cette sexualité observée (et non vécue) prennent fin. Tout ce qui ne ressemble pas aux gens "normaux" et qui s'éloigne de leurs idées réactionnaires fout les boules. Ça suffit. Je sais, je me répète, mais nous voulons seulement que l'on nous laisse vivre en paix.

Chez les enfants, la situation est quelque peu différente, leur "incapacité" étant temporelle et leur victimisation plus répandue. Leurs corps sont traités avec une méga précaution, provoquée par la certitude qu'un jour ils deviendront adultes, et c'est dans cette éducation que réside le germe qui les fera devenir plus tard serfs ou contestataires, rendant les manipulations concernant leurs sexualités plus complexes et stratégiquement mieux élaborées. La violence y joue un rôle fondamental. Jadis, c'était une violence explicite, elle se dissimule aujourd'hui dans une sorte de conseil d'ami. J'eus la chance d'avoir des parents excellents qui jamais ne portèrent la main sur moi, mais nombre de gens proches traînent pour toujours les séquelles laissées par des parents stricts, violents ou excessivement autoritaires. Pour le plus grand malheur, je connais aussi hélas des gens violés par un adulte durant

leur enfance. La pédérastie, entendue comme l'abus de pouvoir que commet une personne adulte sur un enfant à des fins sexuelles, me paraît sincèrement exécrationnel, non pour le fait concret de la finalité de cet abus, mais parce qu'il s'agit, tout simplement, d'un abus. Je ne saurais cataloguer le degré d'infamie parmi l'infinité d'abus subis par les enfants : tous sont pour moi atroces.

Ce qui est réellement traumatisant n'est pas l'acte lui-même d'un adulte qui s'envoie un enfant, mais la façon assujettissante qu'a l'adulte de s'approcher de la sexualité infantile, avec la présomption que celle-ci n'existe pas. Le violeur se protège derrière le silence que l'enfant gardera pendant longtemps, selon l'ancienne théorie pédagogique qui suppose qu'une personne de moins de sept ans est incapable de se rappeler ce qui lui est arrivé préalablement. Le manque de crédibilité de la parole d'un mineur devant un tribunal est une protection supplémentaire. Une personne qui abuse est motivée par l'envie malsaine de coloniser du territoire vierge et de voler l'innocence d'une âme pure, n'est-ce pas ?

Mensonges. Les motifs poussant un adulte à abuser sexuellement d'un mineur s'assoient sur une montagne de mensonges. La virginité et la pureté sont des inventions de la moralité judéo-chrétienne, les enfants ne sont ni purs ni impurs, ils sont juste nouveaux dans ce monde. Un enfant se souviendra de choses bien antérieures à sept ans et ne pas s'en souvenir ne signifie pas une non-influence sur sa vie d'adulte. Tout ce qui nous arrive étant enfants est précisément ce qui nous convertira en ce que nous serons le

reste de notre vie. Il est évident que nous avons une vie sexuelle depuis notre tendre enfance, comme tout être vivant. Que cette sexualité ne soit pas soumise aux normes sociales ou conditionnée par l'expérience n'est pas une raison légitime pour nier son existence.

Ainsi, le sujet pédéraste se sent colonisateur, envahissant un lieu qui n'a été profané par aucun être humain. En réalité, le corps de l'enfant a déjà été touché par lui-même ou par d'autres enfants de son âge. Il n'y a aucune relation égale du jeu du plaisir entre l'adulte qui abuse et l'enfant abusé, mais bien une chosification d'un corps sans défense pour une utilisation sexuelle ou fétichiste. L'enfant n'est plus une personne, il est un objet masturbatoire, uniquement utilisé pour le plaisir que ressentent quelques fils de pute en jouant avec le désarroi et la souffrance d'autrui. C'est à ce niveau que celui qui commet l'abus lui réintègre ses sentiments.

Nous nous amusons avec les enfants si ces derniers comprennent le fonctionnement du jeu (appartenant à leur domaine cognitif). Les relations sexuelles entre adultes et mineurs devraient s'établir sur ce même paramètre, ce qui amènerait sûrement à leur inexistence, car la sexualité infantile est radicalement différente de celle des adultes. Les corps sont différents et fonctionnent de manière différente et l'expérience accumulée par un adulte fait que l'expectative soulevée au moment de recevoir du plaisir ne pourra sûrement jamais être comblée par un enfant inexpert. Et même dans le cas d'un jeu compris et pacté entre les deux parties, je doute que le mineur soit en

capacité d'arriver à assumer l'expérience de l'autre, puisque son propre corps, tellement différent, ne le comprendrait pas. Sans écarter l'idée que l'adulte puisse également être incapable d'assimiler ce qui lui arrive... Jamais je n'ai couché avec un mineur (sauf quand je l'étais aussi) et je ne sais pas, partant de mon expérience, comment il faut se sentir, peut-être que rien de mauvais n'arriverait si l'intervention de l'adulte est suffisamment saine et celle du mineur suffisamment éveillée pour canaliser toutes les sensations.

Quand j'étais petite, j'incluais constamment le sexe dans mes jeux, seule ou en compagnie. Et nous faisons des choses que je regarde maintenant comme des perversions imaginatives absolument illimitées et totalement libres de la merde qui s'accumule dans notre entrejambe mentale au fur et à mesure que s'amputent les tentacules de nos impulsions sexuelles. Ces jeux avaient toujours lieu spontanément (même si parfois on les planifiait, surtout si l'on se rendait compte que nous faisons quelque chose d'interdit), et au milieu d'autres jeux. C'était souvent avec un groupe plus ou moins réduit où il y avait plus d'affinités (dès le plus jeune âge, tu découvres qui seront tes potes idéaux de jeu et qui seront les casse-pieds) et où il n'y avait pas de hiérarchie, même si je dois reconnaître que, lors de maintes occasions, c'était moi qui faisais la "proposition indécente", le développement étant l'affaire des envies de toutes. On se réunissait toujours dans des sphères privées, souvent à l'occasion d'un anniversaire, et on finissait par jouer à quelque chose en relation avec le sexe. Rien de

nouveau en fait, mais je crois que nous n'avions jamais besoin du prétexte de vouloir jouer aux médecins ou à papa et maman pour nous peloter, on le faisait simplement. Ce n'étaient pas les garçons qui étaient forcément les plus intéressés comme on le croit en général. Nos genres (dit comme ça, ça a l'air très queer) étaient plus ou moins estompés par la neutralité que confère le manque de développement hormonal. C'est ainsi qu'entre l'âge de sept à onze ans, ma vie sexuelle fut fructueusement enrichie par celle de mes amies avec qui nous organisions de véritables sex-parties.

Je ne sais pas ce qui serait arrivé si un adulte avait tenté de participer à notre jeu, on l'aurait sans doute découpé en rondelles. D'aucune manière on l'aurait laissé y prendre part, essentiellement parce qu'il n'arriverait pas aux chevilles de nos fantaisies et désirs.

Un de ces jeux, celui auquel j'ai joué le plus, était le suivant : il y avait deux lits dans ma chambre, réunis. On les séparait en laissant une distance d'une quinzaine de centimètres. L'une d'entre nous (on était souvent quatre ou cinq) s'allongeait nue sur le ventre dans l'intersection, les autres pouvant accéder à ses parties génitales en passant par-dessous les lits. Sans savoir qui ou comment on la touchait, elle restait là un moment. D'en bas, on faisait de tout, toucher, sucer, caresser... et on tournait. Je me souviens de la sensation d'ardeur quand arrivait le moment de me faire toucher. Je ne sais pas si j'arrivais à jouir, ce n'était pas ce que nous recherchions, c'était l'érotisme du contact, de pouvoir toucher d'autres corps et d'autres

sexes et la satisfaction de la curiosité, ce qui du moins, à moi, m'excitait. C'est peut-être la plus grande différence entre le sexe que je pratiquais enfant et celui que je pratique aujourd'hui : la recherche de l'orgasme était non seulement secondaire mais absolument contournée, même si je suis sûre que, quand on se masturbait seule, on recherchait cette finalité. Une autre chose positive de ce vécu fut que, à partir de ce moment, j'arrêtai de craindre ce qui pouvait surgir de sous le lit, car on transformait ce lieu jadis habité par un monstre (pour nous échapper faire des nôtres en pleine nuit ?) en lieu de plaisir.

On faisait un jeu semblable avec une armoire. L'une d'entre nous se mettait à l'intérieur, entre les manteaux, et on s'amusait à la toucher et à la peloter.

Un autre jeu, plus sophistiqué, digne d'un film de Maria Beatty, était celui que nous pratiquions exclusivement avec mon amie Esther. Nous prenions une pelote de laine et la déroulions entièrement. On refaisait alors deux pelotes, à partir de chaque brin. On se mettait chacune une extrémité du fil dans la chatte ou le cul et on se mettait à arpenter la maison, liant le fil sortant de nos orifices sur les canapés, les colonnes, les meubles et nos corps. Celle qui déroulait son fil la première gagnait. On riait pas mal avec ce jeu, nous étions bien conscientes qu'en plus de la distraction de "peloter" toute la maison, on obtenait un plaisir sexuel digne de considération. Après avoir tout rangé et nous être rhabillées, nous imaginions sa mère rentrant du travail plus tôt que prévu, nous surprenant dans cet état, cela nous faisait plier de rire. On riait des adultes en quelque sorte,

de leur ennuyeuse et ridicule façon de faire, de leur manque d'imagination ou de leur excès de contenance.

Je me demande comment nous baisierions, adultes, si nous n'avions jamais vu de films porno, si jamais on nous avait dit (ou imposé) comment faire. Ce serait probablement bien plus amusant. En ce sens, je crois que la postpornographie récupère cet esprit libre de la baise infantile, face à cette société qui tente par tous les moyens de nous empêcher de nous développer sainement et complètement.

Et je le sais non pas par imagination mais parce que c'est du vécu, loin d'être un cas exceptionnel. Ce qui est triste, c'est que cela se fait en cachette et sous la pression de milliers de restrictions. J'imagine à l'instant un parc rempli d'enfants laissés totalement libres, non bridés par leurs parents et d'autres adultes, cela ressemblerait peut-être à un parc de cruising^[28] pour gosses. Tout est possible, non ?

Ne confondez pas ces affirmations avec une apologie de la pédérastie. J'essaye uniquement de parler d'une discrimination occulte parmi les crimes commis contre l'enfance. Il y en a des socialement acceptés, avalisés par les religions, les gouvernements et les pédagogues. D'autres sont sujets à aller en prison. Obliger un enfant à se soumettre à notre volonté sans lui donner d'explications (sachant qu'il ne comprendra pas les motivations adultes de l'acte) est un crime qui viole son intégrité et son autonomie ; perforer les oreilles à une fille à peine née (ou toute autre modification corporelle, ablation comprise) est un crime

contre sa faculté de décision qui la marquera pour le restant de ses jours ; les baptiser ou leur couper le prépuce ou les obliger à faire la communion ; la mutilation génitale subie chaque jour par des milliers d'enfants intersexués pour les adapter aux barèmes de la normalité ; les châtiments physiques infligés "pour leur bien" ; tout cela, ce sont des crimes contre l'enfance, institutionnalisés, acceptés comme processus normaux et récompensés, fomentés et soutenus.

En parcourant le livre d'Alice Miller^[29] Pour ton bien. Racines de la violence dans l'éducation de l'enfance, j'ai fini exténuée en observant tant d'injustices commises sur les enfants, bébés inclus, au nom de l'éducation, héritage de siècles de pédagogie pour nous transformer en machines à travailler et obéir. Les fragments d'un ouvrage cité par Miller (une compilation d'autres fragments d'écrits pédagogiques, Pédagogie noire de Katharina Rutschky) sont particulièrement choquants. En voici quelques perles : "Un enfant habitué à obéir ses parents se soumettra également avec plaisir aux lois et aux normes de la raison lorsqu'il sera maître et seigneur, accoutumé à ne pas agir par sa propre volonté"^[30]. Comment peut-on être maître de ses actes si ce n'est à travers la volonté ? Élément qui, côte à côte avec le tempérament, la personnalité, les sentiments et l'entêtement, conforme tout ce que la pédagogie des XVIIIe et XIXe siècles (et celle du XXe dans une certaine mesure) prétendait éliminer de tout enfant (et futur adulte) par le biais de méthodes cruelles et inhumaines.

Une autre situation glaçante : "Les mots ne sont précisément pas l'instrument idéal pour instaurer et développer la conduite morale ni éradiquer et éloigner l'immoralité ?^[31]. Les méthodes utilisées par ces messieurs pour expliquer aux enfants d'où nous venons valent aussi le détour (bien pires que l'histoire de cigognes) afin d'éteindre les sentiments (les enfants étant par nature immoraux), leur ôter toute personnalité, leur tatouer la marque de l'ordre castrateur au plus profond de leurs consciences.

Pas la peine de remonter très loin pour savoir que le système d'éducation traditionnelle est encore en vigueur, camouflé en amabilité et en perspicacité. Alice Miller nous offre la liste des inepties établissant la base de l'éducation générale, qui continue de s'appliquer à différents degrés : "Les adultes sont maîtres (et non serviteurs) de l'enfant dépendant ; ils décident, tels des dieux, ce qui est juste et injuste ; leur colère dérive de leurs propres conflits ; l'enfant en est responsable ; les sentiments vifs de l'enfant représentent un danger pour l'adulte dominant ; il faut 'ôter la volonté' de l'enfant le plus tôt possible ; tout doit se faire à un âge très précoce afin que l'enfant ne 'remarque rien' et ne puisse traduire l'adulte".

Certains crimes non permis et pénalisés sont aujourd'hui considérés comme absolument licites. Envoyer une bonne paire de taloches à un enfant n'est pas vu par la majorité comme quelque chose de mauvais, mais d'adéquat. Personne ne dénoncerait une mère frappant son gosse dans un parc, mais si la mère lui pratiquait une fellation, le

standard téléphonique de la police exploserait. Il n'est pas question ici de se mettre à mesurer ce qui est le plus grave, les deux choses le sont, mais de se demander pourquoi une de ces actions est punie par la loi et ignorée par la pratique, et l'autre considérée comme un crime que les gens et les lois condamnent sans appel.

Ce qui me fout le plus les boules, c'est que les adultes abusent des enfants en continu, et c'est uniquement lorsqu'il s'agit de sexe que l'affaire se pénalise et se diabolise. Un autre exemple : la communion. La grande majorité des enfants y vont à cause des pots-de-vin implicites du rite, pour avoir les cadeaux, le banquet. C'est terrible d'imposer une religion à une personne qui n'a pas l'âge de la comprendre, et de procéder en l'embobinant par des séductions matérielles. Vraiment méprisable. Quelle est la différence entre ce type de pot-de-vin et celui que fait un monsieur à une petite fille, lui proposant un bonbon en échange d'une pipe ? Je ne vois pas de différence entre un curé obligeant un gamin à le sucer et lui mettant la pression pour ne pas ébruiter l'affaire ou un curé disant à un gamin qu'il ira en enfer s'il ne fait pas sa communion.

Si la raison majeure pour interdire les relations sexuelles entre adultes et enfants est que ces derniers n'ont pas l'âge de comprendre le fonctionnement de l'acte, et qu'en plus ils en resteront traumatisés, pourquoi les obliger à faire d'autres trucs "d'adultes" tout aussi préjudiciables pour leur intégrité ? Pourquoi leur imposer d'absurdes croyances ou des rites ridicules n'est-il pas quelque chose de mal, de délictuel ? Bon, en réalité on sait

pourquoi : lorsque le sexe est de la partie, tout devient sale, obscur, tordu, à cacher nécessairement. Mais je n'arrive pas à deviner pourquoi. Après avoir lu la maudite Histoire de la sexualité de Foucault, je ne suis pas plus avancée. Comment quelque chose de si basique peut-il avoir autant de pouvoir ?...

Un mineur, c'est quoi ? Comment peut-on cataloguer toutes les personnes d'un même pays sous le même barème temporel ? Personne ne vit le temps à la même vitesse, le processus de maturité est si intime, si caractéristique de la personnalité et si soumis aux circonstances vitales de chacune qu'il est ridicule que l'acte de naissance soit si déterminant pour savoir ce que l'on peut faire ou pas. C'est ridicule qu'un gamin de quatorze ans ait la responsabilité suffisante pour conduire une mobylette et ne puisse tirer un coup avec une personne majeure sans se mettre (ou mettre l'autre personne) dans des embrouilles légales. Aux USA, une personne de seize ans peut détenir une arme et conduire une voiture mais ne peut avoir de relations sexuelles légalement. Assez de jugeote pour tout, sauf pour interchanger des flux...

Lorsque c'est l'État qui établit quand quelqu'un peut ou non faire telle ou telle chose avec son corps, jamais je n'oserais appeler une telle forme d'organisation "État de droit".

Avec ces lois de protection des mineurs, cet être considéré si fragile pour certaines choses et si solide pour d'autres, nous en sommes arrivés au point extrême de ne pouvoir montrer leurs visages à la télévision. Cette

surprotection non nécessaire dans la plupart des cas met en danger l'un des droits le plus sacrés : la liberté de décision. Arrivée à ce point et après avoir lu cette loi, je ne sais plus si les mineurs peuvent encore être mis au rang d'humains, étant privés d'une grande partie de leurs libertés. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, du moins dans l'État espagnol, ils sont propriété de leurs parents, quelque chose qui se "possède" et non quelqu'un avec qui l'on partage un bout de vie.

Les enfants "incapables" baisent, ils ont leur sexualité. Le jour où la société assumera cela, peut-être certains se passeront-ils de l'envie de leur censurer leurs désirs et de les baiser.

VIII : "Pathologies" terroristes : SM, exhibitionnisme, dysphorie de genre.

"Ils libèrent l'otage. Elle déclare à la radio : "Enfin j'ai pu m'épiler, me parfumer, récupérer ma féminité". C'est, du moins, la citation qu'ils ont décidé de sélectionner. Elle, elle ne veut pas se promener en ville, voir ses amis ou lire le journal. Ce qu'elle veut, c'est s'épiler ? C'est son droit inaliénable. Mais ne me demandez pas de trouver ça normal"

Virginie Despentes

Le sadomasochisme fut extrait du manuel du Diagnostic des maladies mentales en 1994 (même si certaines pratiques englobées dans le SM y figurent encore). L'homosexualité, en 1973. L'exhibitionnisme continue d'être considéré comme une paraphilie, fruit d'un désordre mental au même titre que le voyeurisme. La dysphorie des genres est également dans le catalogue, pour la grande honte de l'humanité et de la médecine.

Lorsque je dis que je suis une folle, ce n'est pas une façon de parler, je suis réellement malade et si demain je rendais visite à mon médecin de garde, lui demandant un rendez-vous chez le psychiatre parce que je suis toute mouillée quand je baise en public et que j'aime que l'on me

voie nue, parce que, lorsque parfois je me penche à la fenêtre, j'ai envie de sauter dans le vide ou qu'il y a des jours où je me réveille avec l'envie de tuer plein de gens, j'obtiendrais sûrement un rendez-vous d'urgence. Et le psychiatre diagnostiquerait, manuel en main, que je suis exhibitionniste, dysphorique, confuse, sociopathe et suicidaire, que j'ai besoin d'un traitement chimique, et que je pourrais sans doute être un danger pour la vie en société. J'espère qu'il ne m'enfermera pas, je n'en sais rien, jamais je n'ai mis les pieds chez un psychiatre ou un psychologue et je crois que je le ferais seulement si un jour ce que je fais avec ma vie et mes émotions devenait un obstacle pour mes intentions et blessait constamment les gens que j'aime.

Il y a tellement de sortes de folies et tellement de choses qu'on peut diagnostiquer comme pathologiques que je suis en mesure d'affirmer sans me tromper que je ne connais pas en profondeur une seule personne saine. Je dis en profondeur car le monde dans lequel on vit est bourré de gens sains : toutes ces personnes qui sont des éléments productifs à la chaîne sont super saines avec leurs journées de travail salarié, leurs hypothèques, leurs familles nombreuses et leurs messes du dimanche. Très sages aussi, les militaires et les curés, les politiciens "du centre" et les commentateurs sensationnalistes. Et bien sûr, les médecins, les plus raisonnables de tous. Les gens "normaux" ont le droit d'être déprimés (pas fous, la dépression étant quasi le reflet humain de leur mode de vie). De fait, la dépression a presque une connotation

affectueuse, on lui ôte son importance malgré son caractère récurrent très préoccupant. La moitié du monde est déprimée mais pas folle, juste déprimée. Cela ne comporte pas, comme c'est le cas avec les paraphilies terroristes dont je vais parler, une marginalisation des patientes.

C'est curieux. Une pathologie mentale comme la dépression tue chaque année des milliers de gens dans notre univers civilisé, et c'est encore considéré comme quelque chose de normal. Entretemps, on attend toujours que quelqu'un se suicide pour exhibitionnisme, homosexualité, sadomasochisme ou dysphorie de genre. Si cela arrive, c'est précisément à cause de la manière dont on les traite en société, par la pathologisation que l'on imprime sur leurs vies au point de les faire se sentir si misérables qu'ils décident que cela ne vaut plus la peine de vivre leurs sexualités.

Ces conduites sexuelles peuvent être considérées comme du terrorisme, en allant un peu plus loin que l'évidence, en essayant de piger pourquoi leur lien avec la sexualité ou le genre les convertit en maladies dangereuses pour l'establishment. Leur valeur transgressive réside principalement, je crois, dans la faculté qu'elles possèdent de mettre en doute des choses qu'on croyait immuables et dogmatiques : les genres, la sexualité reproductive, l'intimité, le domaine du secret des actes sexuels et le caractère quasi héréditaire du pouvoir.

Taxer une personne de folle est un moyen d'éliminer la légitimité de sa voix, de la reléguer au rang des enfants (et

jadis des femmes) : un lieu où ses opinions n'ont pas besoin d'être écoutées car elles n'ont ni sens ni raison. On pathologise ce qui met la stabilité du système en doute, de manière occulte mais explicite.

Parce que les folles ne seront jamais prises au sérieux, leurs paroles et leurs actes sont le fruit du délire. L'idée que les actions des personnes démentes peuvent être prises en compte terrorise profondément la société. D'autant plus si leurs idées peuvent avoir une quelconque influence sur la réalité collective et la modifier. Assumer les changements qu'elles pourraient produire et penser que celles-ci auraient un impact global sur tous les individus est réellement traumatisant pour les personnes ayant décrété que les malades n'allaient jamais rien décider de leur vie. Il y a encore des gens qui se bouffent les couilles parce que les pédés se promènent avec indécence dans la rue au lieu d'être enfermés ou de brûler sur un bûcher.

Plus besoin de nous envoyer en taule, il suffit de citer nos pratiques et nos conduites dans un manuel expliquant que nous sommes malades, les consciences restent tranquilles et propres.

Le sadomasochisme, comme le dit Foucault dans Une interview : sexe, pouvoir et la politique de l'identité (Dits et écrits), est "l'érotisation du pouvoir, l'érotisation des relations stratégiques. Le plus choquant du sadomasochisme, ce sont ses différences abyssales avec le pouvoir social. Le pouvoir se caractérise dans la constitution d'une relation stratégique qui repose sur les institutions. La mobilité au sein des relations de pouvoir est

nettement réduite, certains bastions sont en tous points inexpugnables car institutionnalisés, ayant une influence dans les tribunaux, la législation. Les relations stratégiques inter-individuelles se caractérisent par leur extrême rigidité. Le sadomasochisme est, à ce propos, extrêmement intéressant car bien qu'il s'agisse d'une relation stratégique, il se caractérise par sa flexibilité. Il y a, c'est clair, deux rôles, mais personne n'ignore qu'ils sont interchangeables. Dans certaines occasions, au commencement d'un jeu, l'un est maître et l'autre esclave et, à la fin, l'esclave devient le maître. Ou même lorsque les rôles sont permanents, les acteurs savent parfaitement qu'il s'agit d'un jeu, avec des normes accomplies, l'existence d'un accord tacite ou formel où certaines limites sont établies. Le jeu de stratégies revêt un énorme intérêt en tant que source de plaisir physique. Mais je n'oserais dire qu'il s'agit d'une répétition, dans la sphère de la relation érotique, de la structure du pouvoir. C'est une représentation des structures de pouvoir à travers un jeu de stratégies capable de fournir un plaisir sexuel ou physique".

Cette flexibilité si représentative du sadomasochisme entre celle qui a le pouvoir et celle qui se soumet est, à mon avis, un pied de nez à la croyance que le pouvoir appartient à celui qui le reçoit par médiation divine ou politique, et qu'il faut s'en contenter. C'est aussi un défi au dogme que la punition ne puisse être une récompense, une subversion du vieil appareil récompense-punition avec lequel on manipule l'humanité depuis l'aube des temps.

À ceux qui croyaient que leurs instruments de pouvoir

(la torture, le châtement physique, l'humiliation et la domination) étaient des armes sacrées utilisées pour défendre leurs intérêts, le sadomasochisme leur dit : détrompez-vous, ce sont des petits jouets et quiconque peut s'en amuser.

C'est terroriste. D'où pathologie et aujourd'hui encore une paraphilie diabolisée. Sans aller trop loin, certaines féministes pensaient dur comme fer qu'une femme aimant se faire frapper était une malade jetant par-dessus bord l'effort que nombre d'entre elles faisaient pour en finir avec la violence infligée aux femmes. Elles ne se rendaient pas compte que la violence non consensuelle n'a pas grand-chose à voir avec le sadomasochisme. Pour moi, cela a toujours été ainsi : il faut respecter la volonté des personnes avant tout, même si elle implique la perversion (ou la révision) de nos croyances les plus fermes.

Pourtant, c'est assez paradoxal, la volonté étant l'un des éléments les plus valorisés en société. Curieusement, le sadomasochisme met également la volonté en doute, non seulement en disant des choses divergentes à son propos mais en arrivant même à démontrer la fragilité de son existence.

Quand je commençai à expérimenter avec le BDSM, j'écrivis ce texte qui, je crois, représente quelle est ma vision de la volonté :

"Maintenant que je dois l'exprimer par écrit pour la première fois, je ne sais pas par où commencer. Une session de sadomasochisme est comme une petite mort et une petite renaissance à la fois. Les pseudopodes-

tentacules que je lance vers ma maîtresse lorsque nous sommes à l'intérieur sont comme des cordons ombilicaux, spécialement avec le shibari, c'est une union très utérine. Ce n'est pas une question de confiance, c'est bien plus que cela. Je m'abandonne, je dépose ma volonté en Elle, et au moment où elle s'en empare, je suis plus libre que jamais. La volonté est la pire des tyrannies. Alors ma maîtresse est esclave de deux volontés, comme une cage à miroirs, impossible d'exprimer cela de manière plus belle. Et elle me fait me sentir libre comme si je n'avais rien sur l'âme, aucun poids, aucune ancre. Parfois je me sens si légère que seule la douleur me retient de m'éclipser dans l'espace. La douleur, la sacrée douleur. C'est comme une transe. Quand ça commence, c'est profondément désagréable et ce mécontentement active quelque chose dans mon cerveau, je ne sais trop quoi, et me fait voler plus loin. Puis, lorsqu'une nouvelle stimulation me fait revenir à mon corps (une douleur plus forte, une douleur différente, une caresse), je la trouve pleine de plaisir, mon corps est le temple du plaisir lorsque je reviens à lui. Ce qui me fait le plus me sentir humiliée est tout le plaisir que j'obtiens sachant qu'il est impossible pour Elle de m'atteindre, c'est la honte de mon propre plaisir. Je lui livre en échange ma plus profonde soumission mais cela me semble toujours insuffisant, peut-être ne le sais-je pas, je n'ai pas de doutes sur sa jouissance, mais je ne peux être Elle pour mieux le savoir, j'aime me sentir honteuse, c'est inhabituel en moi. Je suis de mon côté et je ne peux pas interchanger, mes mains sont incapables de provoquer tout type de douleur, mon cerveau

ne peut émettre aucun ordre, ni pour moi-même. La discipline est quelque chose qui, dans mon cas, doit venir de l'extérieur, jamais je ne pourrai être maîtresse. Voilà ce que je pense du sadomasochisme, ce n'est pas la seule chose que je pense à son propos, mais c'est le plus important. Le sadomasochisme est une stimulation, un plaisir et une douleur précise, un coup dans la conscience endormie. Et Elle, savoir de sa main de l'autre côté du cordon, me fait sentir plus sûre que jamais, c'est le geste d'amour le plus pur".

Un argument habituel pour condamner ou stigmatiser le BDSM est de dire que les personnes le pratiquant ont eu des expériences désagréables durant leur enfance, avec de la violence familiale au menu, et que la façon de canaliser cette douleur et cette frustration est de recevoir et de donner des raclées. Pures sottises. Je ne nie pas que la douleur ne serve pas à soigner certaines merdes et qu'il y ait des gens qui s'en servent pour racheter des fautes (les flagellations ne sont pas une invention du marquis de Sade mais de l'Église), mais c'est absurde d'affirmer qu'une chose contenant des propriétés pour guérir soit la conséquence directe de la "maladie".

Dans mon cas, la violence physique n'a jamais fait partie de ma vie. Père et mère n'ont pas levé la main sur moi, je n'ai pas été harcelée à l'école ni frappée par quiconque (d'ailleurs je ne me suis jamais battue). Jusqu'au jour où je décidai d'explorer ce sentier vierge et méconnu de la douleur. Je ne sais pas s'il existe un point de départ plus "salutaire" pour explorer le sadomasochisme. Pour moi,

ce fut la meilleure façon, la mémoire cellulaire de la douleur étant courte et le tout ayant été fait par choix. Je ne considère pas cela comme une thérapie ou une rédemption (même si ces deux qualités de la douleur m'impressionnent). La douleur et le plaisir, simplement, concernant les sensations intenses, courent chez moi par le même nerf. Mon corps, je l'ai découvert, n'est pas tout le temps prêt à subir, mais quand il l'est, les frontières entre le douloureux et le plaisant se diluent magistralement.

Je crois que je le découvris par le tatouage, la culotte mouillée en arrivant à la maison et la suprême chaleur qui vibrait au rythme de la machine étant des signaux évidents qui tardèrent à s'interpréter. Il me manquait un "agent actif" car m'envoyer mon tatoueur n'était pas dans mes projets.

Un jour, cette exécutrice de douleur-plaisir apparut dans ma vie. Je ne pige encore toujours pas très bien comment fonctionne la mécanique de la douleur et de la soumission. Parfois la peur est plus forte que le plaisir ou la curiosité. La vaincre est l'objectif, détruire toutes limites et frontières. Renverser la volonté pour pouvoir mieux la remettre. J'admire les personnes qui semblent y être parvenues.

Rien de pathologique dans mon masochisme. Si c'était le cas, cela aurait négativement affecté ma vie ou celle des personnes qui m'entourent (prémices pour détecter un désordre mental). Je m'en fous si certains trouvent cela terrifiant, cela m'excite plus encore.

Quant à la dysphorie de genre, quand je sus que c'était

la façon dont la psychiatrie nomme la transsexualité ou le transgénérisme comme désordre mental, je pensai : quel enclé de système intelligent. Des personnes qui renversent des catégories aussi sacrées que l'homme ou la femme doivent être forcément des malades mentales. En prime, il y aura un mécanisme clinique, bureaucratique et social afin que leurs vies soient un cauchemar. Avec un peu chance, la moitié se suicidera.

Que l'identité sexuelle soit une chose qu'un monsieur en blouse blanche diagnostique est déjà assez gerbant, mais le pire est que l'on a uniquement deux options licites à choisir. Toute autre chose, intermédiaire, transfuge, multiple, est un danger.

Combien de désespérance j'ai vue dans les yeux des gens qui ne savent pas si je suis homme ou femme (ce qui m'arrive depuis la puberté), ils se voient dans un vide mettant tellement de choses à l'épreuve... Si tu n'es ni un homme ni une femme, tu es un défi.

Combien de fois suis-je entrée dans les toilettes publiques me correspondant selon mes parties génitales pour en sortir illico car toutes ces "dames" entraient en crise devant mon aspect androgyne.

C'est quand je me rasai pour la première fois que je me rendis compte que le genre est une putain de feinte. Dès que je sortais de la maison, les interférences débutaient. Une femme rasée ? Avec une tête de macho pubèradoléscent ? Tu rêves, on préfère penser que c'est un homme, un gars, un garçon. Peu importe si tu as des seins que l'on voit de manière évidente. C'est un mec avec des

seins, il a mangé trop de poulet aux hormones.

Je me rappelle qu'au lycée, lorsque j'avais seize ans, une erreur eut lieu dans les listes remises aux profs avec les noms et prénoms des élèves. Mon nom figurait comme Antonio Diana Junyent Torres. La majorité des profs relevèrent l'erreur et la corrigèrent dès la rentrée, beaucoup me connaissaient de l'année précédente et n'avaient pas de doutes sur mon genre. Sauf l'enseignant de latin, nouveau venu dans l'établissement. Le premier jour de l'appel, il me dit "C'est curieux, Antonio, ton second prénom est la déesse de la chasse". La classe entière se mit à rire, moi avec, mais le pauvre homme n'en comprit pas la raison. Bien plus tard, par pure pitié, je lui dis : "Diana est mon prénom, Antonio est une erreur, je suis une fille". Je me souviens de son mutisme et de sa tête d'effroi, de sa réaction de me virer du cours pensant que je me foutais de sa gueule. Il alla l'expliquer au CPE, que je l'avais trompé pendant deux mois en me faisant passer pour un garçon. Le CPE éclata de rire, j'en fus presque embarrassée. Et j'appris alors que les genres ne sont que du pur cirque, une farce macabre que le système nous fait pour que l'on ait encore plus peur de ne pas s'ajuster à ses directives. Ne pas être clair sur le fait d'être un homme est terroriste du début à la fin.

Ce qu'on te remet de plus important quand tu viens au monde est ton genre, comme une sorte de kit de survie dont tu ne pourras jamais te débarrasser car de lui dépendront ton bonheur, ta fortune, tes rêves. Mais un jour tu captas que non seulement tu peux vivre sans lui mais

qu'en plus tu es plus libre, que tu peux te débrouiller en société, provoquant des grincements partout où tu passes.

Normal qu'ils déclarent dysphorique une telle démonstration de pouvoir. Il faut l'enlever avant que toute la foutue amertume, celle qui paraissait si ferme et résistante, puisse tomber comme un château de sable. Comme le disent les membres du groupe Guerrilla Travolaka, point de dysphorie, euphorie de genre, voilà le message.

Sur l'exhibitionnisme, je ne vous retiendrai pas longtemps, il a ses racines dans ce que j'ai déjà dit : sa condamnation est fondée sur cette terrible idée appelée "droit de ne pas voir". C'est un signe supplémentaire d'identité qu'ils veulent attribuer au sexe : il doit être sale, abject et indécent. Il l'est aussi dans les foyers, ce n'est pas le sortir dans la rue qui le rend plus malveillant, mais le fait que cela se produise. Pourquoi trouvons-nous indécent que deux personnes (ou plus) baisent en public et non quand nous voyons quelqu'un manger, boire, dormir ou respirer ? Le sexe est un acte physiologique de plus et à la différence de déféquer (qui se fait également en privé), il ne pue pas et n'est pas insalubre.

Si je suis tout aussi chaudasse en baisant en public comme en privé, c'est parce que c'est interdit et censuré et je suis certaine que, si ce n'était pas le cas, cela me serait égal de le faire dedans ou dehors, ce serait exactement la même chose : faire ce que le corps réclame, ce dont j'ai envie.

Les chiens baisent tranquillous en ville (j'ai vu des

mémés faire baisser les yeux aux enfants), les singes dans leur jungle, tous les putains d'animaux du monde baisent là où ça leur chante, et nous, que nous arrive-t-il ? Ne sommes-nous pas des animaux ? Pardonnez-moi, mesdames et messieurs, je suis un animal et "humain" est une sous-catégorie de mon animalité. Marre des barrières qu'imposent ceux qui croient que nous sommes une espèce différente, précisément à cause de ce genre de conneries. Notre différence est que nous sommes le seul animal capable de s'autodétruire, c'est cela qui est vraiment honteux, non que l'on se mette à baiser là où notre cœur nous en dit.

Je serais ravie de savoir pourquoi le célibat et la monogamie n'ont jamais été considérés comme des paraphilies, maladies ou troubles mentaux alors qu'ils contreviennent aux lois de la "nature". C'est une maladie de renoncer au sexe (et aux affections qui l'accompagnent) pour des convictions religieuses ou de soumettre le libre arbitre de son désir à une norme si moraliste et si peu pratique qu'est la monogamie.

Les prisons sont remplies d'hommes ayant assassiné leur femme. La faute de ceci, ce sont les véritables maladies mentales telles la jalousie et la monogamie, vécues au quotidien et considérées comme requis indispensables et marques d'authenticité de l'amour.

Si des curés se tapent des enfants, c'est la conséquence directe de leur vœu de célibat et de la façon dont l'Église s'est consacrée à faire chier les hérétiques et les personnes qui décident d'y vouer leur vie. Ils baisent

des enfants car tout être vivant a besoin de baiser. C'est la seule manière qu'ils ont trouvée pour faire ce que leur corps leur demande, continuant de conserver leur dignité en public, se faisant passer pour de parfaits célibataires tout en ayant des relations avec des gosses qui ne pourront témoigner de ce qui leur arrive, protégés par le silence et la peur. Je suis sûre qu'il y a des curés qui ne considèrent pas cela comme briser leur voeu, puisque les enfants n'ont pas de sexe, ce sont des anges...

La monogamie, la jalousie et le célibat tuent. Que je me montre nue, que je prenne une raclée de temps à autre au lit ou que je ne sois parfois pas branchée pour me définir homme ou femme, cela ne tue personne, je ne ferais même aucun mal si on ne nous mettait pas tant de merde dans la cervelle, si beaucoup de gens n'avaient pas gobé cette histoire du droit à ne pas voir et s'ils s'occupaient plus à vivre leurs vies et à nous laisser vivre les nôtres.

IX : Notre sexe est une arme chargée de mercure.

"Lorsque l'on n'attend plus rien de personnellement exaltant, la palpitation augmente et la conscience se rapproche, existant aveuglément, affirmant fièrement, comme le pouls qui frappe les ténèbres. (...) Car nous vivons par coups, car c'est à peine si on nous laisse dire que nous sommes qui nous sommes, nos chants ne peuvent être un décor sans péché, nous touchons le fond"

Gabriel Celaya, fragment de *La poesía es un arma cargada de futuro*

J'ai du venin entre mes jambes. Nerf me traversant de bout en bout, qui convulsionne mon bassin et mes vertèbres et se brise là où je me brise et se casse quand je aise et se reforme avec d'autres nerfs du même acabit. Mon entrejambe est toxique. Comme un insecte ayant développé des couleurs mortelles afin de faire fuir les prédateurs, mon clitoris se lève coloré et féroce ; comme un chat ou un singe qui s'aligne en pointe devant l'ennemi et se hérissé tout entier, ma crête se lève face au monde pour dire, regardez, je suis une femelle qui pourrait te dépecer, je suis un mâle qui pourrait te supplier une caresse. Je suis

hermaphrodite mentale.

Au début je n'étais que de la chair vive, sans protection, exposée... Mais ma peau s'est remplie d'événements lui donnant la capacité d'être une cuirasse à la fois sensible, le pouvoir d'être frontière sans cesser d'être pénétrable.

J'ai été tannée par les corps de mes amantes et leurs sueurs bénites, la pluie acide, l'epilady et la gillette, les coups de fouet de celles qui ont su me maltraiter avec tant d'amour, les habits qui me blessent lorsque je dois les porter par obligation et non pour me couvrir, les regards réprobateurs, de haine, d'incompréhension.

Ma peau est un miracle de la cybernétique et de la prothèse. Ma chair vit en elle pour lui en apporter du contenu et mes fluides y vivent également même s'ils débordent souvent.

L'ennemi voudrait que ma peau soit une cellule pouvant être gardée sans cesse sous la plus stricte des vigilances (celle de mes propres yeux), mais j'ai mis des fleurs comme des vulves ruisselantes entre les barreaux et aucun mur assez résistant n'a pu contenir mes désirs. Je suis une cellule scandaleuse et gênante, irrécupérable. Je vis dans un corps-roulotte, un corps-plusieurs-corps, un corps-bunker.

De ce corps chargé de toutes ces richesses et recours, je m'érige et je vous invite à en faire de même, car nous devons avoir conscience du pouvoir qu'abritent nos sexualités bâtardes, le reconnaître afin de lui donner une utilité au-delà de l'orgasme, des performances, des

ateliers, de l'artistique, le poétique et le politique. Nous en imprimons le côté guerrier. Nos jouissances sont des armes, des jets d'acide corrosif, nos orifices lubriques et dilatés sont des barricades ou des pièges de sables mouvants, nos pénis de chair ou de plastique sont des missiles, nos doigts des balles, nos langues des mitraillettes, nos seins des grenades à main, toute l'extension de notre peau est un champ de mines. Nous sommes armées jusqu'aux dents et l'ennemi guette en dehors pour nous niquer dans tous les sens. Et je me demande : qu'est-ce qu'on attend ? Commençons par nous approprier nos corps, par les récupérer de leurs prisons de conventions sociales, répressions religieuses et limitations idéologiques pour les sauver des tortures esthétiques qui ne nous excitent pas sexuellement et de la longueur du normatif.

Ils ont le pouvoir de nous enfermer dans des taules de béton et de nous enfermer dans nos corps. La différence, c'est que des seconds, on peut s'en évader par notre volonté ; c'est sûrement une question plus psychologique que technique, cela peut coûter cher et ne pas être agréable (ou au contraire, cela peut être le plus grand des plaisirs sur tout quand vient l'instant de la libération), mais nous devons le faire car nous en avons le pouvoir, le seul que nous laisse la précarité, le stigmate de l'anormalité.

Nous pouvons nous transformer en un mauvais rêve pour ceux qui nous détestent, venger toutes les femmes n'ayant jamais eu d'orgasme, celles qui périssent sur le bûcher, les hommes morts sans avoir découvert leur

prostate, nos pères et mères, nos grands-parents, toutes les personnes ayant baisé sans pouvoir vraiment y prendre plaisir et ayant sacrifié leurs sexualités à la faveur des conventions de la reproduction, nous permettant d'être ici et maintenant.

Parler de notre sexe rend inévitable de parler de notre amour, non moins bâtard, non moins incendiaire. Je suis loin de la prude considération que sexe et amour ne peuvent voguer séparément, rien à voir. Je reconnais que je baise uniquement ce que je désire, et ce que je désire, je le désire car je l'aime ou je le hais d'une certaine manière. La grande majorité de mes actes sont régis par une manière spécifique de comprendre ou de sentir l'amour, par les caractéristiques spéciales des choses que j'aime et que donc je poursuis (je fais aussi référence à l'autre visage de l'amour, à la haine, qui fait évidemment partie de la mécanique).

Dire que notre sexe est une arme dépasse en réalité ce que nous pourrions comprendre par sexe. Notre transgression se fait plus évidente et précise car elle mine un terrain délicat, blessant. Finalement l'amour n'est qu'un tabou contemporain, le sexe l'ayant été depuis presque le début. La radicalité (les racines) de nos sexualités combattantes ne réside pas (du moins chez les gens que je connais bien) dans la pulsion du désir, même s'il est si subtilement utile comme culture, mais dans la volonté de rendre nos amours irréfutables contre vents et marées, et que ce que nous haïssons soit positivement modifié par nos actes.

Je suis fatiguée, comme tant d'autres, des définitions et réinventions de l'amour. J'ai plutôt envie de dire ce qui n'est pas de l'amour. Dans tous les concepts qui ont été manipulés, de grands méfaits et cruautés ont été commis autour de l'amour comme du sexe. Il y a des concepts corrompus d'entrée de jeu, prédisposés pour tout type de tromperie ou spécifiquement créés pour que leur cours finisse par être corrompu. Le destin de l'argent, de la politique, de l'économie, de la norme ou même de la "vérité" fut manipulé. Tout ceci exclusivement trop humain pour ne pas déboucher sur une instrumentalisation. Mais l'amour... L'amour n'a jamais eu besoin d'être inventé, il était là, passant semi inaperçu mais toujours essentiel dans la grande majorité des événements. Comme ces choses importantes auxquelles on n'accorde pas trop d'importance, n'exigeant pas de manifestations pour les valider (même si l'amour en a tant).

Je méconnaissais comment je suis arrivée à savoir ce qu'est l'amour, mais je le porte écrit à l'intérieur sans torpeurs artificielles du langage. Parfois, lorsque j'essaye de l'exprimer, je finis toujours par me désespérer de l'impossibilité matérielle de pouvoir le dire plus clairement, et je me rends compte de l'imbécile que je suis quand je vois qu'il est imprimé dans chacun de mes actes. Discrètement inséré dans presque tout ce que je fais.

Notre façon d'aimer ou de haïr est de la dynamite, le sexe est un bon moyen d'allumer la mèche, combustible parfait pour projeter tout ce qui l'accompagne. Le sexe est une superficie qui recouvre et protège nos points faibles,

ce n'est pas seulement du sexe. Sexe-arme et sexe-bouclier. Ce n'est pas une armée aux ordres de quelque chose de supérieur, ni quelque chose de superficiel, car en réalité je l'imagine comme plongeant ses racines profondes dans l'amour et le désir, puissante manifestation dans ses multiples manifestations, pouvant se passer de la parole pour se réaliser.

Je chie sur les prédicateurs de l'amour et leurs phrases si bien construites pour embobiner les idiots, je chie sur l'amour du prochain et sur la bienfaisance, sur l'amour du voisin et sur le premier commandement. "Tu aimeras Dieu par-dessus tout". Quelle bande de fils de pute. Malins, en plus : la première chose à faire pour transformer quelqu'un en serf est de lui ôter son amour-propre et de lui livrer en substitut une merde qui ne se voit pas, ne se touche pas et ne se sent pas. Seulement un organe gestionnaire auquel il faut faire attention et rendre des comptes. Une personne sans amour-propre est un pantin. Si nous ne sommes pas capables de nous aimer avant toute chose, on ne sera pas capables de remettre de l'amour à quelqu'un d'autre ou mettre de l'amour dans ce qu'on fait. Ce sera toujours un remplacement, reflet de cet amour de Dieu, un miroir sans fond, l'amour absolu du néant.

Les "leçons d'amour" inculquées par le catholicisme à l'humanité sont néfastes. Par où entamer la vengeance ? L'utilisation de l'amour instinctif à des bénéfices marchands et politiques est l'un des crimes les plus répugnants de l'Église. Un bon samaritain (dans le dico, la quatrième acception dit "Une personne qui en aide une

autre de manière désintéressée") donne l'aumône à un clochard. Nombreux diraient que c'est un geste d'amour, mais c'est pour gagner un ticket au paradis à crédit. Dans cette merveilleuse coutume de s'assurer le ciel par le biais de la charité, ce ne sont pas les personnes qui sont aidées : ce sont des ustensiles, des systèmes pour laver des fautes et des péchés, et surtout un moyen d'acheter sa place pour la vie éternelle, après avoir vécu dans cette "vallée de larmes". Le bon père de famille qui farfouille dans la culotte de sa fillette se sent purgé lorsqu'il parraine un enfant racheté par le biais d'une ONG. Le chef d'entreprise séquestrant la vie de ses employées sans papiers dans d'interminables journées de travail payé une misère gagne sa place au paradis en subventionnant une campagne d'envoi de nourriture pour l'Afrique. La madame respectable, qui investit tous ses excédents hérités de business aussi rentable que celui de l'armement, arbore dans les manifs contre l'avortement un drapeau géant où il est marqué "Oui à la vie". Avec ce système de manipulation de l'amour, ils ont réussi à ce que des millions d'êtres capables d'aimer par nature ne puissent le faire sans l'intermédiaire d'un attrait non nécessaire. Quelle ruine !

Hors du domaine religieux, si l'on regarde de quelle manière une société en principe laïque interprète et distribue l'amour, ce n'est pas moins pathétique. L'amour, par excellence, est hétéro, monogame et au service de la reproduction. Excuse parfaite pour faire fonctionner le marché et calmer la peur de la "solitude".

Le plan parfait et indispensable pour obtenir

l'acceptation collective : tu tombes amoureux (ici commence tout), tu t'impliques, tu te trouves un job stable qui paradoxalement t'autorisera à jouer avec la personne aimée seulement les jours de congé ou pendant les vacances, te permettant néanmoins de maintenir les relations devant ta famille ; tu te maries ; tu t'achètes une maison que tes arrière-petits-enfants finiront de payer, tu la meubles avec IKEA en essayant que ce soit presque pareil que dans le catalogue ; tu baises un peu et un jour c'est le bébé qui arrive, volontairement ou pas, le bébé grandit, il tombe amoureux... Interminable, la spirale, un jeu de mots, une tentative d'éternité. Cela a l'air trop simpliste vu ainsi, mais ainsi se voient les choses lorsqu'on sort la tête de cette bulle de rêves, remplie d'une horde de couples travailleurs payant leur crédit et amenant les enfants à l'école et achetant des trucs en ayant l'air d'y trouver leur bonheur (ou leur vallée de larmes). Tout cela, fondé sur l'amour. C'est l'objectif de l'union matrimoniale, certifier, légitimer, mettre un corset de normes pour rendre l'amour digestible et dirigeable, pour lui enlever son essence et demeurer dans la commodité de la carcasse, rabotant toute aspérité d'éventuels inconvénients.

Ils ont soustrait à l'amour la douleur qu'elle produit et, du coup, ils ont flingué le plaisir. Aimer fait plaisir et fait mal à parts égales, c'est son noyau, incommode et contre-productif.

Alors, l'amour c'est la Saint Valentin, les anniversaires de mariage et la baise du week-end. C'est un contrat signé devant une autorité, qui s'achète et qui se vend cher, sans

place pour la haine dans aucune des normes, politiquement incorrecte et peu civilisée. Les gens deviennent par conséquent dingues et commettent des stupidités comme s'endetter à vie ou s'entretuer pour entretenir ce modèle.

Cet amour nous exclut et nous diabolise. C'est presque tant mieux, nous pouvons nous en libérer sans rien perdre, finalement, on était déjà une bande de cinglées... Quel gâchis, cet amour institutionnalisé. Si au moins ils l'avaient fait avec un peu moins d'hypocrisie et un peu plus de sincérité !

Voilà pourquoi nous avons du venin entre les jambes. Il se glisse jusqu'à la dernière goutte car nous sommes remplies d'amour et de haine authentiques.

Nos armes sont intégrées à nos corps, pas besoin d'industrie pour nous parrainer. Notre sexe, notre désir et notre amour-haine sont là pour nous aider à réussir à changer les choses. Notre entrejambe et nos coeurs, libérés, sont du pouvoir, et quand nous en serons conscientes, nous pourrons passer à l'action. Nous pourrons en tirer parti jusqu'à nous souiller.

X : La pute monstrueuse : prostitutions divergentes et quelques réflexions sur le métier.

"Vint alors un des sept anges qui détenaient sept coupes et il me parla ainsi : Viens ici, et je te montrerai la sentence contre la grande catin, celle qui est assise sur de nombreuses eaux ; avec elle ont forniqué les rois de la terre, et les habitants de la terre se sont soûlés avec le vin de sa fornication. Et il m'amena dans l'Esprit au désert ; et je vis une femme assise sur une bête écarlate remplie de noms de blasphèmes, qui avait sept têtes et dix cornes. Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de perles, et elle avait un calice d'or à la main, rempli d'abominations et de l'immondice de sa fornication"

Saint Jean, Apocalypse

"I'd just like to say I'm sailing with the rock, and I'll be back like Independence Day, with Jesus June 6. Like the movie, big mother ship and ail, I'll be back, I'll be back".

Derniers mots d'Aileen Wournos

Dans le premier chapitre, je parlais de ma première transgression intentionnelle et je disais qu'il s'agissait basiquement d'expériences sexuelles avec des hommes, se rapprochant assez de la prostitution. Mais plus tard, j'ai pensé que, socialement, c'est tout à fait normal qu'une femme accepte des cadeaux de son amant comme partie du jeu de la séduction (ou de la chasse). Très probablement, si l'amant n'agit pas de la sorte, elle n'écartera pas les jambes avec autant de facilité. Et je le faisais en toute évidence, en fréquentant d'une manière intéressée ceux qui avaient un extra à m'offrir en plus de la baise.

Nous sommes toutes un peu putes, à commencer par les bonnes épouses, le mariage étant une forme de prostitution, comme le dit Bea Espejo ou comme le disait Emma Goldman il y a plus de cent ans. Les hommes que j'ai baisés n'auraient sûrement pas été objets de mon désir sans ces additifs. Cela fait douze ans que je ne me suis pas envoyé un mec de façon plus ou moins conventionnelle, et le seul hétéro que je me suis fait ces dernières années a été en échange de quelque chose de matériel. Mon ordinateur était bousillé et je mis une annonce en disant que j'offrais des omelettes aux patates en échange d'une réparation informatique. Un informaticien vint à la maison, il me dit que mon ordinateur était mort et qu'il m'en donnerait un autre, mais que les omelettes aux patates, ce n'était pas suffisant. Il voulait un massage, je lui répondis que pas question, c'était trop fatigant, mais que s'il voulait baiser, pas de problème. Il me porta un super ordinateur qui dura

un an avant d'être foutu en l'air.

Ces hommes n'auraient sans doute pas baisé avec moi si ce contrat ou interchange s'était mené de façon trop explicite. Je ris de tous ces machos disant qu'ils ne paieront jamais pour baiser, croyant que le fait de ne pas pouvoir obtenir de sexe si ce n'est en échange d'argent les rend moins machos, abîmant leur auto-estime de grands galants. Ils ne se rendent pas compte que sans ces éléments externes dont ils s'approvisionnent comme des pies (éléments qui mettent en évidence leur statut économique plus ou moins haut), sans ces petits cadeaux aux moments précis, le "Je vous invite à boire un verre" initial, ou le "Je paye tout" du premier dîner, ils n'auraient pas trempé leur biscuit avec tant d'assiduité. Ainsi va la séduction, tous les animaux le font. Le mâle doit systématiquement sur-stimuler le coït avec la femelle car pour elle, malgré la stimulation naturelle du plaisir physique (lorsqu'il existe, bien sûr), les conséquences de cette baise sont beaucoup plus catastrophiques. Une question de survie. Cela ne sert à rien de dénigrer les hommes qui baisent avec des prostituées, ils sont pareils, la seule chose qui les sépare est que leurs contrats sont explicites et qu'il leur manque la capacité à jouer les Don Juan pour aller direct en besogne.

Avec pacte ou sans pacte, j'ai toujours été très pute. Il y a à peu près cinq ans, inspirée peut-être par la précarité, l'idée me vint de me mettre à baiser pour de l'argent. Ce ne fut absolument ni gênant ni honteux, seulement une entreprise pour laquelle je me sentais capable et bien

préparée. J'avais vraiment la flemme de me remettre à nouveau dans le monde des hommes hétéros (baiser avec eux me donne souvent la flemme), alors je pensai à elles, aux femmes.

Un nom me vint à l'esprit, par pure logique, "Mujeres horizontales" (Femmes horizontales), comme début de projet prétendant offrir des services de prostitution et de compagnie de femmes pour femmes.

J'étais à cette époque totalement ruinée, et je me dis qu'il devait y avoir une certaine vertu à valoir son prix. Je pensai d'abord à l'écriture, à la poésie. Mais dans un élan de réalisme, je sus d'emblée que je n'en tirerais pas un rond, et encore moins le type d'argent que je désirais : du blé facile et rapide. Puis un après-midi, après avoir tiré un coup avec je ne sais qui, je me demandai comment j'allais me démerder quand je serais toute vieille et toute ridée. Dans cette mini crise sexo-existentielle, conjuguée à un besoin pressant d'argent, l'idée apparut : je veux être pute pour femmes.

Je me dis : "Diana, tu es une bonne baiseuse de femmes. Tu as perdu de la pratique mais tu t'es envoyé une quarantaine de meufs ces sept dernières années. Tu as la fabuleuse vertu de toutes les aimer, tu es la pute parfaite". Et, c'est vrai, les hommes cisgenres me plaisent mais toutes les femmes cisgenres me paraissent baisables sans exception. Je ne veux pas dire que toutes les femmes m'altèrent le sang, mais je suis capable de trouver chez toutes quelque chose de beau, donc d'excitant. Mains, cou, seins, toute partie du corps qui à première vue pourrait ne

pas m'exciter, en l'observant de près, contient des éléments qui me rendent chaude. Et les chattes... mmm, j'adore les chattes, après tant d'années à les bouffer, les pénétrer, les saisir, je me sentais comme ayant obtenu une maîtrise en chattologie.

Ce projet en tête, je vis que j'avais quelque chose d'important à donner, une sorte de travail bien fait et payé en conséquence, comme toute autre profession ; une excellente baiseuse offrant ses services, ainsi je le croyais du moins. On m'a toujours dit que j'étais une bonne brouteuse de gazons, j'ai une chatte et des seins avec lesquels on peut faire toute chose imaginable, je sais me tortiller, j'ai un bon cul, je gémiss toujours plus comme une véritable hyène (le visionnage massif de porno y est pour quelque chose) et j'ai des mains auxquelles aucun orgasme ne résiste.

Quelle belle idée, toute montée dans ma tête, je me voyais dans quelques mois sortie de ma misérable vie, pleine de blé, dans une baraque avec jacuzzi, voyageant çà et là sur une Harley, mangeant chaque jour comme une reine, la Belle Otero. À la fantaisie d'être la meilleure pute du monde pour lesbiennes, d'autres conclusions s'avancèrent, en observant le panorama commercial.

Je découvris qu'il n'y avait pas de putes pour meufs, que celles qui existaient étaient en réalité des hétéros qui ne s'étaient jamais déjeuné un clitoris, que j'étais sur le point de m'introduire dans un marché complètement vierge en Espagne. Je cherchai durant des semaines, car mon idée du début était de rentrer dans un business déjà existant

pour ne pas avoir à tout faire ; faire partie d'un bordel ou d'une entreprise. Mais ce genre de services sexuels de femmes pour femmes n'existait pas. Je trouvais un scort à Londres, leur envoyais quelques mails et photos mais elles me répondirent qu'elles ne bougeaient rien sur le territoire espagnol, qu'il fallait me rendre à Londres si je voulais bosser avec elles. Sans un rond et avec des études à moitié terminées, ce n'était pas un plan de vie.

Je me retroussai les manches dans l'illusion de trouver une mine d'or en terrain inexploré. Le nom "Femmes horizontales" vint lors d'un moment d'illumination éthylique, pensant que parfois les phrases les plus simples sont les meilleures armes de marketing. Je découvris plus tard que c'était la façon d'appeler les putes à des époques où les gens étaient trop élégants pour appeler les choses "sales" par leur nom.

J'écrivis une annonce :

"Bonjour, nous sommes un groupe de jeunes femmes lesbiennes offrant des services sexuels et de compagnie pour femmes.

Si tu es seule et que tu as envie de passer un moment agréable, si tu as envie de sexe sans engagements ni problèmes, si tu es mariée et que tu as envie d'expérimenter de nouvelles sensations sans lui, mets-toi en contact avec nous, tu ne le regretteras pas.

Nous sommes attrayantes, avec un bon niveau intellectuel et, surtout, nous sommes de bonnes amantes avec de l'expérience et une bonne intuition pour donner du plaisir à d'autres femmes, ose et vérifie-le par toi-même.

Pour info sur les services et les tarifs, écris s'il te plaît un mail à mujeres_horizontales@yahoo.es et nous te répondrons au plus vite.

Nous prions les hommes et les couples hétérosexuels de s'abstenir, notre activité s'adressant uniquement aux femmes.

Salut et merci, Lubna".

Simple et discret. Avec un brin de mensonge, puisque à l'époque je menais le projet dans la solitude absolue. Je ne sais pas pourquoi je décidai d'être un "groupe de jeunes femmes lesbiennes", cela faisait plus attractif que "Je suis une jeune femme lesbienne", j'imaginai sans doute donner une apparence plus professionnelle.

J'ouvris une boîte mail, me fis quelques photos cochonnes et diffusai la semence dans tous les forums de gouines. Durant trois ans, je balançai l'annonce quasiment tous les jours et les copines de Post Op, dès l'instant où elles se greffèrent au projet, imprimèrent de jolies cartes dans l'intention de les distribuer dans les locaux lesbiens de Barcelone.

Une idée brillante, un marché désert, pas de concurrence. Malheureusement, je me trompais en nourrissant autant d'espoir. L'erreur fut sûrement de croire que le marché féminin serait un filon aussi facile que le masculin. Ça m'emmerde de dire cette chose qui sonne si peu queer, mais il y a de grosses différences (éducatives surtout) entre les hommes et les femmes, cette expérience me le démontra clairement. Ma boîte mail se transforma en

cabinet sentimental et je rentrai dans le jeu, toute convaincue de la viabilité de l'affaire, voyant une cliente potentielle derrière chaque malheureuse m'écrivant pour me raconter ses déboires au sein de son couple, ou derrière chaque lesbienne travaillée par l'envie d'avoir quelqu'un à qui parler de sexe de façon ouverte. En trois ans, j'eus le triste chiffre de cinq clientes. Seule une d'entre elles fut formidable : on ne perdit pas de temps, directes au grain, on baisa, elle lâcha l'oseille et on en remit une couche !

Je me disais au début que c'était à cause des tarifs, je baissai donc les prix. Mais non, ce n'était pas ça. C'est odieux de le dire ainsi, mais la majorité des femmes-clientes-potentielles avaient besoin ou cherchaient quelque chose de très différent d'une pute, elles voulaient une histoire d'amour, une psychologue, une "compagne" (comme je hais ce mot dans ces contextes niais).

Je me disais que mon esthétique était peut-être très restreinte (j'allais à toute berzingue et mes manières, plus que jamais, n'étaient pas celles d'une femme). La grande majorité des pseudo-clientes demandaient une fille "féminine et jolie", et moi, je ne suis en apparence ni l'une ni l'autre. Je demandai donc de l'aide à une super femelle, Itzi, à une punk méga-femelle, Majo, et à une virago avec du style, Elena. Mais cela n'avait non plus rien à voir avec des questions de style, d'hormones ou de poils. Il me manquait l'élément essentiel : les lesbiennes baisent par amour.

Pour comble, mes messages dans les forums recevaient une quantité de réponses disproportionnées avec de

nombreux commentaires désespérants. Les féministoïdes me sautèrent dessus en arborant la bannière de salvatrices de tout le genre féminin, elles me disaient que j'étais le comble des combles, une femme qui en plus de s'autoexploiter et de dégrader sa condition au rang de pute, le fait par-dessus tout pour d'autres femmes, tentant de propager les laides et répulsives habitudes masculines aux éternelles victimes et innocentes femmes. Elles me traitaient comme une pestiférée sans principes, une idiote sans cap, une irrécupérable. Pour elles, prostitution et esclavage, exploitation et dégradation allaient de pair et c'est ainsi que je fus crucifiée, telle une Marie Madeleine effrontée dépassant les limites de leurs stupides barricades anti-hommes pour se jeter dans les bras de la première cliente... Intolérable, un gâchis de fille.

Je me désistai au bout de quelques années, mais aujourd'hui encore, quand je vois qu'on ne me répond même pas à la sollicitation d'embauche comme patineuse chez Carrefour, je crois que c'est un bon business et que, pour ma part, étant très pute et pas du tout commerçante, je n'avais pas su embrayer pour avancer. Bref, je ne le saurai jamais.

Ce fut nonobstant une expérience personnelle pour me rendre compte que je n'avais pas grand-chose à voir avec le milieu lesbien espagnol (et peut-être planétaire), car même sur l'aspect sexuel, celui que je croyais le plus opportun pour y trouver des points communs, il est impossible de coïncider. Pour moi le sexe a toujours été cela, du sexe, je n'ai pas eu besoin de l'accompagner d'autres choses pour le

rendre plus propre, acceptable, joli. J'aime qu'il puisse être sale, marginal, impie. Je tramai durant des années dans la mouvance lesbienne de Madrid et de Barcelone, c'était la façon la plus simple de pouvoir s'envoyer une meuf (chercher des femmes hétéros sur leur terrain, c'était beaucoup plus pesant) car je pensais que notre goût commun pour les moules serait accompagné par bien d'autres choses à partager. J'étais jeune et naïve et j'avais foi en cela, plus longtemps que nécessaire car, finalement, de temps en temps, un miracle se produisait et je rencontrais une autre délurée avec qui partager des perversions et des liens plus profonds que la baise. Mais quand mon cercle amical et affectif fut ravitaillé par d'autres voies plus nourrissantes (merci post porno et la mouvance queer de Barcelone pour le sauvetage, vous m'avez fait voir la lumière), j'arrêtai de mettre les pieds dans le milieu lesbien. Finies enfin les fêtes gouines que je détestais tant, où la musique était toujours la même merde, l'impôt rose omniprésent (même pour laisser ta veste au vestiaire) et où toutes les meufs avaient l'air d'être sorties direct d'une série américaine.

Ce "Je suis lesbienne", que je prononçai un jour avec orgueil, par goût, par nécessité et pour me sentir partie intégrante de quelque chose, s'effondra à l'instant où, grâce aux lectures de Beatriz Preciado et à mes nouvelles amitiés, je sus que je n'allais jamais m'emboîter dans des catégories non seulement asphyxiantes mais faisant partie des plans de l'ennemi. Hétéro, homo, lesbo, bi... Quelle galère, ce que l'on se sent légère quand on se nettoie de cette merde.

Pour en revenir à la prostitution, je voudrais ajouter une chose qui m'a toujours interpellée et que je ne suis pas sûre d'avoir partagée avec d'autres personnes pour savoir si je suis la seule à la penser (chose très improbable).

Il y a un archétype de pute occidentale contemporaine, une image esthétiquement très bien définie et très bien connotée au niveau social. Cet archétype s'habille de façon légère et criante, lingerie provocante, talons hauts, petit sac à main, cheveux longs et détachés et maquillage abondant ; niveau socio-économique et culturel plutôt bas ; physiquement attrayante (ou parfois détruite).

Dans l'imaginaire hétéronormatif, c'est rarement une femme élégante, cultivée, maniant la parole et les idées avec clarté ; jamais ils ne l'imaginent comme travailleuse avec des droits, ni madame, ni mère de famille. Sa représentation stéréotypée est omniprésente, au cinéma, dans la BD, les blagues, la culture populaire, etc. Cet archétype contenant de nombreux désavantages a néanmoins la vertu d'être destiné à gagner de l'argent, car c'est à cela que travaillent les putes, comme tout le monde, à gagner de l'argent.

La pute prototypique a la possibilité de s'insérer sur le marché d'où précisément ont jailli ces caractéristiques. Selon la théorie d'Eleanor Rosch, le prototype est un membre de chaque catégorie cognitive (histoire de mettre de l'ordre dans le poulailler, pour simplifier) qui se reconnaît le mieux, le plus représentatif. Autour, il y a les membres périphériques, ressemblant au prototype mais se différenciant par une ressemblance à des membres d'autres

catégories.

Les périphériques sont de mauvais exemples de la catégorie, la faisant paraître diffuse, déstructurée et difficile à analyser. Cette théorie est évidemment destinée aux membres catégoriels inertes (aux mots et à d'autres abstractions), non à des êtres vivants doués de capacité d'action. Mais si nous l'extrapolons à l'espèce humaine, il serait logique de penser que les prototypes de chaque catégorie essaient par tous les moyens d'éliminer ou d'intégrer les membres périphériques, empêcheurs de tourner en rond et discréditant la catégorie... Dans mon cas, dans cette tentative d'essayer de sortir de ma condition par une voie que je croyais facile, en extrapolant cette théorie à l'échec du projet d'être pute, je me rendis compte que j'étais périphérique totale et que la clientèle des éléments prototypiques ne me voulait pas dans une catégorie. Pour divers motifs : je ne suis pas prototypiquement belle, mon esthétique est spécialement conçue pour faire fuir les crétines et attirer les êtres similaires, je connais mes droits et je me bats s'ils sont piétinés, je suis allée à la fac, etc.

Une fois seulement un client m'accosta dans la rue en me demandant le prix et ce fut de la pure confusion. Quartier Chueca de Madrid, en plein hiver, j'étais engoncée dans un manteau à plumes, attendant un copain qui finissait son travail, à l'entrée d'un bar. Un homme âgé s'approcha et me demanda : "Combien ?" Je ne sus quoi lui répondre, je me mis à rire et lui répondis que je n'avais pas ce qu'il cherchait. Ma tête rasée et ma bouille d'enfant lui firent

croire que j'étais un mec prostitué pour mecs... Il s'approcha peut-être plus de cet archétype que de celui de pute.

Quand quelqu'un comme moi se propose pour un projet qui, après de multiples essais, finit par échouer, elle ressasse et ressasse pour trouver les raisons de l'échec. Bien, mis à part le fait que jamais je n'ai géré les questions pécuniaires avec aisance, l'autre conclusion que j'ai tirée est que je ne suis même pas une pute périphérique. Je suis un monstre. Je fais peur aux clientes. Et ainsi, comme un monstre, je me dis qu'un jour j'essayerai une nouvelle tentative.

Et ce jour arriva, à l'instant où je pensais que je pouvais précisément mettre en vente cette partie de moi. Ce qui pour 90% de la population serait une pute monstrueuse serait pour les 10% restants une pute queer, quelque chose de plus adapté à mes goûts, un bijou, quelque chose de difficile à trouver, une pièce attirante et baisable de l'Horror circus, une vraie chienne. Les prototypes sont faits pour être propagés, estompés par des éléments indéfinis. Ce monde de catégories est une cage soporifique dans laquelle je n'avais pas envie de vivre. Et ainsi, dans une sorte de prostitution non prototypée, divergente et insoumise, naquit "Perrxs horizontales". Rien à voir avec "Mujeres horizontales" car construit sur l'expérience de l'échec. Mes motivations n'étaient plus de tenter de sortir de la galère à laquelle je me suis habituée, mais d'offrir la possibilité de quelque chose de différent pour qui veuille bien le goûter. J'oubliais donc complètement l'idée de

"femmes pour femmes" qui n'avait plus de sens et lançai le concept dans les réseaux de chiennes autour de moi.

C'est un projet, pour lui donner un nom, de "prostitution queer". Évidemment, la multiplicité de genres des personnes y participant rend l'affaire beaucoup plus rigolote. Les services offerts ont également été élargis : safari guidé dans les parcs de cruising du Barcelone nocturne, jusqu'à des services spéciaux pour les sourds-muets ou des gens avec d'autres types d'invalidité, exhibitionnisme, pratiques BDSM atypiques, expérimentation avec des sex-toys, etc. Nos corps feraient grincer les engrenages à tout archétype de prostitution. Dit d'une façon simple : si on s'éclate dans notre manière d'être et de faire les choses, c'est pareil pour d'autres personnes, et ce plaisir que nous avons à offrir et qui ne se trouve pas aisément sur le marché sexuel, on le vend ou on l'interchange.

Un tas de personnes croient, de par leur ignorance, que nous, les gens aux corps non normatifs et aux beautés qui ne figurent pas dans les revues de mode, sommes une bande d'aigries qui, fruit de la rage de ne pas pouvoir s'associer à leur structure parfaite, faisons ces choses faute de mieux. Dans leur aveuglement, ils ne se rendent pas compte que leurs couples, leurs familles, leurs parties de jambes en l'air du samedi soir, leurs prières du lendemain, leurs hypothèques, leurs emplois à temps complet, leur bonheur soumis aux lois du troupeau nous donnent la gerbe et que c'est réciproque. Si nous ne sommes pas à leurs côtés, c'est par volonté politique et

morale, car nous ne voulons pas renoncer à notre liberté ni nous soumettre à leurs normes, avec ou sans droit d'admission. Nous qui participâmes à "Perrxs horizontales" pourrions très bien nous transformer pour nous ajuster à cet archétype de prostituées que la société catégorise (maquillage, chirurgie, perruques... Ce n'est pas si dur de se déguiser en pute ou en prostituée pour mecs), mais on n'en a pas envie. Nous offrons une prostitution dissidente, peu importe si elle est effective ou pas, nous ne sommes pas là pour faire des affaires mais pour marquer une différence. Nous n'avons pas peur des féministoïdes ni de leur discours victimiste, à notre avis elles n'ont pas raison et elles ont perdu le nord. Une phrase du livre King Kong Théorie est claire à ce propos : "Ainsi, à partir d'images inacceptables d'un type de prostitution pratiqué dans des conditions exécrationnelles, l'on extrait des conclusions sur le marché du sexe en général. C'est aussi pertinent que de parler du travail textile en montrant uniquement des images d'enfants travaillant dans des caves, sans contrat".

Une des chiennes, Beti Wet, me disait un jour qu'un ami à elle travaillait comme soigneur dans un centre d'handicapés. Ce gars en question, avec toute sa bonne volonté, amenait de temps en temps les internes aux putes. Les expériences étaient pour le moins traumatisantes.

Lorsque je demandai à Virginie Despentes son avis sur le projet "Perrxs horizontales", elle fut sincère : "Impossible de gagner de l'argent avec un tel projet". Elle, pute expérimentée, savait très bien où est l'argent et ajouta : "Vous terrorisez ceux qui ont du fric et excitez

ceux qui n'en ont pas". Elle avait raison, les gens friqués ne lâcheraient pas un rond en putes avec crête sur le crâne et un look digne du club de Lorena Bobbitt^[32]. Et les gens enchantés de baiser avec quelqu'un comme moi me ressemblent tellement qu'ils sont tout aussi précaires ; chose très sexy, certes, mais permettant peu de luxe. La clientèle potentielle cherche plutôt une demoiselle, chose que je n'ai jamais été. Peut-être qu'une perruque, du maquillage, une minijupe et des talons hauts seraient bienvenus. Et je serais sûrement disposée à le faire. Mais au même instant, Beatriz Preciado me signalait que ce que nous faisons chez "Perrxs horizontales" est profondément artistique, politique et nécessaire. Parfois je ne sais trop bien où placer le curseur, entre le besoin d'argent et faire le tout plus vendable et plus commercial, et le contenu politique de la démarche, ceci étant ce qui me botte le plus. Sincèrement, me travestir et sortir dans la rue à la pêche aux clientes ne m'attire pas du tout, je préférerais à la limite ne pas manger pendant une semaine. C'est sans doute pour cela que je vois les personnes capables de le faire, telle mon amie Veronica Arauzo, comme de véritables héroïnes, car je trouve que pour faire ce qu'elle fait, tout comme des milliers de femmes qui se prostituent dans les rues, une valeur extraordinaire et une capacité à surmonter la peur et l'agression sont nécessaires, ce dont je manque fortement.

Et, qu'en est-il des putes non archétypées, celles qui dynamitent l'imaginaire collectif de la société, dans lesquelles je m'inclus ? Personne ne nous tend le micro, ils

savent que ce que nous avons à dire dépasse de loin ce qu'ils voudraient entendre. Une pute avec des études, de la conscience politique, des idées révolutionnaires ? No way. Comme l'expliquait bien Itziar Ziga dans son article "Pourquoi nous, putes, criions-nous ?", lorsque la société parle de prostitution, les prostituées ne sont jamais invitées à s'exprimer. Pour cette raison, et moi qui ai confiance dans tout ce qui produit de l'urticaire au système, l'avenir de la prostitution sera pris en main par les putes périphériques, celles qui produiront des courts-circuits, pour démonter leur catégorie et construire quelque chose sur des bases plus justes, plus humaines et meilleures. C'est l'avenir que j'imagine, beau et imparable.

Post scriptum (post mortem).

Je ne voudrais pas clore ce chapitre sans parler d'une des membres de mon autel personnel d'héroïnes, Aileen Wuornos^[33] et sans également mentionner Gema, la première pute que j'ai connue.

Il y a pas mal d'histoires similaires à celle d'Aileen de par le monde. Une fille qui se prostitue à treize ans car baiser, c'est la seule chose qu'elle ait apprise dès l'âge de quatre ans (grâce à son pépé ne sachant pas lui raconter des histoires de contes de fées). Un pourcentage élevé de femmes a sûrement subi le même sort dès l'enfance (baisées par leurs pères, leurs frères, leurs camarades de classe). Toutes ne finissent pas par péter les plombs pour se convertir en serial killers. Aileen oui. Et ce ne fut pas par autodéfense ou parce qu'ils étaient odieux, simplement

parce qu'elle désirait tous les tuer, tous ces connards qui baissent leur pantalon et lâchent leurs putains de vingt dollars.

À quatorze ans, elle se retrouva engrossée, sans savoir lequel était le papa de toute la bande de mecs de son village qu'elle s'envoyait en échange d'argent. Après avoir accouché et laissé le bébé à l'adoption, personne ne voulut d'elle et elle vécut deux ans seule, dans un bois, gelée de froid. Puis elle partit en Floride, sur la route, pour se marier avec un vieux, pour lui pomper le fric, mais ce dernier s'en rendit compte et il divorça.

Plus tard, elle connut Kyla, la chienne qui la dénonça de manière méprisante et répugnante, celle qu'elle aimait profondément

Si je pouvais voyager dans le temps, une fois seulement, je crois que j'irais, sur la fin des années 80, au bar où Aileen et Kyla se rencontrèrent, et je me mettrais à sa place. J'ai senti parfois le profond désir de l'embrasser, de la couvrir de baisers, de lui manger la chatte jusqu'à exténuation, de lui donner de l'amour, de tuer pour elle, de me livrer à sa folie, son alcoolisme, d'être possédée par ses ferveurs... On dit que c'est ce qui arrive lorsqu'on tombe amoureuse. Je suis peut-être, en quelque sorte, amoureuse de son personnage, mais je sais qu'il y a des milliers de femmes comme elle, qui ne sont pas (encore) mortes, et quand je songe aux circonstances qui les mènent jusque-là, une énergie inexplicable s'allume en moi, un mélange de rage et de douleur qui me donne énormément de force pour continuer à faire chier, dans la mesure du possible, le

maudit ennemi, l'ennemi d'Aileen, le mien, celui de nous toutes.

Gema faisait aussi le tapin dans la rue, en plus de faire du trafic de petites quantités de coke. Elle avait une gamine de dix ans (moi, j'en avais seize) qu'elle aimait mais dont elle n'avait rien à cirer. Je dormais souvent chez elle, attendant son retour, imaginant quelque client lui tranchant la gorge et sentant un plaisir immense quand j'entendais tourner la serrure de la porte. Je lui préparais un bain chaud et lui faisais un massage. Après, nous allions au lit et elle s'élançait sur moi. Elle ne se laissait pas souvent baiser, elle disait qu'écartier les cuisses, ce n'était pas si marrant que ça. Ce n'était pas frustrant, la vérité c'est que Gema me baisait comme personne, me demandant en retour des caresses, des baisers et de l'amour.

La dernière fois que je la vis, il lui manquait la moitié des dents. Cette femme mi-Madonna mi-Sharon Stone que je connus jadis a disparu, elle était accro à la blanche et c'est à peine si elle se souvenait de moi. Elle est maintenant sans doute morte.

Aileen est aussi décédée, assassinée par le système. J'ai pleuré pour elle. Il y a pas mal de matériel sur elle, notamment le film *Monster* (un symbole de plus des sangsues hollywoodiennes) et quelques documentaires un peu plus gratifiants.

Pourvu que ses derniers mots s'accomplissent et qu'elle revienne, comme un messie, dans une grande soucoupe nourrice.

XI : Transféminisme : un féminisme qui m'inclut (enfin).

"Certaines méchantes femmes, rangées du côté de Satan, séduites par les illusions et les fantasmes des diables, croient et professent qu'elles chevauchent de nuit aux côtés de Diana, la déesse des païens, et qu'une multitude innombrable de femmes, montées sur des animaux, avancent à grands pas sur la Terre de nuit, obéissant aux ordres de leur maîtresse, et que certaines nuits, la maîtresse les convoque"^[34]

Cité par l'abbé Regino de Prüm au Xe siècle, appartenant probablement à une résolution du synode d'Ancyra de l'an 314.

Nous qui sommes nées dans les années 80 avons, évidemment, sauté des phases de l'évolution du féminisme. Et il y a certaines de ces phases, les plus désagréables, par lesquelles grand nombre de féministes (jeunes et âgées) ne sont jamais passées. Nous ne pouvons pas, comme nos prédécesseuses, rester ancrées dans un passé uniquement nôtre dans la mesure où nous bénéficions des résultats des luttes qui eurent lieu en son sein.

Pour moi, le féminisme a toujours été inhérent à ma

liberté, je ne m'étais jamais autoproclamée féministe jusqu'à ce que les filles de Medeak^[35], durant les journées du Féminisme Porno Punk à Pampelune, me dirent que ce que je faisais était très politique et féministe. Je pris dans un premier temps leur affirmation avec scepticisme. J'avais depuis longtemps décidé que les luttes politiques n'étaient pas ma tasse de thé, ou seulement d'une manière quasi spontanée, car toutes ces dynamiques impliquent une collectivité à l'égard de laquelle je n'ai jamais été disposée. J'aime faire les choses seule. En réalité, toutes ces doctrines me semblent être des prisons, et si ce que je fais est politique, ce n'est pas le plus important, ni l'élément déclencheur.

Mais, somme toute, faire ce qui te semble bon sans te soucier de à qui ça plaît ou déplaît est profondément politique, et si en plus ces actions cassent les burnes dans des secteurs sociaux (entendez patriarches, machos, dames bcbg...), ben on est féministe...

On dit que tout est politique. Je n'en sais trop rien, je suis anar et athée, je ne connais d'autre doctrine que celle que me dicte ma volonté, ni d'autre religion que celle de mes hormones et de mes cycles menstruels, seigneurs et maîtres de ma conduite.

Cela peut paraître superficiel, je ne sais pas trop comment le dire, mais la politique, je m'en tape. C'est comme un emballage dont (on dirait) aurait besoin chaque lutte. Si je considère quelque chose comme injuste, je préfère mille fois beugler mon désaccord sur la place publique plutôt que de m'asseoir sur un canapé à philosopher sur comment sont

et devraient être les choses. Je le reconnais, je suis une brute, mais les trips politiques ne m'ont jamais attirée, que voulez-vous que j'y fasse.

Je peux aussi m'asseoir sur mon canapé, me mettre à penser sur les infamies et écrire sur l'ennemi, laisser couler ma rage dans un poème, mais cela fait partie du processus d'incubation de ce qui deviendra des actes. Je crois que ma pensée s'identifie plus à une attitude guerrière que politique. Sans aucun doute, en savoir plus sur les stratégies, les méthodes, la diplomatie, les façons de baiser le système et d'en tirer parti me seraient très bénéfiques. Si je savais faire ces choses, je ne serais pas la même.

La première fois que je dus reconnaître que oui, ce que je faisais est politique, ce fut relativement tard et presque de force. Et cela me coûta encore plus de reconnaître que c'était également du féminisme, car j'eus plusieurs rencontres désagréables avec celles se disant féministes. En voici quelques exemples.

Il y a quelques années, je me rendis à la manif de Barcelone à l'occasion du 8 mars, journée de la femme travailleuse. Je me plantai avec ma fabuleuse Yasmin (couple et dominatrice durant deux années environ) qui me promenait, attachée par le cou, à quatre pattes, durant quelques instants du défilé, avec un grand panneau pendu à mes épaules où il était écrit "Soumise par vocation, pute par profession" : C'était une réaction consécutive au sentiment de gêne ressenti à la manif de l'année précédente, où un groupe assez nombreux de femmes criait, mégaphone en

main, le slogan "Ni pute ni soumise". Ce n'était pas la première fois que je l'entendais mais bien la première où je me rendais compte des significations tentaculaires d'un tel message, inadéquat même pour une manif de féministes du Partido Popular (s'il y en a). Je sais que ce message fut construit en son jour en réponse directe au machisme qui considère que la femme non soumise est une pute et vice versa, et qui nous indique les variantes possibles que nous devons adopter : soumises en tant qu'épouses, putes en tant qu'amantes. Mais, les putes étant précisément les travailleuses les plus mal traitées par le système, je considère qu'il est profondément injuste que, lors d'une manif pour la femme travailleuse, certaines passent leur temps à crier qu'elles ne sont pas des putes quand, en réalité, nous toutes, même celles qui n'ont jamais exercé un tel métier, devrions nous dénommer comme telles, pour donner plus de force à leurs voix et à leur lutte, pour qu'elles sentent qu'elles ne sont pas seules ou que le reste des femmes ne les a pas abandonnées. Que nous ne les discriminions pas en tant que travailleuses, tout ceci parce que, dans 99% des cas, les bénéficiaires de leurs "faveurs" sont des hommes.

Des devises du genre "Ni pute ni soumise" sont une manifestation externe, claire et évidente d'un certain type de féminisme, qui considère que nous, les femmes qui décidons par notre volonté de vendre du sexe ou qui aimons nous faire frapper et dominer, ne sommes dignes d'aucun respect.

Lors de cette manif, certaines lisaient mon panneau

avec effroi et contemplaient absorbées mon attitude de chienne soumise. On m'interpella plus ou moins violemment pour que j'explique la raison de mon grand outrage, et d'autres souriaient tout simplement.

En réalité, il n'y avait pas grand-chose à expliquer, c'est net, la prostitution ou l'esclavage ou le BDSM n'a rien à voir avec les mauvais traitements, il suffit de pénétrer dans ces mondes pour y voir plus clair. Les féministoïdes et le sadomasochisme féminin : ce qui les gêne profondément, c'est la possibilité qu'une femme puisse désirer être frappée, elles ne captent pas que la volonté et l'accord préalable changent toute la donne, il y a un aveuglement stupide qui ne sert qu'à rendre des alliances possibles non-viables.

Moi, au moins, je ne me leurre pas. Je sais que mon intense besoin de scandaliser, ma satisfaction de déranger et mes envies énormes de détruire tout ce que je n'aime pas ou qui ne rentre pas dans mes cordes sont en quelque sorte le produit d'un exhibitionnisme démesuré et d'une rage sans limites, plutôt que d'une conviction politique.

De fait, me déclarer féministe ou considérer que mon travail artistique (ou politique) l'est, cela a toujours été pour moi source de contradictions. Ce que je fais sur scène peut très bien contredire le féminisme, sachant que ce que je fais se contredit constamment.

Nonobstant, très récemment, j'ai découvert qu'il y a peut-être une aile du féminisme qui pourrait m'abriter avec tous mes vices et vertus, comme une fille égarée, sale, chienne, pute, maso, punk, non conformiste. Sans obligation

de couper mes propres ailes, sans me censurer et sans me faire me sentir mal : le transféminisme. C'est l'avenir du féminisme, et celles qui ne veulent pas le voir resteront aveuglées par les grandes vérités qui brillent dans ces idées si fortes. Si on ne veut pas comprendre que les idées sont, tout comme les personnes, mutantes, qu'on aille se faire cuire un oeuf et qu'on nous foute la paix.

Voici le manifeste pour l'insurrection transféministe, auquel j'adhère sans détours :

"Nous lançons un appel à l'insurrection transféministe. Nous sommes issues du féminisme radical, nous sommes les gouines, les putes, les trans, les immigrées, les noirs, les hétérodissidents. Nous sommes la rage de la révolution féministe et nous voulons montrer les crocs, sortir des bureaux des genres et des politiques correctes : que notre désir nous guide en étant politiquement incorrectes, en dérangeant, repensant et resignifiant nos mutations. Le sujet politique du féminisme "femmes" nous est étroit, exclusif par lui-même, laissant dehors les trans, les putes, celles qui portent le voile, celles qui gagnent peu et ne vont pas à la fac, celles qui crient, celles sans papiers, les pédés... Dynamitons le binôme genre et sexe comme pratique politique. Continuons le chemin entrepris, "On ne naît pas femme, on le devient", continuons de démasquer les structures du pouvoir, la division et la hiérarchisation. Si nous n'apprenons pas que la différence homme-femme est une production culturelle, au même titre que la structure hiérarchique qui nous opprime, nous renforcerons la structure qui nous tyrannise : les frontières homme-

femme. Toute personne produit du genre, produit de la liberté. Argumentons avec des genres infinis. Appelons à la réinvention à partir du désir, à la lutte pour la souveraineté de nos corps face à tout régime totalitaire. Nos corps nous appartiennent ! Tout comme leurs limites, mutations, couleurs et transactions. Nous n'avons pas besoin de protection quant aux décisions que nous prenons sur nos corps, nous sommes ce qui nous plaît, travestis, gouines, superfem, buch, putes, trans, nous portons le voile et parlons wolof. Nous sommes réseau : troupeau furieux. Nous appelons à l'insurrection, à l'occupation des rues, aux blogs, à la désobéissance, à ne pas demander la permission, à générer des alliances et des structures propres : ne nous défendons pas, faisons-nous craindre ! Nous sommes une réalité, nous opérons dans différentes villes et contextes, en connexion, nous avons des objectifs communs et vous ne pouvez plus nous passer sous silence. Le féminisme sera transfrontalier, transformateur, transgenre ou ne sera pas, le féminisme sera transféministe ou ne sera pas".

En avril 2010 eurent lieu les journées transféministes de Barcelone. C'était un rendez-vous destiné à définir un tant soit peu les bases du transféminisme : deux journées d'assemblées, de discussions, de propositions... Après deux jours, ce n'était pas du tout clair dans ma tête sur ce qu'est le transféminisme, mais ça l'était sur ce qu'il ne doit pas être. Voici le texte de mon intervention, intitulé "Transféminisme éthique et cohérent" :

"Je parle d'une voix cassée qui a besoin de se reconstruire d'un lieu plus fort que le précédent, ou du

moins plus authentique, moins traître, moins mouvant.

J'ai le pressentiment que ceci, ce qu'on pourrait appeler le transféminisme histoire de lui donner un nom, sera quelque chose de grand et important. J'ai le pressentiment qu'il en sera ainsi. Cela me donne peur et assurance à parts égales.

Peur car je sais parfaitement comment ce ne sera pas : ce ne sera pas avec des personnes ne sachant distinguer entre un projet et une affaire ;

ce ne sera pas avec celles qui censurent la pornographie ; ce ne sera pas avec celles qui victimisent la prostitution et la confondent gravement avec l'esclavage, entravant les vies des personnes qui travaillent pour mieux vivre ;

ce ne sera pas avec celles qui crient ni pute ni soumise, ni avec celles qui pensent que le sadomasochisme est aberrant et peu respectable,

ni avec celles qui s'offusquent de l'exubérance et de l'effronterie,

ni avec celles qui, bien qu'ayant une chatte, jouent le macho ibérique, en en gardant le pire ;

ce ne sera pas avec ceux qui ne savent pas que 'queer' n'est pas une mode, ni avec ceux qui, alors même qu'ils sont conscients de ce que cela implique, décident de se perpétuer dans les catégories que nous prétendons détruire ;

ce ne sera pas avec des gens sans éthique ni conscience politique ;

ce ne sera pas avec des gens qui ne dorment pas tranquilles la nuit ;

ce ne sera pas avec des momies, des despotes, des commerçants, des sangsues, des escrocs, des agresseurs, ni des féministoïdes de merde.

Assurance car je sais très bien que, malgré les obstacles, nous sommes une résistance puissante, avec raisons et arguments pour démonter tout bobard.

car nous avons envie de changer les choses bien que cela fasse mal et que ce ne soit pas facile,

car nous sommes les bâtardes d'un passé qui n'imaginait pas un avenir comme celui-ci,

et nous sommes beaucoup et nous n'avons pas peur ni de nous tromper ni de mettre dans le mille.

Et dans cet espace tactique, nous devons fuir l'autocom-plaisance et nous approcher de l'autocritique d'une façon sincère. C'est très bien de monter une structure forte et solide, monstrueuse, subversive, mais que jamais ce ne soit une structure hermétique et sectaire. C'est parfait que nous fassions peur (si tout baigne, il y aura énormément à craindre), mais nous devons avoir la sensibilité suffisante pour nous rendre compte de ce contre quoi et contre qui nous luttons, pour être responsables de ce que l'on produit vers l'extérieur, et aussi être capables de séduire (et non effrayer) de nouvelles alliances.

Hordes oui, sectes non.

Nous devons apprendre à nous protéger de menaces pouvant arriver parfaitement camouflées. L'ennemi n'avance

pas toujours l'épée à la main, il vient parfois avec la langue pendante, prêt à nous lécher le cul.

Les féministoides et les experts en tendances cool mettent maintenant le mot 'queer' dans tout ce qu'elles font pour ne pas paraître comme rétrogrades ancrées dans le discours sur la femme, le discours sur les lesbiennes, pour apaiser les critiques, ne pas rester dans leurs ghettos, pour monter le commerce sur le dos de nos rêves.

Mais elles n'ont pas assumé, en aucun cas, ce que suppose et signifie queer, cela ne les intéresse pas, ne les convainc pas, et de fait les gêne profondément.

"Queer" signifie que continuer à parler de "la femme" n'a pas de sens, même si, plus qu'un sujet, ce soit déjà, par chance, une abstraction. "Queer" signifie que des catégories telles pédé-hétéro-lesbienne n'ont plus de sens et sont, en plus, contradictoires et contre-productives. Il y a tellement de pédés, de gouines, de trans à travers le monde... et nous ne sommes pas plus de 5% de l'ensemble de ces gens, une minorité dans la minorité qui préférerait que nous n'existions pas.

Même si ce n'est que comme stratégie, ça suffit de parler au nom de tant de gens qui non seulement n'ont rien à voir avec nous mais qui en plus nous font face, la grande majorité des pédés et des gouines du monde occidental, européen et étasunien, blanc, urbain, voulant être normaux afin qu'on les tolère, pour payer religieusement l'impôt rose de leurs ghettos, voulant se marier et fonder des familles et que leurs enfants fassent la première communion.

Cela suffit de nous appeler par leurs noms, nous avons

les nôtres, transféministes, queers, hackers, putes, immigrées, nuisibles, combattantes, prostituées, zéroeuroïstes, pirates, saboteuses, difformes, monstres, louves, chiens, drôles d'oiseaux.

Je crois, de mon humble perspective, que si mouvement nouveau il doit y avoir, différent et fort, il ne devrait pas se laisser guider par des critères aussi stupides que celui de savoir avec qui nous baisons ou ce que nous avons entre les cuisses.

C'est bien plus intéressant et productif de savoir s'il y a une éthique derrière nos actes, une conscience vraiment politique, une responsabilité. Et cette conscience, dans le mouvement transféministe que j'imagine, naît de l'intention que d'autres personnes arrêtent de décider sur nos corps et nos sexualités, protégées précisément par ces catégories absurdes dont nous devons nous détacher avec sincérité pour pouvoir construire quelque chose de fort.

Le queer a fini par être, en Europe et aux États-Unis, un prétexte de fêtardes pour se parer de perruques, de paillettes et pour baiser entre tout le monde, se faire du blé, car là où tu mets queer, t'auras des gens prêts à payer l'entrée, et c'est tout. Tout commença par une progressive frivolisation des idées. La même chose va nous arriver si nous ne faisons rien pour l'éviter.

Je défendrai le queer, le transféminisme, et défendrai avec toute mon énergie les personnes avec qui l'on va s'embarquer dans cette aventure. J'ai envie, j'ai la force et je n'ai pas peur de l'avenir car je sais qu'il nous appartient".

Plus tard eurent lieu les journées de la dissidence

sexuelle à Castellon et celles du transféminisme à Séville. L'on continua de débattre et de multiples désaccords virent le jour. Je crois qu'il y a trop de peur à perdre son statut ainsi qu'une insécurité terrible face à un mouvement qui se profile si sauvage et si guérillero. Je crois que beaucoup ne veulent pas d'une lutte réelle et d'un changement drastique du féminisme. Et je crois, aussi, que le transféminisme, précisément par sa possibilité potentielle de démonter autant de structures et d'en détruire tant d'autres, est durement menacé sur plusieurs fronts, en partie internes.

Il fut dit que des transféminismes, il peut y en avoir plusieurs et que tous sont valides... Je pensais alors que cela allait être le merdier, quelque chose sans force, ou chacune défendrait son morceau sans se soucier que ce soit incohérent avec ce manifeste signé sans doute sans apparemment avoir voulu réellement le lire et l'assumer pour de bon.

Il me semble qu'affirmer une chose comme celle-ci est mettre des bâtons dans les roues. Nous devons nous mettre d'accord sur certaines choses de base pour qu'une identité collective transféministe par laquelle démarrer la lutte soit possible. Ces bases sont peu nombreuses et simples : le transféminisme est la lutte des identités trans et pour leur dépathologisation ; c'est la lutte des prostituées ; le transféminisme est queer et rejette le binôme homme-femme et il est l'ennemi des politiques féministes rances (celles qui veulent abolir la prostitution, qui ne sont pas pro-sex, qui condamnent la pornographie, qui plaident pour des espaces "sans hommes", etc.) car il ne leur doit rien.

Des détails, n'est-ce pas ?

Je rajouterais que le transfémisme est précaire à la base car nous qui luttons des égouts avons toutes les difficultés pour en sortir. Très possiblement, le jour où le transfémisme s'institutionnalisera (beaucoup le désirent), il cessera d'exister. Je dirais aussi que le transfémisme est la lutte de celles qui travaillent dans la postpornographie et la sexualité, même si cela n'est pas si important.

L'on a dit que "nous sommes toutes sur le même navire". Mon cul ! Nous voguons sur des matelas, des barques, des bateaux, à la nage, et nous devons fixer un cap commun pour arriver quelque part. C'est la seule façon dont je pourrais comprendre le transfémisme multiple. Car après, ce grand navire coule et nous allons toutes nous faire foutre.

Je ne sais pas ce qu'il arrivera, je sais seulement que, pour une fois que j'ai trouvé un lieu politique-guerrier et féministe d'où se battre, je ne suis pas prête d'en bouger.

XII : Proud of my sickness : fière de ma maladie.

"Je pense que la pratique sexuelle extrême est délicatessen, en termes théâtraux, pathos, et définitivement plus apte pour lire derrière la sexualité, si elle n'est pas dans ta vie érotique quotidienne. Aussi, comme quand on saigne, je sens que c'est important de pénétrer, mieux que d'y faire allusion. C'est intéressant comme performer, sentir cette séparation en étant en mode performance (un état chosifié augmenté) et sentir le plaisir-douleur de la pénétration. Je sens parfois que je me casse en deux. Parfois cette expérience atteint quelque chose de plus, plus loin que l'action ou l'acte de terreur".

Extrait de l'entrevue réalisée par l'auteure avec Ron Athey ^[36] en janvier 2010

Le rideau de velours noir s'ouvre. Mes yeux, au premier rang, restent quelque peu éblouis, jusqu'alors nous étions dans une obscurité quasi totale.

Sur une table haute et entourée de quatre écrans de verre : un corps grotesque, à quatre pattes, tatoué comme un vieux cracheur de feu de foire, paré d'une longue

perruque blonde lui tombant sur le visage.

L'image est déconcertante.

Il prend un peigne et commence à se peigner énergiquement la chevelure, sans aucune délicatesse, on dirait un fermier rustre peignant la crinière de son cheval. Un son très désagréable augmente en volume pendant que le public commence à s'étourdir. C'est un espèce de bourdonnement radiophonique.

Les mouvements sont de plus en plus violents. Le corps se dresse et Ron se crêpe la perruque faisant en sorte que l'on puisse entrevoir son cou, son menton et finalement son visage. Il lâche le peigne et se met à s'enlever des épingles à cheveux. Je me rends vite compte que ce ne sont pas des épingles : ce sont des aiguilles épaisses. Le salaud avait la perruque plantée sur la tête et le sang commence à jaillir abondamment au fur et à mesure qu'il se les enlève. De fins fils rouges coulent le long de sa poitrine et de ses bras.

Quand il a complètement ôté sa perruque, le sang coule à gros bouillons. De sa tempe, un jet sort sur un côté, au rythme de ses battements. Il sort un des écrans de verre, le place horizontalement et s'incline sur lui, en se renversant. Une caméra zénithale nous laisse voir sur un écran placé derrière comment une grande flaque se forme sur le verre. Lorsqu'il le replace verticalement, un curieux dessin se forme. Il répète l'opération avec les autres écrans de verre latéraux. La femme assise à mes côtés reste bouche bée et la couleur de sa peau est quasi verdâtre. La femme qui m'accompagne a viré pâle et de sa main, fortement cramponnée à la mienne, surgit une sueur

glacée. Tout le contraire m'arrive, je sens que tous les liquides de mon corps sont descendus dans ma culotte et la chaleur de ma chatte est insupportable. Je suis chaudasse et au fur et à mesure que son sang jaillit, le mien frappe plus fort dans le clitoris, je suis en train de baiser avec lui et son sang, et je sens que je pourrais jouir seulement en me frôlant un peu.

Pour nous achever, un mec monte sur scène avec un pichet de quelque chose ressemblant à de la limonade et une serviette, les dépose sur la table et s'en va. Ce n'est pas de la limonade, c'est du lubrifiant. Il s'en met partout et lève les mains. Il est complètement rouge et le lubrifiant coule de ses doigts comme de la morve ou du blanc d'oeuf à moitié incubé. Il saisit la perruque et la trempe dans la matière boueuse qui s'est formée sur le sol, il se la met sur la tête et se tourne. Nous contemplons son fameux "anus solaire". C'est un tatouage représentant un soleil énorme, avec le trou de balle au centre. À ce stade, je suis dans tous mes états. Ma compagne m'a lâché la main et se cramponne à mes bras, la femme d'à côté ose à peine ouvrir l'oeil. Personne ne sait que ce qui nous attend est encore plus terrible.

Il pane sa main gauche avec le lubrifiant et le sang répandu et s'insère le poing dans le cul. Ni plus ni moins. Sans préludes, ni dilatations, ni que dalle. Il le fait comme si son cul était dilaté en permanence. Moi je sais que ce n'est pas ainsi. C'est sa façon de nous dire : "Je suis en rut, j'ai la prostate à deux doigts d'exploser, je suis chaude comme une chienne". Et pendant qu'il entre et sort son

poing, mon vagin se relaxe et se contracte, l'accompagnant dans son rythme lent et tendu. Je suis au bord de l'orgasme.

Il tremble, tout son corps se secoue légèrement, il n'a pas honte de son plaisir ni de sa faiblesse. Cette tremblote dans ses jambes et ses mains m'inspire une profonde tendresse, ce n'est pas seulement un coup de chauffe que je ressens, c'est de l'amour.

Quelqu'un l'aide à descendre et il sort de scène. S'en suit un silence qui me paraît éternel, le public est pétrifié. Des applaudissements timides commencent, augmentent jusqu'à s'élever bien haut, on entend des "bravo" et des sifflements. J'applaudis jusqu'à me péter les mains. Ma compagne a laissé tomber ses bras sur son giron et reste impavide, sans applaudir. Moi j'ai les yeux au bord des larmes et la culotte plus mouillée que jamais.

Les applaudissements cessent et je reste à regarder le tableau réalisé sur les écrans de verre. C'est sauvage et beau et le sang qui sèche a la couleur de l'excrément. Les carreaux, placés là par le Ministère de la Santé pour s'assurer qu'une seule goutte de sang n'atterrisse sur nos corps et nous infecte de VIH, sont une métaphore terrible de l'ignorance et de l'incompréhension. Ron Athey, mon Saint Sébastien personnel, a transformé ce geste absurde en oeuvre d'art, en une trace de sa catharsis rouge, en un plaidoyer à la maladie dont il se sent fier.

Ma compagne me dit : "Je n'ai pas aimé, c'est épouvantable". Et elle a raison. Ce qui se passe, c'est que cette épouvante me paraît sublime, m'émeut, me remplit.

Elle me fait me rendre compte de ma propre maladie, de l'épouvante de mon désir et de mon amour, de ma douleur et de ma tristesse. L'incommensurable est toujours épouvantable pour tout le monde, je me suis arrangée pour le convertir en quelque chose que j'aime. Pure stratégie, sans doute.

Je gravis les marches pour sortir du théâtre et j'observe les gens. Je me demande combien d'entre eux ont eu la culotte mouillée ou l'anus dilaté. D'un côté, cela me blesse de penser que je suis la seule, mais fière en même temps. Pour 99% des gens, je suis malade car je sens ainsi, car je canalise mon excitation par des voies généralement empruntées seule ou très strictement accompagnée. Et quand j'arrive dans la rue et que je m'allume une clope et que ma compagne me met sa langue dans la bouche alors que mon esprit s'inonde dans le sang de Ron, je me rends compte pour la première fois que oui, je suis gravement malade.

Une maladie tout aussi confortable qu'un fauteuil après un long voyage. Le mal et la douleur produits me sont également bénéfiques, m'octroyant le pouvoir de la différence, me démarquant de la masse que je déteste tant. Chose similaire, ma maladie se présente ainsi comme un bien précieux, mais de ceux que l'on ne choisit pas, ceux dont nous sommes les élues. "Vertu", l'appellerait une société mentalement saine. Je continue de l'appeler "maladie", me réappropriant le langage de l'ennemi pour lui dire que oui, je suis une malade, et qu'en plus, comme je le dis à Ron cette nuit après lui avoir confessé ce que je

sentais, proud of my sickness. J'en suis fière.

Deux jours plus tard, nous avons rencard à l'Eagle, le bar des laiderons de Madrid. Normalement, dans ces endroits, ils ne laissent pas entrer les femmes, mais moi et mes amies ne ressemblons pas exactement à des femmes. Pas étonnant qu'ils imposent ce genre de restrictions, le quartier Chueca de Madrid pue de tous les côtés.

Je me rencardai là-bas car Ron est une pédale laideron et ce n'est pas facile de rencontrer ce genre de clubs dans une ville inconnue. C'est plus facile de demander où sont les lieux de pédés avec de la musique house que les lieux où les hommes se mettent le poing dans le cul. Là continua notre conversation sur les effets dévastateurs de sa performance sur mon être. Sur son crâne rasé, il ne restait aucune trace des aiguilles de 2 mm qu'il portait clouées durant son show, je pensai un instant que c'était du maquillage mais apparemment, Ron est suprahumain, cicatrisant en deux jours malgré sa séropositivité (comme pratiquement tous mes amis laiderons).

Je lui demandai si lui aussi se sentait "malade" et la réponse fut un oui catégorique. Mais il se sentait malade non pas en sachant que toute analyse de sang le confirmerait, pas plus parce que, aux yeux de tout bon citoyen, son corps et ses actes seraient dignes des frontières d'un cirque ou d'un asile, mais parce que les étiquettes, en tant que tactique guerrière, nous avons fini par y croire, par nous les réapproprier, pour qu'ils voient l'épouvantable que ce peut être d'arriver à ce que l'on ne résiste plus à leurs insultes maladroitement, en les

convertissant de surcroît en quelque chose dont on peut se sentir très fier.

Finalement, nous sommes des survivantes, cela n'a pas été un long fleuve tranquille d'y arriver mais nous y sommes et personne ne pourra nous enlever notre identité.

Cette conversation de comptoir avec Ron se fit plus longue...

"Diana : Je crois que ton travail peut être considéré pornoterroriste car il est épouvantable pour beaucoup de gens, et je veux te demander quelle est la signification du pornoterrorisme pour toi et si ton intention en tant qu'artiste de performances est de terroriser d'une certaine façon.

Ron : Initialement, mon intention, en utilisant du sexe en direct dans la performance, n'a jamais été d'exciter sexuellement, mais un acte de rébellion. Vers le milieu des années 90, je fis un travail appelé Deliverance (Libération) où, avec un autre homme, nous baisions avec un double godemiché pendant que je lisais. Ce fut durant une époque de polarisation, durant la pandémie du VIH, où il y avait les chiennes sages et les chiennes méchantes. Les méchantes étaient également penseuses et intellectuelles, l'acte réalisé sans réponse sexuelle. Plus tard, dans Solar Anus (Anus Solaire), mon inspiration fut les talons aiguilles avec godemiché de Pierre Molinier. Mais submergé dans ce projet, ce que je considère écrit-sur-le-corps, il y avait ce corps postsida (et pas si différent, Molinier avait entre 70 et 77 ans sur ces photos). Donc, en dénaturant mes traits,

me couchant et baisant avec moi-même, avec une musique de violon, ce fut comme un "nique-toi" poétique. Le lien faisait le présent, dans Self Oblitération ni : sustained rapture (Auto Annulation n°2, extase soutenue) : je m'auto-fiste avec un mélange de sang et de lubrifiant, utilisant la pénétration comme dispositif pour atteindre l'extase, ce qui n'est pas très différent du sexe-hardcore. Et, par conséquent, du pornoterrorisme.

Diana : T'es-tu déjà considéré comme un pornoterroriste ?

Ron : Jamais je n'ai eu l'idée de performer, et je crois que ma manière de penser est très différente de ce que pensent certains de mes publics, dans des endroits aussi divers que Varsovie, Zagreb, Ancône... Ils avaient dû être terrorisés comme ce n'est pas permis. Spécialement quand je faisais plus de performances dans des clubs, avec cette idée que la majorité des gens ne connaissent pas mon travail et la musique s'interrompt et alors... Pour être clair, même s'il y a de la polémique dans la majorité de mes travaux, je ne déploie pas une stratégie d'action politique".

XIII : Je ne suis pas seule : d'autres pornoterroristes.

"Nous devons être fortes et nous unir toutes"

Manuela Trasobares

Pornoterrorisme n'est pas une invention, ni un concept, ni une tendance, ni un style, ni un masque, ni une création. C'est un substantif simple commun abstrait comptable, et pornoterroriste est un adjectif qualificatif substantifié.

Ce n'est la propriété de personne, c'est du langage. Je crois pour cela que, même si j'ai été la personne qui s'est constamment approprié le terme pour donner un nom à ce que je fais, ce n'est pas quelque chose qui m'appartient. Heureusement, le monde est rempli de pornoterroristes.

De l'enfant qui se branle à la plage en scandalisant les femmes à la pute effrontée se postant à l'angle d'une avenue touristique au lieu de se planquer dans des ruelles. Et des personnes dont les activités artistiques, politiques et intellectuelles pourraient être qualifiées de pornoterroristes, il y en a eu avant et il y en aura plus tard.

Ces dernières années, j'ai rencontré quelques-unes de ces personnes qui, presque le fruit d'un miracle (nous ne sommes pas en abondance), ont croisé mon chemin pour rester dans ma vie de façon permanente, d'une manière ou

d'une autre. Certaines sont des proches, amies, chiennes, amantes, soeurs. D'autres sont des gens que j'admire à distance pour leur travail et leur labeur.

Ce serait injuste et peu honnête de ne pas les citer dans ce livre, inspiré et influencé en grande partie par ces personnes. Vous trouverez une brève information sur chacune d'entre elles.

Il est tout à fait possible que ces personnes ne se considèrent pas pornoterroristes, comme je le dis, ce n'est qu'un adjectif, mais toutes (directement ou indirectement) ayant travaillé la sexualité d'une façon subversive et combattante, méritent d'être mentionnées.

Il est très probable que j'en oublie beaucoup, car je reçois et classe l'information extérieure assez chaotiquement et très peu méthodiquement. Certains blogs et pages web que je cite cesseront peut-être un jour d'exister ; puisse la permanence de ce livre survivre à l'éphémère d'internet.

Et puisse cette liste de links, peut-être, se comprendre comme un glossaire du pornoterrorisme, même si c'est bien plus : des gens qui m'ont inspirée, guidée, donné des forces ou illuminée (et ils continuent de le faire) sur mon chemin.

Annie Sprinkle (États Unis). Tags : porno, postporno, performance, trans, ecosexualidad, prostitucion, feminismo, queer, activismo.

Lire : Post-porn modernist : my 25 years as a multi-media whore.

Voir : Her story of porn et Les-Linda&Annie : A

transsexual love story.

www.anniesprinkle.com et www.loveartlab.org

Ron Athey (États Unis, Royaume Uni).

Tags : performance, bodyart, hardcore, bdsm, queer, masculinidades.

Voir : Solar Anus, Saint Sebastian et Self Obliteration.

www.ronathey.com

Wendy O. Williams (États Unis).

Tags : punk, música, porno, feminidad fiera.

Écouter : Plasmatics.

Voir : Wendy O. Williams and The Plasmatics : The dvd, Ten Years of Revolutionary Rock and Roll.

www.wendyowilliams.com

Lydia Lunch (États Unis).

Tags : punk, performance, spoken word, porno, feminidad fiera.

Lire : Paradoxia.

Voir : ses films avec Richard Kern.

www.lydia-lunch.org

GG Allin (États Unis).

Tags : punk, música, performance, hardcore.

<http://www.ggallin.com/>

Virginie Despentes (France).

Tags : punk, littérature, ciné, féminisme, prostitution, feminidad fiera.

Voir : Baise Moi et Mutantes : Féminisme porno punk.

Lire : King Kong Théorie, Les Chiennes savantes, Baise-moi et Les Jolies Choses.

Beto Preciado (Espagne, France).

Tags : literatura, filosofia, masculinidades, trans, feminismo, queer.

Lire : Testo Yonki et Manifiesto Contrasexual.

Itziar Ziga (Navarre, Barcelone).

Tags: literatura, periodismo, feminidad fiera, prostitucion, feminismo, activismo.

Lire : Devenir perra, Un zulo propio, Sexual Herria.

<http://hastalalimusinasiempre.blogspot.com>

Helen Torres (Argentine, Barcelone).

Tags : literatura, activismo, feminidad fiera, feminismo.

Lire : Autopsia de una langosta.

<http://helenlaflorestablogspot.com>

Idea Destroying Muros ; Video Arms Idea (Italie, Valencia).

Tags : videoarte, performance, instalación, acción directa, feminidad fiera, feminismo, hardcore, postporno, trans, prostitución, queer, tecnología, activismo.

www.ideadestroyingmuros.info/

<http://ideadestroyingmuros.blogspot.com/>

Post Op (Barcelone, Galice, Pays Basque, León).

Tags : performance, fotografia, videoarte, accion directa, postporno, trans, feminidad fiera, prostitución, dragking, masculinidades, feminismo, queer, activismo.

Voir : Implantes, Siempre que vuelves a casa, Introacto, Ohkanal, Fantasia Postnuklear.

www.postop.es

O.R.G.I.A. (Valencia).

Tags : feminismo, postporno, queer, performance, literatura, fotografía, videoarte, instalaciones, activismo.

<http://besameelintro.blogspot.com/>

Congelada de Uva (Mexique).

Tags : performance, feminismo, postporno, porno, activismo, acción directa, feminidad fiera.

www.rbcongeladadeuva.blogspot.com

Klau Kinky (Chili, Barcelone). Tags : activismo, software libre, tecnología, queer, feminismo, postporno.

La Quimera Rosa (Argentine, France, Barcelone).

Tags : performance, fotografia, videoarte, trans, postporno, accion directa, feminismo, queer, dragking, activismo, surrealismo.

Voir : Oh-kaña !, Historia de très, Entramos y follamos.

<http://laquimerarosa.blogspot.com/>

Go Fist Foundation (Pays Basque, République Tchèque, Barcelone).

Tags : performance, accion directa, trans, anarquismo, hardcore, postporno, feminismo, dragking, queer, prostitucion, activismo.

<http://gofistfoundation.pimienta.org/>

Medeak (Pays Basque).

Tags : feminismo, activismo, acción directa, dragking, trans, queer, postporno.

<http://medeak.blogspot.com>

María Llopis (Castellón, Barcelone).

Tags : literatura, postporno, porno, queer, activismo, feminismo.

Voir : El postporno era eso.

www.mariallopis.com et www.girlswholikeporno.com

Jaime del Val (Madrid).

Tags : performance, filosofía, trans, prostitución, música, feminismo, postporno, queer, tecnologia, activismo.

www.reverso.org

Angélica Liddell (Catalogne, Madrid).

Tags : teatro, literatura, poesía, performance, bodyart.

<http://www.angelicaliddell.com/>

Graham Bell Tomado (Escocia, Valencia).

Tags : performance, música, vídeo, feminismo, feminidad fiera, activismo, queer, postporno, surrealismo.
<http://houseofbent.blogspot.com>

Francesco Macarrone aka War Bear (Rome, Berlin).

Tags : performance, filosofía, música, postporno, feminismo, queer, BDSM, masculinidades, activismo.

Voir : Anus is an open scar.

www.myspace.com/warbear

Shu Lea Cheang (Taiwan, Tokyo, New York, Paris).

Tags : cine, videoarte, instalaciones, postporno, feminismo, trans, queer, tecnología.

Voir : IKU.

<http://shulea.worldofprojects.info/>

Bea Espejo (Barcelone).

Tags : literatura, prostitución, trans, feminismo, activismo.

Lire : Manifiesto Puta.

Javier Amilibia (Barcelone). Tags : poesía, filosofía.

<http://raroprivilegionacerhumano.wordpress.com>

Pia Covre (Italie). Tags : literatura, prostitución, feminismo, activismo, acción directa.

www.lucciole.org

Richard Kern (États Unis).

Tags : cine, fotografia, porno, musica.

Voir : The right side of my brain, You killed me first y Fingered.

www.richardkern.com

Bruce Labruce (Canada).

Tags : cine, fotografia, porno, postporno, queer.

Voir : Raspberry Reich, Super 8 1/2, My Hustler white, No skin off my ass.

www.brucelabruce.com

Del Lagrace Volcano (États Unis).

Tags : fotografía, cine, instalación, trans, dragking, feminidad fiera, masculinidades, queer, activismo, feminismo, postporno.

Voir : Sublime mutations, Sex Works.

www.dellagracevolcano.com

Marianíssima (Portugal, Barcelone, Londres).

Tags : fotografía, videoarte, instalación, feminidad fiera, feminismo, queer, postporno.

<http://marianissimaairlines.wordpress.com/>

Lucía Egaña Rojas (Chili, Barcelone).

Tags : videoarte, collage, basura, postporno, porno, feminismo, activismo.

Voir : Mi sexualidad es una creación artística.

www.lucysombra.org

Pedro Castro aka Strangel Freak (Portugal, Barcelone).

Tags : fotografía, masculinidades, queer, activismo, feminismo, trans, postporno.

<http://strangelfreak.blogspot.com/>

TokioSS (Asturies, Barcelone).

Tags : artesanía leather, bdsm, performance, música, postporno, queer, activismo, acción directa, trans.

www.tokioss.net

Ana Elena Pena (Murcia, Valencia).

Tags : pintura, performance, música, literatura, feminismo, postporno.

Lire : Hago pompas con saliva.

<http://anaelenapena.blogspot.com/>

Tim Stüttgen (Berlin).

Tags : literatura, performance, activismo, queer, feminismo, feminidad fiera, masculinidades, postporno, trans.

Lire : PostPornPolitics.

OlgaZmick (France, Barcelone).

Tags : fotografia, queer, postporno

<http://fotologue.jp/olgaz>

Rodrigo Van Zeller (Portugal, Barcelone).

Tags : fotografía, queer, postporno, activismo, feminismo, performance.

www.rodrigovanzeller.com

Urban Porn (France).

Tags : acción directa, video, queer, postporno, porno, feminismo, música, activismo.

<http://erelevilstyle.free.fr/wordpress/>

Sonia Gómez (Barcelone).

Tags : teatro, danza, performance, feminismo, prostitucion.

www.ciasoniagomez.blogspot.com

Tejal Shah (Inde).

Tags : fotografía, vídeo, queer, postporno, feminismo, activismo.

<http://tejalshah.in>

Franko B (Italia).

Tags : performance, instalación, bodyart, hardcore, queer, masculinidades.

Voir : I still love et I'm thinking of you.

www.franko-b.com

Kyrahm Nietzsche & Julius Kaiser (Italie).

Tags : performance, bodyart, queer, trans, feminismo, postporno, activismo.

www.kyrahm.com et www.juliuskaiser.com

CUDS-Subpomo (Chili).

Tags : activismo, queer, trans, feminismo, postporno, acción directa, videoarte, filosofía, literatura, masculinidades, feminidad fiera.

www.disidenciasexual.cl

et

<http://subporno.blogspot.com/>

Eli Neira (Chili).

Tags : performance, feminismo, feminidad fiera, activismo, poesía, postporno.

<http://elizabethneira.blogspot.com/>

Lechedevirgen Trimegisto ; El Gran Guinol (Mexique).

Tags : performance, teatro, feminismo, bodyart, postporno.

<http://lechedevirgentrimegisto.blogspot.com/>

Alfil (Barcelone).

Tags : fotografia, vídeo, BDSM.

www.afil-barcelona.blogspot.com

Antonio Graell (Madrid).

Tags : fotografía, BDSM.

www.graell.com

Poèmes.

Péchés.

J'ai parcouru avec mes pattes de biche
tous les chemins du péché.

Je barbotais dans les flaques
de la Luxure sans m'y noyer.

Je dévorais tous les mets que la Gloutonnerie
m'offrait jusqu'à m'assouvir et je ne perdis pas le sens.

Je négociais avec l'Avarice une certaine forme
d'arrêter de tout désirer et
j'en revins les poches vides.

Je passais un contrat avec la Colère pour
mes luttes personnelles et
lorsque je me trouve sans forces, je vais à elle
me remplir le réservoir.

La Jalousie, je la rencontrais dans un hôtel de passe,
elle était tout ce que je ne suis pas
et ce que je voudrais être : assassine, démente,
impitoyable,
la plus pute de toutes,
toute une martyre que je vénère
deux fois par an.

Je naissais avec l'Orgueil dans les veines et

Notre relation se limita à
Des menstruations et des cycles hormonaux ;
Si la moutarde lui monte
une chienne l'éteint toujours avec ses fluides et,
si je la sens absente, je me regarde dans la glace.

J'assistais aux funérailles de la Paresse,
il y a environ deux semaines.
Maintenant elle apparaît dans mes nuits,
cruel fantôme, qui par chance, au réveil, s'évapore entre
mes doigts.

Et mes pattes de biche
m'amènèrent ici,
dans cette flaque perpétuelle
où tout est doux péché et
où tout, pour sûr,
conduit à la perte.

Que Dieu me pardonne
si un jour je ne suis pas fidèle à mes péchés.

Métasexuel.

Pompe, pompe, pompe,
fille électrique, réanime-moi,
car je suis morte,
arrêtcardiovascularisée
de ces orgasmes si sauvages.

Laisse ta chatte faire
le bouche à bouche à la mienne,
j'ai zéro oxygène
dans le sang qui m'enflamme le clitoris.

Respire, respire, respire,
revitalise mes soupirs
avec ton haleine de créature sauvage.

Insère-moi les doigts jusqu'à me toucher
le coeur
(tu vérifieras qu'il ne bat pas).
Dilate-moi
bouge-moi,
empale-moi,
fais-moi ne pas distinguer la frontière entre
la douleur et le plaisir,
entre le sadisme et la tendresse et
fais-moi éjaculer du nectar,
chérie.

Post-orgasmique (et contente)

Ce livre ne dit rien qui n'ait déjà été dit, ne le dit pas de manière originale ni ne prétend être à l'origine d'un mouvement ; ce n'est pas l'oeuvre d'un gourou, ni d'une visionnaire, ni d'un génie.

La vertu la plus éminente de ce texte est de dire des mots qui ont plus parcouru les bouches que les yeux ou les stylos, mots de la rue, du lit, de la prison, du bordel, du coeur, de la vie. Des mots qui sont de passage dans les bibliothèques et qui visitent les salles de conférences uniquement comme quelqu'un qui visite une cousine éloignée.

Ce livre prétend raconter des choses sur la pratique queer et le postporno à qui n'a jamais ouvert un bouquin de Foucault, Butler ou Preciado ou ne sait pas qui est Annie Sprinkle. C'est un livre écrit par une poète performer inconformiste, pas une écrivaine. Cela a été un tourment et un plaisir de l'écrire, j'espère qu'il en a été de même pour qui s'est aventuré à le lire.

Le monde est plein de gens qui font leur travail. Bien, moi aussi je fais le mien.

Remerciements.

Entre les principaux coupables l'ennemi n'y est pas, ni cette chienne de vie, ni les envies de revanche ou de vengeance. Les premiers et les plus essentiels des coupables sont mes géniteurs, José Ramón Junyent Bárcena et Pifi Torres Agüero, pour la liberté, la tendresse, la sincérité et la bonne éducation. J'espère que mon père saura me pardonner pour avoir commencé à m'appeler Diana J. Torres, mais je veux que mon nom soit facile à se rappeler et à prononcer.

À Lucia Egana Rojas, une excellente compagne qui a matérialisé avec son cœur, son corps et son temps le plus beau désir jamais demandé à la vie en une nuit de la Saint Jean. Pour avoir aussi lu ce livre avant n'importe qui et pour m'avoir offert sa plus précieuse opinion et ses corrections. Ce livre a été écrit quasi intégralement sur son ordinateur portable, beaucoup plus commode pour écrire que ma boîte clopin-clopant.

À Helen Torres parce qu'elle sait écouter et comprendre mieux que personne et parce qu'elle jouit comme jouissent les reines amazones. Pour m'avoir jeté le I Ching de ce projet et en avoir tiré un résultat aussi beau que la révolution.

À Amie Tetlowsky pour m'avoir enseigné l'art fabuleux

d'hurler à la lune, la technique de se rencontrer soi-même dans sa solitude et pour m'avoir donné l'opportunité du désert.

À Yasmín Rasidgil pour avoir partagé avec moi la promenade initiatique de la frontière de la douleur et du plaisir, pour m'avoir donné ses plus précieuses entrailles. J'ai écrit ce livre pour qu'elle me lise une bonne fois pour toute.

À Chiara Schiavon pour m'avoir fait descendre de l'autel et m'avoir réinséré à l'humilité, pour m'avoir enseigné la beauté de monstre et m'avoir montré l'art divin de la Rage.

À Itziar Ziga pour m'avoir allaité de son savoir et m'avoir aidé à mieux me connaître.

À Claudia Ossandón, fille-techno dématée, parce que sa compagnie est toujours synonyme d'aventure, et que son aventure est aliment pour mes mots, pour m'avoir fait savoir que le monde ne sera jamais libre si nous ne commençons pas par le software.

À Virginie Despentes pour l'inspiration, la force et son accolade toujours si réconfortante.

À Beto Preciado pour être si conscient de l'importance des réseaux (et de m'avoir inclus dans ses projets), pour m'avoir catégoriquement interdit le testogel et pour avoir repoussé mes propositions indécentes avec autant d'élégance.

À Patricia Heras parce qu'avec elle j'ai appris à manger les chattes et les belles tragédies du romantisme, pour être ma plus ancienne cicatrice et parce que les moments

que nous avons partagé avant qu'elle ne décide de voler de ses propres ailes ont été les plus beaux cadeaux qui m'ait donnés par la vie.

À Majo Pulido et Elena Pérez (Post Op) pour m'avoir branché sur le bon clavier, les bonnes vibrations et leur affection inconditionnelle.

À la chimère Rosa, Yan et Ceci, pour leur débordante imagination et leur amour d'un autre monde.

À Javier Amilibia pour la fraternité, la bonne poésie, les grandes vérités et pour les cours sur le lesbianisme.

À Mariana Echeverri et Monikako pour m'avoir donné la foi dans le futur.

Aux Video Arms Idea (Chiara Schiavon, Meiy Favaretto, Giulia Perli, Jordana Canova et Elena Cadore) pour être si foutument malines, fauves et tendres et parce que leur travail est admirable à tous points de vue.

À ma chatte Istharr pour m'avoir connecté avec mon côté maternel, pour avoir toujours à point un ronronnement séducteur et m'avoir enseigné à quel point le mépris peut être sexy.

À Zou parce que le travail qu'elle fait avec les personnes handicapées est essentiel et pour m'avoir mise en contact avec Rafa.

À Silvia Garcia de Diego parce que ce serait la première personne à qui je ferai appel si besoin d'une accolade urgente ou un peu de bon sens dans ma vie.

Aux soeurs Iturrioz (Auro et Itu), Txurrus et Katalli pour être si combattantes et mener un projet politique si audacieux comme vivre la vie que certains ne veulent pas

qu'on vive.

À Maria Llopis pour être une référence et une grande amie qui arrose ma pensée avec des idées que je n'aurais jamais eues de moi-même.

À Karolina aka Spina et Idioa Millán parce que des personnes comme celles-ci maintiennent allumée la flamme incendiaire que toute pornoterroriste a besoin pour continuer à y croire.

À Jaime del Val pour la découverte si surprenante que m'ont offert ses investigations sur les microsexes et accouplements hors normes. Parce que c'est un sage révolutionnaire.

À Alex Brahim, parce que comme Beto Preciado, il est un spécialiste pour établir des liens et en plus il a très bon goût.

À Michael Andrew Clark pour avoir créé un bruit délicieux pour mes performances et pour être si charmant.

À Marikarmen Free, Filippo-Brenda, Agustina, Lucrecia et Arnau pour leur désobéissance sexuelle et leur capacité à mobiliser les masses.

À Flori Araujo pour être Partisane de nos perversions et une de mes amitiés les plus résistantes à l'adversité.

À María Percances pour avoir donné à l'humanité un clair exemple sur les divines que nous pourrions être si nous savions quelque chose sur la philosophie zombie et pour être si foutrement honnête dans tout ce qu'elle fait.

À Miriam Solá Alba Pons et TransBlock pour faire du transfémisme quelque chose qui mérite la peine de lutter.

À Pedro Soler pour sa façon d'être si martienne et

pour sa capacité à organiser les choses qui résultent si nutritives. Parce que si les hommes étaient comme lui, le monde serait un endroit complètement différent.

À Pablo Raijenstein pour le germe implanté en moi et qui a donné comme fruit ce que je suis aujourd'hui, pour m'avoir surpris avec sa trajectoire d'acteur de cuillères.

À Josefa Ruiz-Tagle pour son inestimable collaboration dans la révision de ce texte.

Aux personnes à qui j'ai demandé de l'aide pour ce livre et qui n'ont pas pu, ou su, ou voulu le faire : merci car avec votre aide ce livre aurait été différent et je l'adore tel qu'il est.

Préface et prologue de l'édition originale.

Préface par Helen Torres

Un corps nu. Une crête qui laisse deux tatouages à découvert, des deux côtés du crâne : άλγος en grec (douleur) à gauche, ηδονή en grec (plaisir) à droite. Sur son bras, on peut lire "Muerte a la pereza" (Mort à la paresse). Des aiguilles jaillissent parfois de son front, laissant une trace de sang sur les yeux, telles des larmes tombées du cortex.

Elle bouge sur scène comme si elle se trouvait dans son living. Invite une copine à la rejoindre. Lui demande gentiment d'introduire sa main dans son vagin, il y a un cadeau à l'intérieur. La copine cherche et en sort une capote. La pornoterroriste s'en empare, la brise avec les dents et en extrait un papier froissé. L'étire. C'est le poème Mon vagin, qu'elle récitera tandis que l'assistante lui pratique un fisting vaginal. L'orgasme survient avec la dernière strophe, provoquant une éjaculation du type geyser, éclaboussant les premiers rangs d'un public stupéfait.

Puis elle brandit un saucisson d'une cinquantaine de centimètres, l'engage dans un préservatif et se l'introduit dans le vagin, toujours lubrifié. Une trentaine de centimètres pendent de ses jambes. Plus tard, une autre

assistante, uniquement vêtue d'un harnais de cuir noir, s'accroupit à quatre pattes devant elle. La pornoterroriste lui introduit l'autre bout du saucisson dans le vagin et commence à loper, doucement pour commencer, jusqu'à obtention d'un rythme de plus en plus frénétique. Derrière, sur un écran, défilent des images de boucheries humaines et animales : bras mutilés, ventres ouverts, autopsies, têtes de cochons. On entend du fond le Manifeste carnivore : "Quelle est la différence entre une tête de cochon et celle d'une personne ? Celle du cochon vaut cinq pièces à la triperie, celle de la personne ne vaut rien". L'assistante et la pornoterroriste jouissent pratiquement à l'unisson, lançant des gémissements interférant avec la voix off. Elles s'ôtent le saucisson, lui enlèvent la capote, le coupent en grosses rondelles et le répartissent dans le public, qui l'avale sans rechigner. Bienvenues et bienvenus au pornoterrorisme.

Épilogue pour une adorable créature pornoterroriste.

Par Itziar Ziga, la (presque) première victime du pornoterrorisme.

Je n'ai pas besoin de dignité. J'ai de la grandeur.
Beatriz Espejo

À cette époque je ne connaissais pas encore très bien la pornoterroriste. De fait elle s'appelait Diana. Nous nous rencardâmes au bar de Joaquin Costa où elle devait réciter

des poèmes ce jour-là, deux heures avant le début du show. Les bières se précipitaient dans nos gorges comme des Niagaras dorés. Elle devait offrir une lecture où elle ne se dénuda même pas. je le dis car depuis j'ai vue Diana sur scène niquer une tête de cochon, chier de la pâte d'amandes, se lacérer la peau, inonder généreusement le public de ses orgasmes torrentiels, être fouettée par des mineurs, présenter une amie martyre de la police crucifiée et souriante...

Une fois, à Altea, elle me demanda même de lui épiler la chatte avec de la cire en direct pendant qu'elle lisait un poème (elle qui avait résisté à la torture de la trépanation des deux côtés de son crâne en se tatouant, elle ne put surmonter ce passage de féminité normative. Au deuxième coup, elle se leva aux cris Les femmes vous êtes folles, ça c'est du vrai masochisme. Le matin suivant, elle embarqua son lapin à Berlin comme si elle avait déjeuné des carottes à Tchernobyl).

Donc, lors de cet après-midi innocente, elle allait seulement réciter des vers. Je lui demandais encore plus candidement si elle pensait les lire ou si elle les avait mémorisés. Je ne répète presque jamais de poèmes lors de mes récitals me répondit-elle bien crâneuse à la troisième bière. Alors qu'elle ne perdait pas un fil de notre conversation, elle se mit à tracer des lignes sur des papiers sur la table du bar. Des vers sublimes qui allaient sonner deux heures plus tard devant un public extasié comme celui que Diana subjugue à chaque fois.

Putain de génie des paroles !

Des millions d'images toxiques qui m'assaillissent d'elle, peut-être celle que je vais évoquer soit celle qui reflète le mieux la délicieuse terreur porno que Diana épand dans tout ce qu'elle fait. Je sais que la prouesse a été racontée dans les pages de ce livre, mais vous aurez comme ça deux versions de cette histoire. Je suis certaine que le maton de l'université de Valencia sur les chaussures réglementaires duquel une éjaculation digne d'un parc aquatique tomba, relaterait les faits d'une autre manière. Même si je doute de sa capacité à raconter à sa femme, de retour de son triste travail, ce qu'il vit ce beau jour de mai. Même de pouvoir capter quoi que ce soit.

Vous l'aurez deviné, je fais allusion à la branlette collective sur le campus. Lorsque les gardiens firent irruption, comme c'était prévu, je ne pus continuer de me froter. Quand on est née à Renteria, au Pays Basque, la vision d'un uniforme vous ferme la chatte et le poing instantanément. Mais Diana, totalement nue sur la pelouse, continua de se stimuler jusqu'à explosion d'un jet cristallin qui jaillit sur une quarantaine de centimètres pour atterrir aux pieds de l'autorité abasourdie. Le soleil méditerranéen scintilla à travers ses eaux. Les très imbéciles ne pouvaient articuler un demi-mot. Je doute qu'ils aient déjà vu une femme se masturber, encore moins jouir avec tant de générosité.

Une discussion multiple absurde se produit alors tandis qu'Elena jouissait à son tour (elle est originaire d'Irun mais a l'air d'avoir surmonté la phobie mieux que moi). Diana, pour sa part, rhabilla sa mini-jupe et seins en l'air, elle

s'éloigna tranquillement de la scène. Relaxée après l'orgasme et satisfaite d'avoir enfin perpétré son idée de branlette collective et publique. Sans le moindre signe de peur, de honte, de crainte.

Faites attention à elle si vous la rencontrez, c'est une chienne insatiable. Elle conspire tout le temps pour refaire des branlettes collectives, c'est comme une obsession. Un objectif pornoterroriste jamais abandonné par sa maléfique et adorable petite tête. Les chaussures les plus redoutables finiront par éclabousser de luxure avec elle.

Gatuzain Argitaletxea

Gertakarien oroimena atxikitzeke, herri mugimenduen berri emaiteko.

Informar sur les dynamiques populaires, garder la mémoire des événements.

Catalogue et vente en ligne : www.gatuzain.com

Quatrième de couverture.

Ce travail n'est pas la simple élucidation d'un concept ou d'une théorie. Il veut aller plus loin, nous faire connaître une façon d'être, de vivre. Le pornoterrorisme est quelque chose de latent, qui gicle et dérange, une impulsion née de désir et d'imagination.

Ce livre est un récit biographique et une réflexion sur le sexe et les pratiques sexuelles, la morale, la politique... Un appel à briser les tabous dominants de notre société. Un attentat aux conventions, un acte terroriste contre les normes. "Y a-t-il fusion plus belle que celle des mots porno et terrorisme ?".

"Avertissement : Le travail de Diana peut vous mettre en feu, vous ouvrez donc ce livre à vos risques et périls".

Annie Sprinkle & Beth Stephens.

[1] (ndt) Dans le texte original, l'auteure, considérant que le langage appartient à qui s'en sert et non aux

académiciens, refuse catégoriquement d'utiliser le genre masculin dans les adjectifs, substantifs et articles, remplaçant par un "x" la lettre de marque du genre. Cette transformation étant impossible en langue française, priorité a été donnée au genre féminin dans la traduction.

[2] Revue pour adolescentes qui traitait d'une manière assez facho la façon "d'aider" les filles à se convertir en petites femmes. La meilleure section était celle des tests sur le sexe et le cabinet sexuel.

[3] Quand je dis laiderons, je fais principalement référence au collectif de hommes cisgenres homosexuels qui se rangent, dans leurs pratiques ou leur esthétique, dans le sadomasochisme. Certaines des caractéristiques sont les habits de cuir, militaires, sportifs, skin et autres codes. Leurs pratiques se déroulent généralement dans des lieux semi privés où les femmes cisgenres et les personnes n'étant pas de la "mouvance" ou celles ne revêtant pas leurs codes n'ont normalement pas le droit d'accès.

[4] Sonia Rescalvo fut une transsexuelle sauvagement assassinée au parc de la Ciutadella à Barcelone en 1991 par un groupe de fascistes. Grâce aux réactions de collectifs comme le Frente de Liberation Gay de Catalunya (FAGC), l'assassinat ne resta pas impuni et les assassins accomplissent de longues peines. Chaque année, le 5 octobre, un hommage à Sonia est organisé dans le parc de la Ciutadella.

[5] Je dois faire un éclaircissement important sur ce point

: lorsque je dis "lutte transsexuelle et transgenre", je n'inclus pas les personnes dont la seule lutte fut pour se convertir en personnes normales et normatives, ni celles qui accusent le mouvement en faveur de la dépathologisation de néotransphobe. Ni les trans qui se résignent à être des hommes et des femmes hétéros, cela n'a rien de révolutionnaire.

[6] En espagnol, "corrida", signifiant éjaculation, fait aussi allusion à couler.

[7] Il faut souligner ici que Wikipedia s'est converti en une des premières sources du savoir universel, à laquelle tout le monde peut accéder et que, par conséquent, la quantité de merde d'informations qui s'y verse est proportionnellement préjudiciable en rapport aux conneries qui y sont dites. Nombreux pensent que dans Wikipedia réside la vérité de beaucoup de choses, mais il suffit de voir cet article que copie Chiara pour nous rendre compte que, en réalité, il ne fait que perpétuer ce système rance binaire hétérocentriste. Impossible de parler d'autonomie féminine sans parler aussi de la masculine. C'est curieux de voir le nombre de fois où apparaît le mot "pénis" (5) et le mot "vagin" (4), dans un article sur la sexualité féminine !

[8] Découvreur, ça fait un peu colonialiste. Jamais il n'y a eu de découvreur de la pointe de la bite, des couilles ou de la prostate. Je déteste voir que le corps de la femme est traité comme terre de conquête, comme si personne n'avait été auparavant, comme si personne n'avait jamais rien

voulu expliquer avant eux. La putain d'ignorance est le sauf-conduit de tous ces maudits découvreurs.

[9] Concept de corps de femme né pour répéter la norme séculaire du corps binaire avec vagin (le clitoris est encore resté illégal, pour ne pas parler de l'anus) en opposition au corps de l'homme cisgenre avec bite (l'anus est aussi hors-la-loi). La femme cisgenre est éduquée à la soumission non consensuelle et dans l'habitude de ne pas désirer le pouvoir, et à ne pas l'avoir. Son destin : la reproduction.

[10] La culture "bear" littéralement "ours" est un versant du mouvement LGBT (Lesbien Gay Trans Bi). Elle se caractérise par la revendication d'autres corporalités, celles des hommes velus, grands, gros, en contreposition à la fièvre du culte du corps dans le milieu gay, qu'ils considèrent frivole et apolitique.

[11] Le mot fisting dérive du mot anglais fist qui signifie "poing".

[12] Eagle était (malheureusement, le local ferma en 2010 pour être réouvert avec un autre trip) une espèce de virus dans le système. Placé dans le ghetto du quartier Chueca de Madrid, il ne succomba pas à la tentation de l'argent rose, une bière coûtait le même prix que dans n'importe quel autre bar. Il marquait réellement une différence avec les autres troquets du coin : bonne musique, entrée interdite aux gens n'étant pas de la mouvance (en principe, l'entrée était interdite aux femmes, mais ils ne pouvaient résister à une chienne armée d'un bon harnais) et leur attitude fut

tout le temps, en général, plus authentique que celle des pédales ou gouines qui sortent uniquement pour se la donner. C'était aussi le seul endroit où l'on pouvait tirer un coup (là, nous les femmes pouvions le faire). C'était vraiment un bar de potes, pas un nid de hyènes où la frivolité est la reine de la fête.

[13] Post Op est une plateforme d'investigation du genre et de la post-pornographie, composée aujourd'hui par Majo Pulido et Elena Perez. Plus d'information sur <http://postop.es>

[14] Leticia Sabater était une présentatrice de télévision et actrice espagnole, qui connut son heure de gloire dans les années 90 avec des émissions pour enfants.

[15] Le récital avec de l'anti-striptease consistait en quelque chose de très basique mais très efficace pour la scène. Je sortais complètement nue et je m'habillais un peu entre chaque poème. Les vêtements étaient accrochés à une corde avec des pinces derrière moi. Je passais de nue (avec un corps de femme) à vêtue d'habits d'homme (et habillée en homme, j'ai l'air d'un homme).

[16] Il y a actuellement une campagne pour arriver à ce que la dysphorie des genres n'apparaisse pas dans le prochain catalogue des désordres mentaux. Campagne qui obtient du succès car la date de publication du prochain catalogue a été retardée afin que ne soit pas publié le passage sur la dysphorie.

[17] Desig était un sexshop, galerie d'art et espace pour tout type d'activités. Il resta ouvert un temps au quartier Gracia de Barcelone, jusqu'à ce qu'un loyer abusif en vienne à bout une fois pour toutes.

[18] Le séminaire Féminisme Porno Punk organisé par Beatriz Preciado et Medeak à Arteleku, Donostia, en juillet 2008, tournait autour de "l'investigation et la production postpornographique, la critique des codes traditionnels de représentation de la sexualité et la représentation multimédia des corps et sexualités subalternes".

[19] www.wiredpussy.com

[20] <http://madisonbound.com/>

[21] www.princessdonna.com

[22] www.enterbelladona.com

[23] <http://www.myspace.com/emmetrop>

[24] D'où ce nom me dit-il quelque chose ? Ben tiens, cet homme est le frère de notre merveilleux ex-maire, Juan Clos, en "fuite" en Turquie et Azerbaïdjan comme supposé ambassadeur d'Espagne avec tous les millions d'euros tirés de la ville en neuf ans de spéculation immobilière démesurée. Jordi Clos possède aujourd'hui, entre autres nombreuses propriétés hôtelières, un joli hôtel sur la 22@, plan développé par l'ex-maire pour en finir avec la vie alternative de Poble Nou et d'autres lieux importants

comme La Escocesa et La Makabra.

[25] "Perrxs horizontales" est un projet de prostitution alternative, formé par plusieurs personnes du collectif queer de Barcelone, Madrid et Valencia. Pour en savoir plus : <http://perrxshorizontales.org>

[26] Code du droit canonique, numéral second du Canon 1095.

[27] Cette conversation eut lieu grâce à mon ami Zou, soigneur à domicile dont celui où réside actuellement Rafa avec d'autres personnes handicapées. Son aide fut indispensable pour que la communication avec Rafa soit fluide. Rafa se trouve sous la protection de la Fundacio Pere Mitjans (www.fpmitjans.com), tout un exemple du bien faire de ce genre d'entités.

[28] Pratique plus ou moins habituelle entre certains hommes homosexuels consistant à maintenir des relations sexuelles spontanées avec des inconnus dans certains parcs ou espaces publics, non pactée à l'avance et qui malheureusement ne s'est pas étendue aux femmes, pour l'instant.

[29] Alice Miller est docteur en philosophie, elle enseigna et exerça la psychanalyse pendant vingt ans avant de publier en 1979 son premier livre Le drame de l'enfant doté. D'une manière générale, son oeuvre littéraire-essayiste dénonce, en se fondant sur son expérience en tant que thérapeute, les maux irréversibles causés sur les

personnes adultes par l'éducation traditionnelle (qu'elle qualifie de mauvais traitements sur l'enfant).

[30] sulzer, J. : Versuch von der Erzie und Unterweisung der Kinder, 1748.

[31] Hergang K. G. : Pädagogische Realenzyklopädie, 1851.

[32] Lorena Bobbitt coupa le pénis de son mari avec un couteau de cuisine la nuit du 23 juin 1993, pendant qu'ils étaient au lit dans leur maison de Manassas, en Virginie. Elle s'enfuit ensuite avec le morceau tranché qu'elle jeta par la fenêtre de sa voiture. La police parvint tout de même à retrouver le morceau qui sera recousu par la chirurgie. Lors de ses déclarations à la police, Lorena déclara qu'elle avait coupé le pénis de son mari parce qu'il se masturbait et qu'il ne voulait pas lui donner d'orgasme. L'accent fut mis aussi sur le fait qu'il était violent, la battait souvent, et l'avait obligée à avorter. Lors du procès en 1994, elle ne fut pas reconnue coupable mais tout de même obligée de passer 45 jours dans un hôpital psychiatrique.

[33] Aileen Carol Wuornos (1956 2002) fut une des premières tueuses en série de l'histoire des États-Unis. Elle était aussi prostituée.

[34] McCabe J. : Brève histoire du satanisme.

[35] Medeak est un groupe transféministe basque, un groupe radical aux multiples étiquettes : gouines, transsexuelles, féministes, travesties, insurrectionnelles,

raconteuses d'histoires, queers, dégénérées, perverses, et
évidemment, activistes-militantes
(<http://medeak.blogspot.com/>).

[36] Ron Athey (www.ronathe.com) est artiste performer et philosophe. La référence à son nom est indispensable si l'on veut parler des performances des années 90. Il est toujours en activité.